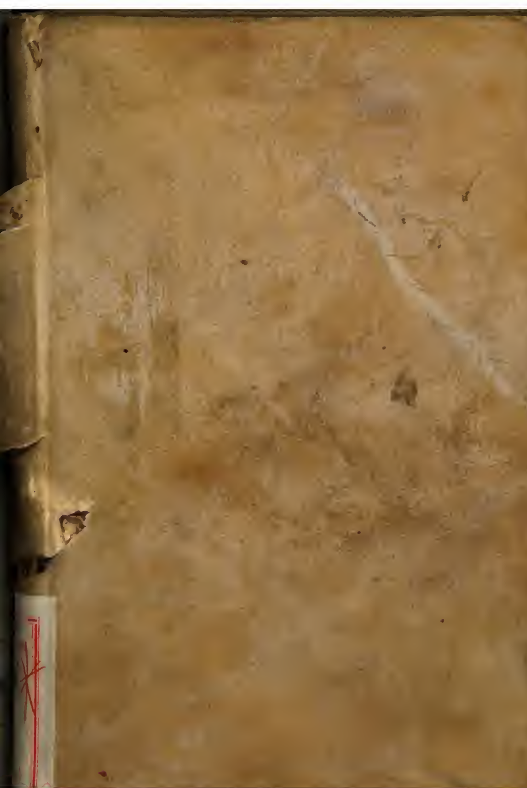


LETTRES
DE MILADY
WORTLAY MONTAGUTE,

Ecrites pendant ſes Voyages en diverſes parties du Monde,

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

NOUVELLE ÉDITION.

PREMIERE PARTIE.



A VIENNE,

Chez GAY Imprimeur - Libraire.

M. D C C. L X X X V I.

AVERTISSEMENT.

Les éloges que ces Lettres ont reçus en Angleterre, ſemblent annoncer ceux qu'elles recevront en France. On n'y trouve point, comme dans tous les Ecrits de ce genre, une répétition ennuyeuſe de ce qui a déjà été dit: elles préſentent, au contraire, un tableau d'autant plus intéreſſant, qu'on n'en avoit pas encore vu la moindre eſquiſſe.

MILADY MONTAGUTE s'occupoit à développer le caractère, à connoître les mœurs de chaque Nation; & ſa curioſité, ſecondée de ſa pénétration, & du rang qu'elle occupoit, ne tardoit pas à être ſatisfaite. Tous les différens objets qu'elle voyoit, ne pouvoient manquer de ſuſciter une multitude de réflexions à une perſonne d'un mérite auſſi rare que le ſien: en effet, l'on voit par ſes Lettres, que rien n'échappoit à ſa critique: il eſt vrai qu'on peut lui reprocher de s'être un peu trop livrée à la prévention: ce qu'elle dit de Vienne, de Gênes & de Paris, reſſemble à une ſatire dictée par la haine. Pour ne pas faire l'éloge de la politeſſe & de la galanterie Françoiſe, elle n'en parle point: mais c'étoit peut être pour ſe venger de n'en être pas l'objet. Ce qu'elle dit des Dames Françoiſes, en fait preſque la preuve. Au reſte, on doit convenir que MILADY MONTAGUTE avoit beaucoup de Littérature, de goût & de facilité en même temps. Son ſujet eſt toujours proportionné à ceux à qui elle



écrit. Si l'on trouve des négligences dans son style, des idées un peu hasardées, c'est qu'elle traçoit tout ce qui se présentoit à son esprit.

Cette traduction n'est point une copie servile de l'original; j'ai tâché de rendre les tours Anglois par des tours François, & j'espère qu'on ne me reprochera pas, comme on fait à la plupart des Traducteurs, de donner de l'Anglois francisé. Ces deux Langues ont un esprit si opposé, qu'il est très-difficile de bien traduire l'une dans l'autre.



PRÉFACE

D'une Dame à qui MILADY MONTAGUTE avoit confié ces Lettres en 1724.

Si je ſuivois l'uſage des Editeurs, je donnerois à ces Lettres les plus grands éloges; mais je me contenterai de dire qu'elles ſont intéreſſantes, parce que Milady Montagute a eu occaſion de connoître ce qui avoit échappé aux recherches des autres Voyageurs.

Tous les gens de goût conviendront qu'on y trouve cette élégance naturelle, cette noble ſimplicité, enfin, ce diſcernement qui caractériſent le mérite d'un Ecrivain.

L'Auteur a eu la généroſité de me confier ſon ma-

nuſcrit, pour ſatisfaire ma curioſité ſur ſes voyages; & j'ai eu, je l'avoue, l'injuſtice de le garder: je voulois même le faire imprimer; mais Milady Montagute veut qu'il ne paroiſſe qu'après ſa mort, & je ſacrifie mon deſir à ſa volonté.

Si quelqu'un donne ces Lettres au Public, quand je n'exiſterai plus, je le prie d'y joindre ma Préface, afin que la poſtérité connoiſſe que, parmi les femmes qui ont vécu du temps de Milady Montagute, il s'en eſt trouvé une aſſez généreuſe pour rendre à ſon mérite toute la juſtice qui lui étoit due.

Les Critiques, qui mordent ſur tout, & principalement ſur les meilleurs Ouvrages, ne manqueront pas d'attaquer celui-ci; mais je me contente de leur dire. . . . .

Je conviens qu'il y a un peu de malice dans le de-

ſir que j'ai qu'on le donne au Public; il lui prouvera que les femmes ſavent mieux tirer parti de leurs voyages que les hommes. Le Lecteur ne ſera pas ennuyé par cette monotonie, ces longs détails que préſentent, en général, tous les voyages. Milady Montagute s'eſt frayé une nouvelle route; elle a rajeuni un ſujet uſé. Outre la vivacité d'eſprit, la préciſion, l'élégance, & la pureté de ſtyle, on trouvera dans ces Lettres des détails trés-curieux ſur les Coutumes & les Mœurs des différens pays qu'elle a parcourus. On verra qu'elle excuſe les foibleſſes du cœur humain avec la même facilité qu'elle les apperçoit; & que, ſi elle eſt forcée de blâmer quelque choſe, elle le fait avec la politeſſe ordinaire aux gens de Cour, & la douceur inſéparable des femmes.

Son ſexe entier doit ſe réunir pour lui rendre juſtice, ſe dépouiller de toute envie, & ne ſe permettre, contre elle, aucune médiſance. Laiſſons les hommes

ſe déchirer mutuellement ; laiſſons-les dépriſer le mérite auquel ils ne peuvent atteindre. Pour nous, rendons juſtice à Milady Montagute ; elle fait honneur aux femmes. Je conviens qu'elle humilie un peu notre amour propre ; mais nous ſommes Chrétiennes, & nous ne devons pas la haïr, uniquement, parce que celui qui diſtribue les talens, lui en a donné plus qu'à nous. Glorifions-nous, au contraire, du triomphe qu'elle remporte ſur les Ecrivains de ſon genre, & publions ſes éloges ; nous annoncerons notre goût.

M. A. 18. *Décembre* 1724.



AVERTISSEMENT
DE L'EDITEUR.

Je crois pouvoir donner ces Lettres au Public, sans le moindre scrupule. Milady Montagute, qui m'honora de son estime & de son amitié pendant mon séjour à Venise, me communiqua son intention à ce sujet, aussi-bien qu'à plusieurs de ses amis particuliers. D'ailleurs., je laisserai à la postérité un monument éternel de la vivacité de son esprit, de la solidité de son jugement, de l'étendue de ses lumieres, de la délicatesse de son goût, & de la bonté de son caractère.

Le Manuscrit sur lequel j'ai fait imprimer ces Lettres, est une copie fidelle de l'original, que l'Auteur m'avoit confié à Venise. Celles qui sont écrites de Ratisbonne, *de Vienne, de Dresde, de Peter-Waradin, de Belgrade, d'Andrinople, de* Constantinople, *de Pèra, de*

Tunis, de Gênes, de Lyon & de Paris, ſont les plus intéreſſantes; & l'on peut aſſurer qu'elles ſont dignes de la curioſité de tous les gens de goût. Les femmes, qui ont aſſez de jugement pour ſentir que la beauté eſt peu de choſe, ſi elle n'eſt accompagnée d'un eſprit orné, doivent les lire; elles y trouveront l'inſtruction qu'elles cherchent, & rendront toute la juſtice qui eſt due de celle qui les a écrites.





LETTRES
DE
MILADY MONTAGUTE,
TRADUITES DE L'ANGLOIS.

LETTRE PREMIERE.

A la Comtesse de ***. De Rotterdam, le 3 *Août* 1716, *Vieux style.*

Vous apprendrez avec plaisir, sans doute, ma chere Sœur, que j'ai passé la mer sans accident, quoique nous ayions essuyé une tempête. Le Capitaine du Yacht nous fit partir dans un temps calme, croyant qu'il étoit facile de faire le trajet à la faveur de la marée; mais deux jours étoient à peine écoulés, qu'il s'éleva un vent si violent, qu'aucun matelot ne pouvoit se tenir debout; & nous fûmes cruellement agités toute la nuit du Dimanche au Lundi. Je n'ai jamais vu un homme plus effrayé que

le Capitaine. Pour moi, je n'ai eu ni crainte ni maladie de mer. J'avouerai cependant que j'avais fort envie de me voir encore une fois fur la terre ferme, & que je n'eus pas la patience d'attendre l'arrivéé du Yacht à Rotterdam : je me fis tranfporter dans la grande chaloupe à Helvoetfluys, où nous prîmes des voitures pour le Briel. Je fuis enchantée de la propreté de cette petite Ville; mais celle de Rotterdam me ravit : toutes les rues y font pavées de grandes pierres ; on voit devant les portes, même des Artifans, des fiéges de marbre de diverfes couleurs : le pavé eft toujours fi bien nettoyé, que je parcourus hier prefque toute la Ville, *incognito*, en pantoufles, fans attraper la moindre crotte. Enfin, les rues de Hollande font plus propres que nos chambres à coucher.

Les rues de Rotterdam font toujours fi remplies de monde, qu'il me femble que c'eft une foire continuelle. Il eft vrai qu'on ne trouve pas de Ville plus avantageufement fituée pour le commerce. Il y a fept grands canaux, par lefquels les vaiffeaux marchands montent jufques devant les portes des maifons. Les boutiques & les magafins font d'une magnificence & d'une propreté étonnante. On y voit une quantité incroyable de très-belles marchandifes, qui font toutes d'un prix fi inférieur à celui qu'elles coûtent en Angleterre, que, malgré moi, je me perfuade en être fort éloignée.

On ne voit pas plus de mendians à Rotterdam que de crottes: les yeux n'y font point choqués, comme à Londres, par le dégoûtant fpectacle d'une quantité d'eftropiés; on n'y eft point fatigué par les importunités de pareffeux & de pareffeufes, qui vivent par goût dans la faleté & dans l'oifiveté. Les plus petites Marchandes, les fervantes même, y font plus propres que la plûpart de nos Dames. Les femmes n'y font affervies à aucune mode; chacune fe met à fon goût; ce qui caufe dans les ajuftemens une variété agréable.

Je ne me plains point, comme vous voyez, ma chere Sœur; &, si je n'essuie pas plus de désagrément que je n'ai fait jusqu'ici, je ne me repentirai point d'avoir formé le projet de voyager; je m'en féliciterai, au contraire, toutes les fois que je trouverai occasion de vous amuser par quelque récit agréable. Mais on est intéressé en Hollande, & j'ai assez pris le style de Rotterdam, pour vous demander en échange toutes les nouvelles de Londres. Vous voyez que je sais déjà bien faire un marché. Je suis votre affectionnée Sœur.

LETTRE II.

A Madame S, ... De la Haye, *le* 5 *Août* 1716, *Vieux style.*

Je me hâte de vous apprendre, ma chere Dame, que je n'ai point encore essuyé les fatigues insupportables dont vous m'aviez menacée. Je suis, au contraire, très-satisfaite de mon voyage. Nous faisons de si petites journées, qu'il me semble plûtot être en partie de plaisir qu'en route. Rien n'est plus agréable que de voyager en Hollande; ce Pays ressemble à un grand jardin. Tous les chemins y sont bien pavés, & bordés, des deux côtés, d'arbres qui les couvrent de leur ombre; on y voit aussi de grands canaux, où les bateaux se croisent sans cesse. De vingt pas en vingt pas on découvre quelque Village; & de quatre heures en quatre heures, quelque grande Ville. Je suis actuellement dans un des plus beaux Villages du Monde. On y voit plusieurs quarrés on places environnées de beaux édifices, & plantées de grands arbres touffus, qui y font un très-bel effet. Le Voor-Hout est à la Haye, ce que le Hide-Paack & le Mail sont à Londres; les personnes de qualité vont y prendre l'air à pied & dans leurs voitures; il y a

des boutiques où l'on trouve divers rafraîchiſſemens. J'ai vu pluſieurs jardins magnifiques; mais je ne vous en ferai pas la deſcription ; je craindrois de vous ennuyer. Ma Lettre vous paroît, ſans doute, déjà trop longue: je ne l'acheverai cependant pas ſans vous faire excuſe de ne vous avoir point envoyé la dentelle que vous m'aviez demandée : elle eſt en vérité plus chere ici qu'à Londres ; mais les marchandiſes des Indes y ſont à très-bon marché : ſi vous en voulez, je m'acquitterai de votre commiſſion avec beaucoup de plaiſir, & d'exactitude. Je ſuis ma chere . . . &c.

LETTRE III.

A Madame S. C. De Nimégue, *le* 13 *Août* 1716. *Vieux ſtyle.*

Je ſuis bien fâchée, ma chere S. C. que l'inquiétude de vos parens ſur votre ſanté, & votre ſoumiſſion à leurs volontés, nous privent, moi de la ſatisfaction d'être avec vous, & vous de celle de faire un voyage agréable. Lorſque je rencontre quelqu'un de ces objets qui charment la vue, je ſuis ſaiſie de triſteſſe, parce que vous êtes privée du plaiſir de le contempler avec moi. Si vous étiez à Nimégue, vous attendriez à chaque inſtant des viſites de vos parens qui ſont à Nottingham ; ces deux Villes ſe reſſemblent parfaitement. Il n'y a de différence qu'entre les noms de Meuſe & de Trent : le coup d'œil eſt le même. Les maiſons, comme celles de Nottingham, ſont bâties les unes ſur les autres, entremêlées de jardins & d'arbres. La Tour de Jules-Céſar eſt ſituée comme le Château de Nottingham : j'ai monté deſſus, & j'ai cru voir la plaine du Trent & Alboulton, lieu qui nous ſont ſi connus. Il y a ce-

pendant de la différence entre les fortifications: tous les Connoiffeurs vantent beaucoup celles de Nimégue. Pour moi, qui ne m'y connois point, je vous dirai feulement que la promenade qui eft fur les remparts, eft affez agréable. On y trouve une Tour, nommée à jufte titre le Belveder; c'eft un des plus beaux points de vue du monde: on y prend du thé, du café, &c. Les promenades publiques n'ont d'autre agrément que l'ombrage épais qui y règne. J'oubliois de vous parler du Pont, qui eft une chofe furprenante. Il eft affez fpacieux pour contenir trois ou quatre cens perfonnes, outre des chevaux & des voitures: pour y monter, il en coûte deux fols d'Angleterre. Ce Pont paffe, & porte les paffans de l'autre côté de la riviere; mais fi lentement, qu'à peine s'apperçoit-on que l'on eft tranfporté. J'allai hier à l'Églife des François, & examinai leur rit avec curiofité. Le Miniftre commença d'abord par frapper fur un chapeau à grands bords; ce qui lui donnoit tout-à-fait l'air de cet homme de la foire Saint-Barthelemi: il continua avec des geftes qui annonçoient l'antiquité, enfin, prêcha à-peu-près de la même maniere que l'autre débitoit fes drogues aux Marionettes. Au refte, on l'écoutoit avec beaucoup d'attention, & quelqu'un de fon troupeau m'affura qu'il paffoit pour un homme de mérite. J'imagine que vous êtes auffi fatiguée de mon récit, que je le fus de fon Sermon: mais M. votre frere excufera une difgreffion en faveur de l'Eglife Anglicane. Vous favez qu'il y a autant de mérite à parler peu refpectueufement des Calviniftes, qu'à parler honorablement de l'Eglife. Adieu, ma chere S. C. fouvenez-vous toujours de moi, & foyez perfuadée que je ne vous oublierai jamais.

LETTRE IV.

*A Milady ***.* De Cologne, *le* 16 *Août* 1716. *Vieux ſtyle.*

Si vous pouviez, Milady, vous former une idée des fatigues que j'ai eſſuyées depuis deux jours, vous me tiendriez compte, j'en ſuis perſuadée, du courage que j'ai de vous écrire, & vous le prendriez comme une preuve convaincante de la parfaite conſidération que j'ai pour vous. Nous avons pris des chevaux de louage, parce qu'il n'y a point de Poſte de Nimégue à Cologne, & nous nous ſommes arrêtés à Remberg, pour nous repoſer; mais nous y avons été mal logés. Ce n'eſt cependant rien, en comparaiſon de ce que je ſouffris hier. Nous nous flattions d'arriver à Cologne; mais nos chevaux ne purent paſſer Stamel, qui en eſt à trois lieues. On nous mit dans une chambre, ou plutôt dans une étable: je ne jugeai pas à propos de me coucher, quoique j'euſſe mon lit avec moi, parce que le vent nous aſſiégoit de tous les côtés. Nous avons quitté ce lieu déſagréable dès le point du jour, & nous ſommes arrivés ce matin, ſur les ſix heures, à Cologne: je me ſuis miſe au lit ſur le champ, & j'ai dormi trois heures; ce qui m'a entierement délaſſée. Mon premier ſoin a été d'aller voir les curioſités de la Ville; c'eſt-à-dire les égliſes; car il n'y a pas d'autre bâtiment qui mérite attention. Cette Ville eſt très-grande; mais les édifices ont tous un air de vétuſté. L'égliſe des Jéſuites eſt la plus propre. Un jeune & beau Jéſuite a eu la complaiſance de me la montrer. Comme il ne me connoiſſoit pas, il a pris la liberté de me faire des complimens, d'un ton aiſé, même un peu railleur; ce qui m'a beaucoup

coup divertie. Je fus frappée de la magnificence des Autels, de la richeſſe des ſtatues, qui ſont toutes d'argent maſſif, & de celle des châſſes. Je n'ai cependant pu m'empêcher de murmurer intérieurement de la profuſion des perles, des diamans, des rubis qui ſont attachés aux ornemens de ces Reliques. J'ai même été aſſez méchante, je l'avoue, pour convoiter le collier de perles de ſainte Urſule. Au reſte, étoit-ce bien méchanceté ? Une ſtatue n'eſt point mon prochain. Pendant que j'y étois, j'ai ſouhaité que la ſtatue même de cette fille fût convertie en vaiſſelle de toilette. Je voudrois bien auſſi convertir en argent un grand ſaint Chriſtophe que j'ai vu. Voilà mes pieuſes réflexions. J'ai cependant été bien ſatisfaite de voir entaſſés, à l'honneur de notre nation, les crânes des onze mille Vierges. Il y a encore quelques centaines d'autres Reliques d'une auſſi grande conſéquence; mais je crois que vous me diſpenſerez d'imiter les Voyageurs, qui ne manqueroient pas de vous en envoyer une liſte. Adieu, je vais ſouper, & boire à votre ſanté avec d'excellent vin de Lorraine, qui eſt celui qu'on appelle Bourgogne à Londres.

LETTRE V.

*A la Comteſſe de ***.* De Nuremberg, *le 22 Août 1716. Vieux ſtyle.*

LA fatigue que j'ai eſſuyée pendant cinq jours de poſte, ne m'empêchera pas d'exécuter l'ordre flatteur que m'a donné ma chere Comteſſe, de lui rendre compte de mes voyages. J'ai traverſé une grande partie de l'Allemagne, & j'ai vu tout ce qui mérite de l'attention à Cologne, à Francfort, à Wurtsbourg, enfin, à Nuremberg. Il eſt impoſſible de ne

B

pas ſentir la différence qu'il y a entre les Villes libres & celles qui ne le ſont pas. Dans les premieres, on voit régner l'abondance que produit le commerce; les rues ſont belles, remplies de monde vêtu d'une maniere ſimple, mais honnête; les boutiques ſont garnies de marchandiſes; le tiers-état, en général, a l'air propre & content. Les habitans des autres Villes, au contraire, affectent un luxe au travers duquel on voit percer l'indigence. Les gens de qualité ſont mal-propres, & tous habillés d'une maniere ridicule: les rues ſont très-étroites, ſales, mal entretenues, & très-peu habitées; plus de la moitié du peuple demande l'aumône. Un Ville libre, enfin, me préſente à l'idée la femme d'un Citoyen de Hollande proprement, mais ſimplement miſe; une qui ne l'eſt pas, m'y préſente, au contraire, une Fille de joie, dont la tête eſt extrêmement bien parée; mais le reſte de ſon habillement eſt ſale & en mauvais ordre: miſérable mélange de vice & de pauvreté.

A Nuremberg, il y a des Loix ſomptuaires, qui préviennent l'excès ruineux à tant de perſonnes dans les autres Villes. Les rangs y ſont déſignés par l'habillement; ce qui fait aux yeux d'un étranger, un effet plus agréable que nos modes. J'avoue franchement que je voudrois, de tout mon cœur, que ces Loix fuſſent établies dans beaucoup d'endroits. Lorſque l'on voit que dans la plupart des Villes, un habit riche fait le mérite, donne de la conſidération, on eſt forcé de convenir, qu'il faut avoir un bon ſens plus qu'ordinaire, pour réſiſter à la tentation de plaire & d'être admiré. Les jeunes gens ne cedent que trop à cette tentation, quoiqu'ils ſe mettent ſouvent par-là dans le cas de manquer d'argent, ce qui les expoſe à mille baſſeſſes, & les conduit même juſqu'au crime. Combien de perſonnes nées avec les meilleures inclinations, ont fini par commettre les plus horribles attentats, pour avoir contracté, par de folles dépenſes, des dettes qu'il

leur étoit impoſſible d'acquitter! Elles ne ſe feroient jamais trouvées dans le cas, ſi la multitude ne reſpectoit point les habits, & ſi le prix en étoit fixé par la Loi. Ces réflexions en font naître d'autres, trop triſtes : il faut vous en diſtraire par le ſpectacle des Reliques d'ont j'ai été régalée dans toutes les Egliſes Romaines. Les Luthériens ne ſont pas tout-à-fait exempts de ces dévotions. J'ai vu dans la principale Egliſe de cette Ville, un morceau de la Croix garni de pierreries, & la pointe de la lance qu'on m'a dit être celle dont le côté du Sauveur fut percé. Mais je m'amuſai ſinguliérement dans une petite Egliſe de Catholiques Romains, qui eſt tolérée ici. Comme ceux de cette Religion ne ſont pas riches à Nuremberg, ils ne peuvent mettre des ornemens de prix à leurs ſtatues : on en voit une du Sauveur au deſſus de leur autel, à laquelle ils ont, par vénération, mis un habit, & une perruque bien poudrée. Cela vous ſurprend, & vous croyez que je viens de vous raconter une fable ; mais je vous proteſte que je n'ai point encore fait uſage du privilége des Voyageurs, & vous pouvez m'en croire, à ce ſujet, avec autant de confiance, que quand je vous aſſure que je ſuis, &c.

LETTRE VI.

*A Madame P***.* De Ratisbonne, *le* 30 *Août* 1716.
Vieux ſtyle.

JE n'ai reçu votre Lettre que la veille de mon départ de Londres. Je vous remercie de vos bons ſouhaits: je leur attribue tant de vertu, que je croirois volontiers leur devoir, en partie, le bonheur que j'ai d'être ſi avancée dans mon voyage, ſans avoir eſſuyé aucun accident. Ce n'en eſt pas un d'avoir été

arrêtée quelques jours dans cette Ville, par un rhume, puisqu'il m'a procuré l'occasion de voir tout ce qu'il y a de plus curieux, & d'y lier connoissance avec plusieurs Dames qui ont eu la politesse de me rendre visite, principalement Milady ***, femme de l'Envoyé de Hanovre. Elle m'a menée à toutes les assemblées, & m'a traitée magnifiquement à son Hôtel, qui est un des plus beaux de la Ville. Toute la Noblesse de Ratisbonne est composée d'Envoyés des differens Etats. Ils sont en très grand nombre, & passeroient leur temps agréablement, s'ils étoient moins délicats sur le cérémonial: mais au lieu de chercher à s'amuser réciproquement, ils ne s'occupent que de querelles, qu'ils semblent même vouloir éterniser, en les laissant comme un héritage à leurs successeurs; de maniere qu'un Envoyé à Ratisbonne, en essuie au moins une demi-douzaine, comme si c'étoit un casuel ordinaire à sa fonction. Les femmes ne manquent jamais de fomenter ces importantes disputes, qui divisent la Ville en presqu'autant de partis qu'il y a de familles; elles aiment mieux avoir la mortification d'être seules dans leurs assemblées de nuit, que d'abandonner la moindre de leurs prétentions. Je ne suis ici que depuis une semaine; cependant chacune de ces Dames m'a raconté tous les griefs, & tous les sujets de plainte qu'elle croit avoir contre ses voisins & ses voisines. Je m'apperçois qu'on a le projet de me faire déclarer pour quelque parti; mais la prudence m'ordonne la neutralité. Je ne pourrois cependant la garder long-temps si je restois dans cette Ville, parce que, lorsqu'on fréquente les personnes d'un parti, l'on est insulté par celles de l'autre. Ces disputes roulent sur le rang, sur la préséance, enfin sur le titre d'Excellence, auquel tout le monde prétend, & qu'on a la méchanceté de ne vouloir accorder à personne. Je leur ai conseillé, pour le bien public, de le donner à tout le monde, afin que chacun l'obtienne de tout le monde: mais

on m'a écouté avec indignation, comme quelqu'un qui propofoit une paix déshonorante. Je m'apperçois que ces querelles font un amufement pour les habitans de Ratisbonne, & je me blâme moi-même d'avoir voulu les en priver. Mon inclination pacifique commence déjà à me faire regarder d'un mauvais œil: chacun fe dit à l'oreille que je fuis bien fiere, d'avoir, jufqu'à préfent, fait honnêteté à tout le monde, & qu'il faut que je n'aie trouvé perfonne digne de prendre querelle avec moi. Je changerois de conduite, fi je n'avois deffein de continuer mon voyage dans peu de jours. J'ai vifité les Eglifes de cette Ville, & l'on m'a permis de toucher les Reliques; complaifance qu'on n'avoit pas eu dans les autres Villes où j'ai paffé. En les voyant de fi près, j'ai eu occafion de faire une remarque que j'aurois, fans doute, pu faire par-tout ailleurs; c'eft que les diamans, les émeraudes, les rubis, &c. qui fervent à les orner, font, pour la plupart, des pierres fauffes; quoiqu'on affure qu'ue grande partie des croix, des ftatues, qui font garnies de ces pierreries, ayent été données par des Empereurs & d'autres grands Princes. Je ne doute pas qu'elles ne fuffent d'abord des pierres fines; mais les bons Peres ont fans doute jugé à propos de les employer a d'autres ufages, ne doutant pas que des morceaux de verres ne fiffent autant d'effet aux yeux du peuple.

On m'a fait voir la griffe d'un Griffon, enchâffée dans de l'or: elle eft d'une groffeur prodigieufe. J'ai demandé au Révérend Pere, qui me la montroit, fi le Griffon étoit un Saint. Cette queftion lui a prefque fait perdre fa gravité; il m'a cependant répondu qu'on ne gardoit cette griffe que par curiofité. J'ai été fcandalifée de voir une grande ftatue d'argent qui repréfente la Trinité. Le Pere Eternel eft fous la figure d'un vieillard décrépit; il a une barbe qui lui defcend jufqu'aux genoux, & une triple couronne fur la tête. Il tient dans fes bras

le Fils attaché à la croix, & le Saint-Efprit, qui eft en forme de colombe, voltige fur fa tête. Milady ***, me propofe d'aller à l'affemblée : ce qui eft caufe que je vous dis fans préambule, que je fuis toujours.

Votre, &c.

LETTRE VII.

*A la Comteffe de ***. De Vienne, le 8 Septembre 1716. Vieux ftyle.*

Je fuis enfin arrivée à Vienne: quoique nous ayons effuyé beaucoup de fatigues, mon cher enfant & moi nous nous portons très-bien, A Ratisbonne nous nous fommes embarqués fur le Danube, dans de petits vaiffeaux, qu'on appelle, avec raifon, des maifons de bois: on y trouve autant de commodité que dans un Palais; poëles, cuifines, &c. Ils ont douze rames, & vont avec tant de rapidité, que la vue eft frappée d'une variété continuelle de perfpectives. Rien n'eft plus agréable que cette route: d'heure en heure on apperçoit une Ville bien peuplée, & ornée de Palais magnifiques: on découvre des folitudes, dont la defcription fembleroit romanefque: enfin, les bords du fleuve font agréablement diverfifiés par des bois, des rochers & des côteaux couverts de vignes, des champs remplis de bled; par de grandes Villes, & des ruines d'anciens Châteaux. J'ai vu Paffau & Lintz. Cette derniere Ville eft fameufe pour avoir été la retraite de la Cour Impériale, lorfque Vienne fut affiégée. Quoiqu'elle foit aujourd'hui honorée de la réfidence de l'Empereur, elle n'a pas rempli mon attente: je l'ai trouvé bien plus petite que je ne le penfois: fes rues

font si étroites, qu'il est impossible de voir les beaux frontispices des Palais. Ils sont presque tous bâtis de belles pierres blanches, & prodigieusement élevés. Comme Lintz ne peut contenir tous ceux qui veulent y demeurer, on a entassé Ville sur Ville; la plupart des maisons ont cinq étages, & beaucoup en ont six. Il est aisé de comprendre que les rues étant si étroites, les chambres sont fort obscures; &, ce qui me paroît encore plus insupportable, c'est qu'il n'y a point de maison qui ne contienne cinq ou six familles. Les appartemens des plus grandes Dames, même des Ministres d'Etat, ne sont séparées de ceux des Tailleurs & des Cordonniers, que par des cloisons; personne n'occupe plus de deux étages dans une maison: les maîtres logent au premier, & les domestiques habitent celui de dessus. Les propriétaires n'occupent de leurs maisons que ce qui leur est absolument nécessaire; ils louent le reste: ainsi les escaliers sont aussi communs & aussi sales que les rues. Je conviens que les appartemens sont magnifiques: ce sont ordinairement des enfilades de huit ou dix grandes piéces toutes parquetées: les portes & les fenêtres sont ornées de sculpture & de dorure; les ameublemens sont si riches, qu'on en voit peu de semblables, nême chez les Princes Souverains des autres pays. Ils consistent en tapisseries de haute-lisse, en très-grandes glaces, dont les cadres sont d'argent; on y voit des tables en vernis du Japon. Les lits, les chaises, les canapès & les rideaux des fenêtres sont de damas ou de velours de Gênes, enrichis de galons ou de broderies en or. Il y a, en outre, de grands vases en vernis de la Chine, de très-beaux tableaux, & de grands lustres de crystal de roche. J'ai eu l'honneur de diner chez plusieurs personnes de la premiere qualité & je puis dire, avec vérité, que le bon goût & la magnificence de leur table répond à celle de leurs ameublemens. J'ai vu, plusieurs fois, servir cinquante plats, tous d'argent; & remplis d'excellens

mets; le deffert, qui répondoit au refte du repas, était fur la plus belle porcelaine de la Chine. Il y a toujours dans leurs repas une variété furprenante de vins exquis. C'eft un ufage de mettre fur l'affiette des convives une lifte de ceux qu'on doit fervir, & j'en ai compté plufieurs fois jufqu'à dix-huit fortes des plus excellens. J'allai hier à la maifon de campagne du Comte de Schoonbourg, Vice Chancelier, où j'étois invitée à dîner. Je n'ai jamais rien vu de fi beau que le fauxbourg de Vienne: il eft fort grand, & fes maifons font prefque toutes des Palais magnifiques. Vienne feroit une Ville & des plus grandes & des mieux bâties de l'Europe, fi l'Empereur vouloit qu'on en abattit les portes, & qu'on y joignît le fauxbourg. Pour revenir à la maifon de campagne du Comte de Shoonbourg, elle eft extrêmement belle. Les ameublemens font de brocard d'un fi bon goût, & fi brillant, que l'œil en eft fatisfait. Il y a une galerie pavée de pierres très-rares, & dont les murs font tout couverts de nacre de perle; la dorure & la fculpture font répandues avec profufion dans toute la maifon: on y voit quantité de belles peintures & de magnifiques porcelaines; des ftatues d'albâtre & d'ivoire; la vue & l'odorat font réjouis par de grands orangers & limoniers, qui font plantés dans des pots dorés. Le dîner fut fplendide & très-bien ordonné; la bonne humeur du Comte en fit le principal agrément. Je n'ai pas encore été à la Cour; j'attends ma robe, fans laquelle je ne peux être admife à l'audience de l'Impératrice. Je fuis bien impatiente de voir une Beauté qui a fait l'admiration de tant de Nations différentes. Lorfque j'aurai eu cet honneur, je vous marquerai fincérement ce que j'en penfe. C'eft toujours un nouveau plaifir pour moi d'ouvrir mon cœur à ma chere Sœur.

LETTRE VIII.

A Monsieur P ***. De Vienne, *le* 14 *Septembre. Vieux style.*

Vous rirez peut-être de voir que je vous remercie sérieusement de l'intérêt que vous dites prendre à ce qui me regarde. Je pourrois croire qus votre Lettre n'est qu'une plaisanterie, & peut être ne me tromperois-je pas; mais je ne pense point, comme le commun des hommes, que l'éloignement diminue souvent l'amitié; je suis, au contraire, persuadée qu'il augmente celle que vous avez pour moi. Quoique j'affecte l'esprit fort, je conviendrai cependant que j'ai, comme les autres femmes, une grande disposition à croire aux miracles. Ne pensez pas au reste, que je sois infectée de l'air qu'on respire dans ces Pays Papistes. Mais je me suis écartée des maximes de l'Eglise Anglicane : j'allai Dimanche à l'Opéra que l'on donna dans le jardin de la *Favorite*. Au reste, j'en fus si contente, que je ne puis me repentir de l'avoir vu. Je crois qu'il n'y a rien de plus beau dans ce genre ; & l'on n'eut pas beaucoup de peine à me persuader que les décorations & les habits ont coûté à l'Empereur trois mille livres sterling. Le Théâtre étoit dressé sur un très-grand Canal: au commencement du second Acte, il se divisa en deux parties, & découvrit l'eau, sur laquelle on apperçut à l'instant deux flottes composées de petits vaisseaux dorés qui arrivoient de divers endroits: ils représenterent un combat naval. Il feroit difficile d'imaginer la beauté de cette scène : je la regardai avec toute l'attention dont j'étois capable. Tout le reste étoit très-beau dans son genre. Le sujet de l'Opéra êtoit l'Enchantement d'Alcine. On

y change fouvent de décorations, ce qui demande une prodigieufe quantité de machines: tout fut exécuté avec beaucoup d'art. Le Théâtre eft fi vafte, que l'œil peut à peine le parcourir; on y compte jufqu'à cent huit habits, tous de la derniere magnificence. Comme il n'y a point de Salle capable de contenir les décorations & les machines qui y font néceffaires, on eft obligé de le conftruire en plein air, & les Dames font expofées aux injures du temps, parce qu'il n'y a qu'un feul Pavillon, deftiné pour la Famille Impériale. La premiere fois que cet Opéra fut repréfenté, il furvint une pluie qui obligea les Spectateurs de s'enfuir; & je penfai être étouffée dans la foule. Autant les Opéra font beaux à Vienne, autant les Comédies y font ridicules. Il n'y a qu'un Théâtre où l'on en repréfente: j'ai eu la curiofité d'en voir une. C'étoit Amphytrion; ce qui m'a fait plaifir, parce que ce fujet ayant été déjà traité par un Poëte Latin, un François & un Anglois, j'étois curieufe de voir comment un Autrichien s'en étoit tiré. Quoique j'entendiffe affez la langue pour comprendre prefque toute la Pièce, j'y allai avec une Dame qui eut la bonté de me le rendre mot pour mot. L'ufage eft de prendre une Loge de quatre Places pour foi & pour fa compagnie, & le prix en eft fixé à un ducat. Le lieu du Spectacle étoit bas, obfcur; mais je fus bien dédommagée par la Comédie; je n'ai, en vérité, jamais tant ri. Jupiter ouvre la Scène; il fait l'amour à Alcmene par le trou d'un nuage: la Pièce finit par la naiffance d'Hercule. L'ufage que Jupiter fait de fa métamorphofe, eft très-plaifant: lorfqu'il paroît fous la figure d'Amphytrion, on croit qu'il va voler à Alcmene avec les tranfports que M. Dryden lui prête; point du tout, il efcroque un habit galonné au Tailleur d'Amphytrion, un fac d'argent à un banquier, un diamant à un Juif, & commande un grand fouper chez un Traiteur. Enfin, la Pièce roule fur les importunités qu'Amphy-

trion essuie de la part de ses créanciers. Sosie est traité de la même maniere par Mercure, Tout cela me fit beaucoup rire ; mais je ne pardonnerai point au Poëte d'avoir lardé sa Pièce d'expressions indécentes, & de mots si grossiers, que le bas peuple de Londres auroit peine à les souffrir dans la bouche d'un Bateleur. Ajoutez à cela que les deux Sosies mirent exactement culotte bas, devant des Loges remplies de gens de la premiere qualité, qui furent satisfaits du jeu de ces deux impertinens Acteurs, & m'assurerent que cette Pièce étoit célèbre. Je finis ma Lettre par cette relation, qui n'est pas indigne de l'attention de M. Collier. Je ne vous ennuierai point par de longs complimens d'adieu ; je les crois, en général, aussi fatigans que les réverences que l'on fait en sortant d'un appartement, lorsque la visite n'a déjà été que trop longue.

LETTRE IX.

*A la Comtesse de **** De Vienne, *le* 14 *Septembre. Vieux style.*

Vous écrire encore après la longue & ennuyeuse Lettre que vous venez de recevoir de moi, c'est me rendre importune, ma chere Sœur, je l'avoue. Mais je vous ai promis de vous faire part de ma premiere entrée à la Cour, & je veux vous tenir parole. Pour me préparer à cette cérémonie, il a fallu me mettre à la torture dans une robe fort étroite, m'armer d'une *gorgette*, & du reste de l'équipage, qui fait, en général, un habillement fort incommode, quoiqu'il soit avantageux pour la taille & pour le cou. Je veux vous donner une idée des modes de Vienne, qui sont plus ridicules & plus opposées au sens com-

mun que vous ne pouvez vous l'imaginer. Les femmes bâtissent sur leur tête un édifice de gaze, qui a environ une verge (*a*) de hauteur. Elles prennent d'abord un bourelet, qui ne differe de celui dont les laitieres se servent pour porter leur pot au lait sur la tête, qu'en ce qu'il est trois fois plus gros; élevent dessus trois ou quatre étages qu'elles forti fient avec une quantité prodigieuse de gros rubans; cette masse est ensuite couverte de leurs cheveux, auxquels elles ajoutent beaucoup de postiches; car c'est pour elles une beauté singuliere d'avoir la tête trop grosse pour qu'elle puisse entrer dans un tonneau de moyenne grandeur. Elles se poudrent beaucoup, afin qu'on n'appercoive pas le mélange des cheveux : pour perfectionner cet ajustement, elles y mettent trois ou quatre rangs de grandes épingles à têtes de diamant, de perles & de pierres de toutes couleurs, & elles ont soin que ces épingles débordent les cheveux. Pour porter en équilibre cette énorme coëffure, je vous jure qu'il faut avoir beaucoup d'art & d'usage. Leurs jupes sont plus larges que les nôtres, de trois ou quatre verges; elles sont en outre soutenues par des baleines; de façon qu'une Dame de Vienne occupe plusieurs toises de terrain. Jugez combien cet ajustement bizarre augmente la laideur qu'il a plu au Tout-Puissant de leur donner à toutes en général! L'Impératrice elle-même est obligée de suivre, en quelque façon, ces modes absurdes, qu'on ne quitteroit pour rien au monde. Elle m'accorda une audience particuliere d'une demi-heure : au bout de laquelle on permit aux autres Dames de venir faire leur Cour. En voyant cette Princesse, j'ai senti le ravissement de l'admiration : ses traits ne sont cependant pas tout-à-fait réguliers; ses yeux ne sont point grands; mais ils sont vifs & doux; son nez

(a) C. à d. trois pieds, mesure de France.

eft bien fait, fon front bien pris; fa bouche eft charmante ; elle a le fourire extrêmement agréable; fon teint eft le plus beau que j'aie jamais vu; fa tête eft ornée d'une prodigieufe quantité de beaux cheveux: mais fa taille, fon air & fes geftes! . . . . , pour les peindre, il faudroit emprunter le langage poëtique. Ce qu'on a dit de la nobleffe de Junon, des charmes de Vénus, n'eft point encore affez expreffif: les graces font répandues fur toute fa perfonne. Non la fameufe Vénus de Médicis n'a pas une taille plus réguliere. On ne peut rien ajouter à la beauté de fon cou ni à celle de fes mains. Avant de les avoir vues, je n'imaginois pas que la Nature en eût produit de fi belles. J'ai été prefque fâchée que le rang que j'occupe ici m'ait empêchée de les baifer; toutes les Dames qui font admifes à l'honneur de lui faire la Cour, ont ce bonheur en entrant & en fortant. Elle ne tarda pas à s'affeoir pour jouer au *Quinze*: comme je ne favois pas ce jeu, je fus privée de l'honneur de jouer avec elle. Pour m'en dédommager, elle eut la bonté de me faire affeoir à fa droite, & m'adreffa fouvent la parole avec cette grace qui lui eft naturelle & particuliere en même temps. Je m'attendois à chaque inftant de voir venir les Seigneurs faire leur Cour: mais l'étiquette de Vienne eft différente de celle de Londres. Aucun homme n'entre chez l'Impératrice; le Grand-Maître vient feulement l'avertir de l'arrivée de l'Empereur. Ce Prince me fit l'honneur de m'adreffer la parole ; ce qui me flatta d'autant plus, qu'il ne l'adreffe jamais aux Dames qui font chez l'Impératrice, fa vifite fe fait avec un ton de gravité, & un air de cérémonie fingulièrement affecté. L'Impératrice *Amélie*, veuve de l'Empereur Jofeph, eft venue ce foir rendre vifite à l'Impératrice régnante ; elle étoit accompagnée des deux Archiducheffes fes filles, qui font fort aimables. Les Majeftés Impériales fe font levées, & font allées au-devant d'elle jufqu'à la porte de l'apparte-

ment. L'Impératrice *Amélie* s'eſt aſſiſe dans un fauteuil, à côté de l'Impératrice régnante ; les Archiducheſſes ſe ſont miſes ſur des ſiéges à doſſier, mais ſans bras. On a ſervi le ſouper, où les Seigneurs ont eu la liberté d'aſſiſter. Le repas étoit ſplendide; les Filles d'honneur de l'Impératrice onr rangé les plats. Elles ſont au nombre de douze, toutes jeunes, & de la premiere qualité. On ne leur donne aucuns gages; elles ſont ſeulement logées & nourries à la Cour, où elles ſont fort génées, n'ayant pas la liberté d'aller dans les aſſemblées, même de ſe montrer au-dehors, ſi ce n'eſt lorſqu'il faut en complimenter quelqu'une d'entre elles qui vient de ſe marier : dans cette occaſion, l'Impératrice lui fait préſent de ſon portrait. Les trois premieres ſont appellées Dames de la Clef, & elles portent des clefs d'or à leur côté. Lorſqu'elles ſont ſorties du ſervice l'Impératrice, l'uſage veut qu'elles lui faſſent, pendant le reſte de leur vie, un préſent tous les ans, le jour de ſa Fête: cela me paroît aſſez ſingulier. L'Impératrice n'a que des filles à ſon ſervice, excepté la Grande-Maîtreſſe, qui eſt ordinairement une veuve de la premiere qualité, & toujours fort âgée : elle eſt en même temps Dame de la Garderobe, & Mere ou Gouvernante des Filles d'honneur. Celles qui habillent l'Impératrice, ne ſont pas, à beaucoup près, ſi conſidérées à Vienne, que le ſont à Londres celles qui ſont la même fonction auprès de la Reine d'Angleterre: les premieres ne ſont regardées que comme de ſimples Femmes de chambre. J'eus le lendemain audience de l'Impératrice Mere, Princeſſe remplie de douceur & de vertu ; mais elle a donné dans le plus grand excès de dévotion. Elle fait une pénitence continuelle, ſans avoir jamais péché. Elle porte toujours le deuil ; mais elle permet les habits de couleur à ſes Filles d'honneur, dont le nombre eſt auſſi de douze. Je n'ai rien vu de ſi lugubre

& de si désagréable en même temps, que le grand deuil à Vienne; & on le prend pour tous les proches Parens. Les femmes sont couvertes de noir depuis la tête jusqu'aux pieds ; on ne voit point leur linge ; un crêpe couvre leur cou, leurs oreilles, & les deux côtés du visage, dont le bout perce à peine au milieu. Dans un deuil de veuve, elles ont de plus un bandeau sur le front. Avec cet habit lugubre, elles vont, sans scrupule, dans tous les lieux publics du divertissement. Le lendemain, j'allai faire ma cour à la Princesse *Amélie*, qui est à présent à son Palais de retraite, à un demi-mille de Vienne. J'y vis un divertissement tout nouveau pour moi; c'est l'amusement ordinaire de cette Cour. L'Impératrice étoit assise sur un petit trône élevé au bout de la grande allée de son jardin. Les Dames de qualité étoient rangées des deux côtés, ayant à leur tête les deux jeunes Archiduchesses. Elles étoient coëffées en cheveux tout garnis de pierreries, & tenoient en main des fusils fort beaux & fort légers. A quelque distance de-là étoient placés trois tableaux ovales, qui étoient le but où ces Dames devoient tirer. Le premier représentoit *Cupidon* versant du vin rouge dans un grand verre : cette dévise étoit au-dessous : *Il est facile d'être vaillant ici.* Sur le second étoit la *Fortune*, tenant une guirlande ; il y avoit pour dévise : *Pour celle que la Fortune favorise.* Sur la troisieme on voyoit une épée, dont la pointe etoit surmontée d'une couronne de laurier, avec cette dévise : *Point de honte à craindre ici pour les vaincus.* On avait placé, près de l'Impératrice, un trophée doré, couronné de fleurs; & tout rempli de petits crochets, d'où pendoient des mouchoirs de Turquie, des palatines, des rubans, des dentelles, &c. pour les moindres prix. L'Impératrice donna de sa propre main le premier, qui étoit une tabatiere d'or, dans laquelle il y avoit une bague où étoit monté un très-beau rubis, entouré de diamans. Le second prix consis-

toit en un petit Cupidon enrichi de diamans, un ſervice de très-belle porcelaine pour le thé, une table à bords d'or pour le même uſage, en coffres de vernis de Japon, en éventails & autres meubles auſſi galans. Tous les hommes de qualité de Vienne furent ſpectateurs; mais ils n'y eut que les Dames qui tirerent: l'Archiducheſſe *Amélie* remporta le premier prix. Ce divertiſſement m'amuſa beaucoup, & peut-être le détail en feroit-il auſſi intéreſſant que celui que nous donne Virgile dans l'Enéide, ſi j'écrivois auſſi bien que ce Poëte. C'eſt un des principaux amuſemens de l'Empereur, & rarement il ſe paſſe une ſemaine ſans qu'il en donne un pareil; ce qui rend les jeunes Dames de Vienne aſſez adroites pour défendre un Fort. On rit beaucoup ici de voir que je n'oſe manier un fuſil. Pardonnez, ma chere Sœur, ſi je finis ſans complimens; peut-être croyez-vous que je ne finirois jamais.



LETTRE X.

*A Milady R***.* De Vienne, *le* 20 *Septembre* 1716. *Vieux ſtyle.*

La Lettre obligeante que vous m'avez écrite, m'a fait d'autant plus de plaiſir, que vous n'y avez épargné ni le papier, ni le temps, & je reconnois là votre caractere. Oui, je ſuis trop ſûr de votre amitié, pour imaginer qu'elle puiſſe être altérée par l'abſence, & par le ſéjour de la Cour : je crois, au contraire, que vous penſerez quelquefois à moi. Je ſuis fort ſenſible aux mortifications qu'eſſuie notre petite ancienne amie. Je la plains d'être dans un pays où il y a des uſages barbares ; certainement elle n'auroit point ici d'autre défaut, que celui d'être trop

jeune pour être à la mode : je lui conseille de s'y transporter dans sept ou huit ans; elle sera encore une jeune & brillante beauté. Je peux vous assurer que ni les rides, ni les cheveux gris, ni même un dos courbe, ne sont point un obstacle aux conquêtes. Croiriez-vous que Madame de S. H. R. eut pour adorateur un jeune homme de vingt-cinq ans, & qu'un autre, à peu près du même âge, fut toujours empressé à donner le bras à la Comtesse d'O-d au sortir de l'Opéra? Ce sont cependant les Spectacles que l'on voit tous les jours, & personne n'en est surpris que moi. Une femme est regardée comme une jeune novice sans expérience, jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, & quelquefois elle ne fait du bruit dans le monde qu'à quarante. Je ne sais, Milady, ce que vous penserez de tout ceci; pour moi, je vous assure que je suis charmée de savoir que Vienne est un paradis terrestre pour les vieilles femmes ; & je me console du peu de cas qu'on y fait aujourd'hui de moi, parce que je compte y revenir, lorsque je ne pourrai plus me montrer ailleurs. Que je plains ce grand nombre de femmes Angloises, qui sont réduites depuis long-temps à faire les prudes! Si elles étoient ici, elles tiendroient encore le premier rang parmi les Beautés. D'ailleurs, le mot *réputation* n'a point à Vienne la même signification que nous lui donnons à Londres ; & loin de perdre, en prenant un Amant, au contraire, on s'en fait une ; parce que les femmes reçoivent plus de considération par le rang de ceux qui leur font la cour, que par celui de leurs maris mêmes. Ce qui doit vous paroître bien plus extraordinaire encore, c'est qu'il n'y a dans cette Ville ni coquettes ni prudes. Aucune femme n'oseroit paroître assez coquette pour écouter deux Amans à la fois, & l'on n'en voit point qui soient assez prudes pour prétendre être fidelles à leurs maris. Ces derniers sont ici d'une douceur admirable ; ils ont autant d'attentions pour les amans de leurs femmes, que pour un

commis qui les décharge de la partie la plus embarassante de leurs affaires: ils n'en sont pas moins occupés pour cela; chacun d'eux va faire ailleurs la fonction de commis; en un mot, c'est la coutume à Vienne que chaque femme ait deux maris, l'un qui en porte le nom, l'autre qui en fait les fonctions; & les engagemens sont si connus, que ce seroit faire un affront à une femme de qualité, de l'inviter à diner, sans inviter en même temps ses deux suivans, son amant & son mari; elle ne manqueroit pas même d'en manquer son ressentiment. Elle se place entr'eux avec beaucoup de gravité. Les *sous-mariage* durent ordinairement vingt ans de suite, & souvent la maitresse ruine totalement son amant. Ces liaisons sont plus souvent formées par l'usage que par l'amour. Un homme est peu considéré, lorsqu'il n'est attaché à personne; & si-tôt qu'une femme est mariée, elle cherche un amant, pour faire partie d'un équipage, sans lequel elle ne peut être agréable. L'amant commence par assurer à sa maîtresse une pension, qu'il seroit toujours forcé de lui payer, quand même il cesseroit de la voir: j'imagine que c'est la véritable cause de ces exemples étonnans de constance qu'on voit ici. Je pourrois vous nommer plusieurs femmes de la premiere qualité, dont les pensions sont aussi connues que leur patrimoine, sans qu'elles en soient moins estimées: leur conduite, au contraire, seroit suspecte, si on les soupçonnoit de ne rien recevoir de leur amant, & elles mettent de la rivalité à se faire donner la plus forte pension: en un mot, c'est un déshonneur parmi elles, d'être sans intrigue. Une de ces Dames, avec qui je suis fort liée, me dit hier que je lui avois beaucoup d'obligation d'avoir pris ma défense, dans une conversation qu'on avoit tenue à mon sujet. On y soutenoit que depuis quinze jours que j'étois à Vienne, je n'avois fait aucune démarche pour lier une intrigue. Elle répondit, selon ce qu'elle m'a rapporté, qu'il étoit injuste d'attribuer

à la ftupidité, ce qui ne devoit l'être qu'à l'incertitude de mon départ, & voilà tout ce qu'elle put trouver pour ma juftification. Il m'arriva hier au foir une aventure bien finguliere : je vais vous la raconter, afin de vous donner une idée de la maniere dont les hommes déclarent ici leur paffion. J'étois chez la Comteffe de ***, qui tenoit affemblée: le jeune Comte de *** me donna la main pour defcendre l'efcalier : il profita de l'occafion pour me demander fi je comptois refter long-temps à Vienne. Je lui répondis que je ne pouvois rien décider à ce fujet : que cela dépendoit uniquement de la volonté de l'Empereur. Hé bien ! reprit-il, que votre fejour y foit long ou non, vous devriez au moins y paffer le temps agréablement, & y engager une petite affaire de cœur. Mon cœur, lui répondis-je d'un ton affez férieux, ne s'engage pas facilement ; d'ailleurs, j'ai deffein de le garder. Cette réponfe, reprit-il encore en foupirant, m'annonce que je ne dois pas y prétendre; ce qui m'afflige d'autant plus que je vous aimois fincérement. Je veux, cependant, vous obliger: puifque vous ne me trouvez pas digne de vous, faites-moi connoître celui d'entre nous qui vous plaît le plus, & je vous promets d'arranger cette affaire à votre fatisfaction. Jugez comment j'aurois reçu un pareil compliment à Londres; mais je connoiffois affez l'ufage de Vienne, pour fentir qu'il cherchoit fincérement à m'obliger. Je le remerciai du zele qu'il me marquoit, & me contentai de l'affurer que je n'avais pas l'intention d'en profiter. Vous voyez, ma chere, que la galanterie & la bonne éducation varient autant dans les différens climats, que la Morale & la Religion. Qui font ceux qui ont les meilleures notions de l'une & de l'autre ? C'eft ce que nous apprendrons au jour du Jugement ; grand jour d'éclairciffement, dont l'éloignement ne caufe, je vous l'affure, aucune impatience à votre, &c.

LETTRE XI.

*A Madame J***.* De Vienne, *le 26 Septembre. Vieux ſtyle.*

LA Lettre que j'ai reçue de vous, m'a fait un ſenſible plaiſir, parce que je vous aime ſincérement; elle me ferait, au contraire, beaucoup de peine, ſi je vous aimois moins. L'averſion extrême que j'ai pour l'écriture, me fait trembler à la ſeule idée d'une nouvelle correſpondance. Je crois avoir déſobligé au moins une douzaine de mes connoiſſances de Londres, en ne voulant pas entretenir un commerce de Lettres avec elles. J'étois cependant convaincue qu'il auroit été amuſant: mais j'ai refuſé la ſatisfaction de lire des choſes agréables, pour n'être pas obligée d'en écrire d'inſipides. Le plaiſir que j'ai de recevoir des preuves de votre amitié, triomphe de mon averſion : je crains cependant que ma réponſe ne vous faſſe regretter la peine que vous avez priſe de m'écrire. Ce n'eſt pas de l'Autriche qu'on reçoit des Lettres pleines de vivacité, & le flegme du pays m'a déjà gagnée; on en met juſques dans les querelles & la galanterie; il n'y a que le cérémonial qui en ſoit exempt; c'eſt lui qui développe toute la vivacité dont les Autrichiens ſont capables. Deux caroſſes ſe rencontrant, il y a peu de tems, dans une rue fort étroite, pendant la nuit, les Dames qui étoient dedans, ſe diſputerent entr'elles le pas; & ne pouvant décider laquelle devoit reculer, elles reſterent dans leur voiture juſqu'à deux heures du matin. Elles étoient décidées l'une & l'autre à périr, plutôt que de céder ſur un point de cette importance; & la rue n'auroit été débarraſſée qu'à leur mort, ſi l'Empereur n'avoit envoyé ſes Gardes pour

les féparer : elles refuferent encore mutuellement de céder le pas ; & l'on ne vint à bout de les féparer, que lorfqu'on eut imaginé de les faire fortir toutes deux de leurs caroffes, & entrer dans une chaife à porteur exactement au même temps. On eut beaucoup de peine à mettre les cochers à la raifon ; ils étoient auffi entêtés fur le pas que leur Maitreffes mêmes. Les femmes ne regrettent leur mari, que parce qu'elles perdent leur rang, les veuves n'en ayant aucun à Vienne. Dans cette forte de point d'honneur, les hommes n'en cédent point aux femmes : non-feulement ils dédaignent d'époufer des femmes d'une naiffance au-deffous de la leur, mais même de leur faire l'amour. Ils font, en vérité, plus attentifs à la généalogie de leur maitreffe, qu'à fa beauté. Une femme qui peut compter, parmi fes ancêtres, des Comtes de l'Empire, n'a befoin ni de beauté, ni de fageffe, ni de bien pour trouver un mari. Il eft vrai que les hommes ne tirent pas grand avantage de la richeffe de leurs femmes, parce que les Loix d'Autriche reftreignent la dot de celle-ci à deux mille florins, & le bien qu'elles ont au-delà, refte tout entier à leur difpofition : ainfi : il y a ici quantité de femmes beaucoup plus riches que leurs maris, lefquels font encore obligés de fournir l'argent néceffaire à leurs menus plaifirs, & felon leur qualité. Ces Loix & ces Coutumes font, fans doute, la caufe de la grande liberté dont elles jouiffent. Je fuis perfuadée que, connoiffant mon extrême indifférence, même mon averfion pour tout ce qui s'appelle cérémonial, vous me plaignez beaucoup d'être dans un pays où l'on en fait fon unique occupation. Je fuis cependant un objet d'envie pour les femmes de Vienne : j'ai, felon l'ufage, le pas fur toutes ; mais l'on fait bien fentir aux pauvres Envoyés le refpect qu'on eft forcé d'avoir pour les Ambaffadeurs : on les traite d'une maniere qui révolte mon indifférence même. Ils n'ont point d'entrée à la Cour les jours de cérémonie ;

dans les autres, ils n'entrent & ne ſont ſalués que les derniers. Enfin, il faudroit un volume entier pour vous détailler toutes les cérémonies; & je ne me ſuis déjà que trop étendue ſur un ſujet ſi inſipide, qui fixe cependant toute l'attention du peuple. Jugez à préſent ſi je m'amuſe beaucoup ici. Je ſuis, &c.



LETTRE XII.

*A Milady de ***.* De Vienne, *le* 1er. *Octobre* 1719. *Vieux ſtyle.*

Vous me demandez un détail ſur les modes de Vienne; vous voulez même que je vous faſſe une deſcription de cette Ville; je ſuis toujours prête à vous obéir; mais vous aurez la bonté de prendre ma volonté pour le fait. Si j'entreprenois de vous marquer toute la différence qu'il y a entre les modes de ce pays & les nôtres, il me faudroit une rame entiere de papier, encore ne vous marquerai-te que des choſes très-inſipides. Les femmes de Vienne ne reſſemblent aux Françoiſes & aux Angloiſes, qu'en ce qu'elles ont comme elles, des jupes; mais les premieres ont des uſages qui leur font tout particuliers. Les veuves ne peuvent jamais, ſans indécence, porter du verd, ni du couleur de roſe; toutes les autres couleurs, même les plus éclatantes, leur ſont permiſes. Les aſſemblées ſont l'amuſement ordinaire. Il n'y a jamais Opera qu'à la Cour, & l'on n'y en donne que dans des cas particuliers. Madame Rabutin tient aſſemblée à ſon Hôtel réguliérement tous les ſoirs. Les autres Da-

mes en tiennent toutes les fois qu'il leur plaît de faire voir la magnificence de leurs appartemens, ou qu'elles veulent donner à quelqu'un des marques de considération le jour de sa fête. Dans ce dernier cas, elles font annoncer que l'assemblée se tiendra chez elles en l'honneur du Comte, ou de la Comtesse de . . . Cela s'appelle jour de *Gala*. Tous les parens & amis de la Dame dont on célèbre la fête, sont obligés d'y paroître avec la plus grande parure. La Maîtresse de la maison n'est astreinte à aucun cérémonial; elle ne va prier personne en particulier; & se trouve à son assemblée qui veut. On présente à la compagnie des glaces de plusieurs especes, hiver & été; après quoi les uns jouent à l'ombre ou au piquet; les autres forment des cercles de conversation. Tout jeu de hasard y est défendu. On tint l'autre jour un *Gala* pour la fête du Comte d'Altheim, favori de l'Empereur. Je n'ai jamais vu tant d'habits riches & de mauvais goût. On brode à Vienne les plus belles étoffes, & on ne les charge d'or, que pour les rendre plus cheres. Les jours ordinaires, les femmes portent une écharpe, & mettent dessous tel habit qu'il leur plaît.

Pendant que je suis sur l'article de Vienne, il faut que je vous parle des Couvens. Il y en a de toute espece; mais je donnerois la préférence à Saint Laurent: il y régne une propreté & une honnête liberté qui m'ont bien plus édifiée que ces austérités qu'on pratique dans les autres Monasteres, au milieu d'une saleté continuelle, qui doit rendre la vie insupportable, Le nombre des religieuses du Couvent de Saint Laurent est d'environ cinquante. Elles sont toutes de qualité: les cellules sont très-propres, & toutes remplies de tableaux plus ou moins précieux, selon la qualité de celles qui les occupent. Le long de ces cellules, il règne une galerie bâtie en pierre blanche, & garnie des portraits de toutes les Sœurs qui, par leur exemple,

ont édifié la maison. La Chapelle est très-propre, & richement dorée, Rien ne sied mieux que l'habit de ces Religieuses. Leur robe est blanche; les paremens des manches & leur coëffe sont de coton des Indes. Elles ont sur leur tête un petit voile noir qui leur pend par derriere. Il y a dans ce Couvent une autre classe de Religieuses, qui sont auprès d'elles la fonction de femmes de chambre. Les premieres reçoivent la visite de toutes les femmes; elles jouent à l'ombre dans leur chambre; il est vrai qu'elles sont obligées d'en demander la permission à l'Abbesse, qui ne la leur refuse jamais: quoiqu'âgée d'environ quatre-vingts ans, elle est fort vive & très-gaie; enfin elle n'a aucune infirmité de la vieillesse. Je ne connois point de vieille fille qui ait un caractère aussi agréable que cette Abbesse. Elle m'a fait présent de plusieurs jolis ouvrages quelle a faits elle-même, & de beaucoup de confitures. La grille de ce Couvent n'est pas serrée; on pourroit facilement y passer la tête, je crois même qu'un homme un peu moins gros qu'à l'ordinaire, y passeroit facilement tout le corps. Le jeune Comte de Salamis y vint pendant que j'y étois; l'Abbesse lui donna sa main à baiser. Je fus surprise de trouver dans ce Couvent la seule jeune & belle personne qui soit à Vienne. Elle est belle & jolie en même temps; mais elle est encore plus agréable par la vivacité de son esprit & la douceur de son caractère, que par sa charmante figure; elle a fait enfin l'admiration de la Ville. Je ne pus cacher l'étonnement où j'étois de voir qu'une telle personne fût Religieuse. Elle me dit des choses fort obligeantes, & me pria de la venir voir souvent. Ce sera pour moi, ajouta-t-elle en soupirant, un plaisir infini: j'évite, avec grand soin, de voir mes anciennes connaissances, & toutes les fois qu'il en vient quelqu'une ici, je me renferme dans ma cellule. Les larmes lui vinrent aux yeux; j'en fus attendrie, au point que je lui parlai d'un ton de compassion.

Elle ne voulut pas convenir qu'elle étoit malheureuſe. J'ai fait bien des recherches pour connoître la véritable cauſe de ſa retraite, & j'ai ſeulement appris que tout le monde en étoit étonné comme moi, ſans en ſavoir davantage. Je lui ai rendu pluſieurs viſites, mais je reſſens du chagrin toutes les fois que je vois une ſi belle perſonne enterrée toute vive. Je ne ſuis pas étonnée que des Religieuſes ayent ſi ſouvent inſpiré de violentes paſſions ; la pitié qu'on ſent naturellement pour ces filles, ſur-tout lorſqu'elles paroiſſent mériter une autre deſtinée, porte facilement le cœur à des ſentimens plus tendres. Mon éloignement pour la Religion Romaine augmente beaucoup depuis que je vois la miſere qu'elle cauſe à tant defemmes, & la ſuperſtition du peuple, parmi lequel il ſe trouve toujours quelqu'un qui va offrir des morceaux de chandelle à des figures de bois qui ſont plaquées dans preſque itoutes les rues. Les Proceſſions que je vois ſouvent, ne ſont autre choſe qu'un faſte très-bizarre. Dieu ſait ſi c'eſt par eſprit de contradiction; mais je n'eus jamais tant d'averſion pour le Papiſme. Je ſuis, ma chere, &c.

LETTRE XIII.

A Mr. ***. De Vienne, *le* 10 *Octobre* 1716. *Vieux ſtyle.*

Je ne mérite nullement les reproches que vous me faites. Si j'ai différé quelque temps à vous répondre, ce n'eſt point que j'ignore combien je vous dois de remercimens. Soyez perſuadé qu'il n'y a aucun plaiſir que je ne ſacrifie à celui de vous donner de mes nouvelles, & d'en recevoir des vôtres. Malgré les proteſtations d'eſtime que vous me faites, je différerai, autant que je pourrai, de vous prouver que

vous êtes dans l'erreur, si vous croyez sérieusement que mes Lettres vous amuseront. Je suis mortifiée, d'avance, de l'étonnement que vous causera votre méprise, malgré le soin que j'ai pris pour découvrir quelque chose qui soit digne de votre curiosité. J'ai examiné, avec beaucoup d'attention, tout ce qu'il y a à voir ici. On y trouve quelques belles maisons de campagne; particuliérement celle du feu Prince de Lichtenstein; mais il n'y a que des statues modernes; les tableaux même ne sont pas des meilleurs Maîtres: il est vrai que l'Empereur en a quelques-uns de grand prix. J'allai voir hier son trésor: il paroît que, pour le garnir, on a plus songé à la quantité qu'à la qualité. J'y passai plus de cinq heures, & quoiqu'il y ait beaucoup de chose, j'y en trouvai peu qui méritassent attention. Il est dans une très-longue galerie, qui est remplie des deux côtés, & dans cinq grandes chambres qui sont aussi toutes pleines. On y voit beaucoup de tableaux, parmi lesquels il y a de belles miniatures: les plus beaux sont du Corrége; car ceux du Titien sont à la *Favorite*. Le cabinet des pierreries m'a paru moins riche que je le croyois. On m'y a montré une coupe à-peu-près de la grandeur d'une tasse à thé; elle est d'une seule émeraude: on a tant de respect pour elle, qu'il n'est permis qu'à l'Empereur d'y toucher. Il y a un autre grand cabinet rempli de pièces de mécanique: je n'y en ai trouvé qu'une digne d'attention; c'est une écrevisse, dont les mouvemens sont si artistement faits, qu'on la croiroit naturelle. Dans un autre cabinet est une collection d'agathes, parmi lesquelles il y en a d'extrêmement belles, & d'une grosseur peu commune. On y voit, en outre, plusieurs vases de lapis lazuli. Le cabinet de médailles est si pauvre, que j'en ai été surprise; je n'y en ai vu aucune de prix, & en général il est en mauvais ordre. Parmi les antiques, il s'en trouve très-peu qui en méritent le nom. En les voyant, je dis naturellement qu'elles étoient modernes; & je ne pus m'em-

pêcher de rire en entendant le ſavant Antiquaire répondre qu'elles étoient aſſez anciennes: car il y avoit quarante ans qu'il les voyoit dans ce lieu. Le cabinet ſuivant m'a encore plus amuſée que l'Antiquaire. On n'y voit que des petits enfans de cire, & des joujous garnis de pierreries : deux chambres ſont toutes remplies de ces bagatelles. On m'a fait obſerver un Crucifix, qu'on m'a aſſuré avoir parlé très-ſagement à l'Empereur Léopold. Je veux vous épargner l'ennui de lire le catalogue du reſte. Je ne peux cependant oublier un petit morceau d'aimant qui tient en l'air une ancre d'acier qu'il m'eſt impoſſible de lever de terre. C'eſt ce que j'ai trouvé de plus curieux dans le tréſor. Il y a quelques têtes antiques; mais on les a preſques toutes défigurées par des additions modernes. Je prévois que ma Lettre vous ennuiera, & je n'oſe m'excuſer ſur la ſtérilité de l'objet, je vous demande ſeulement grace pour l'inſuffiſance de votre, &c.



LETTRE XIV.

A la Comteſſe de ··· De Prague, *le* 17 *Novembre* 1716. *Vieux ſtyle.*

Si pour être convaincue de mon ſincère attachement, il vous en falloit, ce que je ne crois pas, ma chere Sœur, de nouvelles preuves, je ne pourrois vous en donner une plus forte qu'en vous écrivant dans l'état de fatigue où je ſuis, après avoir couru la poſte trois jours & trois nuits. Le Royaume de Bohéme eſt le pays le plus déſert que j'aie vu en Allemagne. Les Villages y ſont ſi miſérables, qu'à peine les voyageurs trouvent-ils, même dans les Auberges où l'on prend la poſte, de l'eau & de la paille fraiche. J'avois mon lit avec

moi, mais je ne ſavois où le placer; & j'aimois mieux voyager toute la nuit, enveloppée de fourrure, que d'aller dans les poëles reſpirer toutes ſortes de mauvaiſes odeurs. Prague étoit autrefois la réſidence des Rois de Bohême, & l'on y voit encore quelques reſtes de ſon ancienne ſplendeur : c'eſt une des plus grandes villes de l'Allemagne ; mais elle eſt bâtie à l'antique, & il y a très-peu d'habitans ; ce qui eſt cauſe que les logemens y ſont à très-bon marché. Les gens de qualité, qui n'ont pas aſſez de bien pour vivre à Vienne, vont s'établir à Prague: on y tient des aſſemblées ; on y donne des concerts, enfin, on s'y procure tous les amuſemens qu'on peut trouver loin de la Cour. Tout y eſt en abondance, principalement le gibier, qui eſt excellent. J'ai déjà reçu la viſite des premieres femmes de la Ville, deſquelles j'ai connu la famille à Vienne. On ſuit ici les modes de la Capitale, dans le même goût qu'on ſuit à Exceter celles de Londres, c'eſt-à-dire, qu'on enchérit ſur les modèles. Enfin, l'habit des femmes de Prague eſt ſingulier, au point qu'il faudroit, pour qu'un étranger ſût qui le porte, qu'on mît ſur leur dos: *c'eſt une femme.* Je vous aſſure que cette indication eſt auſſi néceſſaire que celles qui ſont ſur les tableaux des barbouilleurs, ſans quoi on ne ſauroit ce qu'ils ont voulu peindre. Je ne manquerai pas de vous écrire de Dreſde & de Leipſick; car je ſuis décidée à ne me jamais livrer au repos, qu'après avoir ſatiſfait votre curioſité. Je ſuis, &c.



LETTRE XV.

A la Comtesse de · · · De Leipsick, *le* 21 *Novembre* 1716. *Vieux style.*

J'ESPERE que vous me pardonnerez facilement, ma chere Sœur, de ne vous avoir point écrit de Dresde, comme je vous l'avois promis, lorsque vous saurez que je ne suis point sortie de ma chaise depuis Prague jusqu'ici. Jugez combien je devois être fatiguée d'avoir couru la poste vingt-quatre heures sans dormir, & sans prendre de rafraîchissement; car il m'est impossible de dormir dans une voiture; qnelque lasse que je sois. Nous avons passé, au clair de la lune, les précipices affreux qui séparent la Bohême de la Saxe, & au bas desquels coule l'Elbe. Je n'avois pas lieu de craindre d'être noyée dans cette rivière; car il est certain que si nous avions versé, j'aurois été morte avant d'arriver au bas de ces rochers. Le chemin est si étroit en quelques endroits, que je ne voyois pas un pouce de distance entre les roues & le précipice. J'ai cependant eu assez de bonté pour ne pas éveiller Mylord M · · ·, qui dormoit d'un profond sommeil à côté de moi, & lui faire partager ma crainte dans un si pressant danger. Cependant, la clarté de la lune m'ayant fait apercevoir que nos postillons sommeilloient, pendant que nos chevaux alloient au grand galop, je ne pus m'empêcher de les appeller, & de leur dire de faire attention au lieu où nous étions. Ma voix éveilla Mylord, qui fut encore plus effrayé que moi de la situation où nous nous trouvions: il m'assura qu'il avoit passé cinq fois les Alpes en différens endroits, & que jamais il n'y avoit trouvé des chemins aussi dangereux. J'ai appris depuis qu'on voyoit assez souvent des corps de vo-

yageurs dans l'Elbe ; mais grace à Dieu, nous n'avons pas eu cette trifte deftinée. Après avoir paffé ces affreux rochers, nous découvrîmes Drefde, dont la fituation eft très-agréable: elle eft dans une vafte plaine fur le bord de l'Elbe. Je fus bien aife d'y paffer un jour pour me repofer. De toutes les Villes que j'ai vues en Allemagne, c'eft la plus propre. Les maifons y font prefque toutes bâties à neuf; le Palais de l'Electeur eft très-beau; fon tréfor eft rempli de raretés de différentes efpèces ; il y a une collection de médailles fort eftimée. Le Chevalier * * *, envoyé de notre Roi, m'a rendu vifite, auffi-bien que Madame de L* * * *, que j'avois connue à Londres, lorfque fon mari y étoit en qualité d'Envoyé de Pologne; elle a fait tout ce qu'elle a pu pour me procurer de l'amufement; elle m'a préfenté plufieurs Dames de fa connoiffance. Il y a autant de différence entr'elles & les Autrichiennes, qu'il y en a entre les Chinoifes & les Angloifes. Les Saxonnes fe mettent proprement, à la mode des Angloifes & des Françoifes, elles m'ont paru en général affez jolies; mais elles font fi minaudieres, qu'elles croiroient manquer effentiellement aux regles de la bonne éducation, fi elles prononçoient un feul mot, & faifoient le moindre gefte d'nne maniere naturelle. Pour avoir un parler doux, elles affectent toutes de graffeyer, & leur démarche eft généralement guindée : au refte, la foibleffe de leur fexe fait leur excufe; & l'on doit être indulgent à leur égard, en faveur de la bonté quelles ont pour les étrangers: je vous jure que je fuis dans le cas de m'en louer.

La Comteffe de Cozelle eft détenue prifonniere dans un trifte Château, à quelques lieues de Drefde. Voici l'hiftoire que l'on met fur fon compte : elle eft bien finguliere : mais ce fera plutôt un paquet qu'une Lettre que je vous enverrai. Cette Comteffe étoit la Maitreffe du Roi de Pologne, Electeur de Saxe ; elle avoit tant de pouvoir fur l'efprit de ce Prince, qu'au-

cune femme n'a jamais été si absolue dans cette Cour. Le Monarque, pour lui déclarer sa passion, alla chez elle tenant d'une main un sac de cent mille écus, de l'autre un fer à cheval, qu'il rompit en sa présence, pour lui donner en même temps des preuves de sa force & de sa générosité. Je ne sais laquelle des deux qualités plut davantage à la Dame ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle quitta son mari, pour être toute entiere au Roi : elle fit même un divorce public avec le premier, de maniere que, selon les loix du Pays, il lui fut permis de se remarier. Le Roi eut, sans doute dans un transport amoureux, la foiblesse de passer un contrat de mariage avec sa nouvelle Maîtresse: quoique ce contrat fût nul, puisque la Reine vivoit encore, la Comtesse en fut si flattée, qu'elle le fit voir à tous ceux qu'elle connoissoit, & qu'elle prit même le ton de Reine. Les hommes souffrent tout dans l'excès de leur amour; mais la réflexion leur vient toujours, quand une longue jouissance a calmé leur passion. Le Roi sentit combien il étoit imprudent de laisser un tel acte entre les mains de cette femme: il la pria de le lui rendre; mais ce fut en vain; elle a plutôt souffert les plus cruels effets de la colere du Prince, que de le satisfaire. Malgré son avarice, elle a refusé une pension considérable, avec une garantie des sommes immenses qu'elle a amassées: elle a enfin porté le Roi à la renfermer dans un Château, où, malgré les horreurs d'une étroite prison, elle résiste toujours aux menaces & aux promesses. Le chagrin lui a causé des accès de fievre qui la conduiront vraisemblablement bientôt au tombeau. Je ne puis refuser quelques sentimens de compassion à une femme qui souffre pour un point d'honneur, quoique mal entendu, sur-tout dans un pays où les femmes se piquent si peu d'en avoir.

Je souhaiterois que les affaires de Mylord M··· lui permissent de faire un plus long séjour à Dresde. Peut-être suis-je prévenue en faveur de cette Ville,

parce qu'on y professe la Religion Protestante ; mais tout m'y annonce une politesse bien différente de celle que j'ai trouvée ailleurs. Leipsick, où je suis actuellement, est une Ville très considérable par son commerce, & je profite de l'occasion pour acheter des livrées de Pages, & des étoffes d'or pour moi, &c. elles coûtent ici moitié qu'à Vienne, soit parce qu'on en fait un usage excessif dans cette derniere Ville, soit parce que le peuple n'a ni industrie ni activité; il est certain que les Dames de Vienne sont obligées de faire venir de Saxe jusqu'à leurs souliers. La Foire de Leipsick est une des plus considérables d'Allemagne : c'est le rendez-vous de la Noblesse & des Commerçans. Cette Ville est très-bien fortifiée; mais je ne fais jamais la description des Fortifications, parce que je n'y entends rien. Convaincue que vous me pardonnerez cette omission, je suis tranquille sur mon ignorance. D'ailleurs, si je vous faisois une exacte description de tous les bastions que je vois dans mes voyages, vous me demanderiez ce que c'est qu'un ravelin, qu'un bastion. Adieu, ma chere Sœur.

LETTRE XVI.

*A la Comtesse de ***.* De Brunswick, le 23 *Novembre* 1716, *Vieux style.*

J'ARRIVE dans l'instant à Brunswick, ville très-ancienne, & capitale des Etats du Duc de Wolfenbuttel. Cette Maison est très-illustre : elle a l'avantage d'avoir donné deux Impératrices à l'Allemagne, & de voir aujourd'hui sa branche cadete sur le Trône d'Angleterre, J'ai bu à votre santé avec du *Mum* *, qui

* C'est une espece de bierre en usage à Brunswick.

qui passe, à juste titre, pour être la meilleure boisson que l'on puisse trouver en ce genre. Voici la troisieme Lettre que je vous écris pendant mon voyage; mais je vous déclare que, si vous ne me donnez incessamment un détail de toutes les aventures qui sont arrivées à nos connoissances de Londres, je ne vous enverrai aucune description de Hanovre, où je compte arriver ce soir, quoique je n'ignore pas combien cette Ville vous intéresse.



LETTRE XVII.

*A la Comtesse de B***.* De Hanovre, *le* 25 *Novembre* 1716 *Vieux style.*

Je n'ai reçu votre Lettre que la veille de mon départ de Vienne, quoique, selon la date, j'eusse dû la recevoir beaucoup plutôt; mais la poste est fort mal réglée dans presque toute l'Allemagne. Je vous assure que le paquet de Lettres de Prague à Dresde fut pendant toute la route derriere ma chaise; ainsi, les secrets de la moitié des habitans ont été à ma discrétion. Je ne veux pas tarder plus longtems à vous remercier de votre Lettre, quoique le grand nombre de connoissances que j'ai ici, & l'obligation où je suis d'aller à la Cour, me laissent peu de tems libre.

Je suis charmée de pouvoir vous dire, sans flatterie ni partialité, que notre jeune Prince a toutes les perfections que l'on peut désirer à son âge. Il a un air vif & plein d'intelligence; des manieres si aisées & si prévenantes, qu'il n'a pas besoin des avantages de la naissance pour être charmant. J'eus l'honneur de converser avec lui hier au soir, avant l'arrivée du Roi. Son Gouverneur se retira pour le laisser parler sans gêne, comme il me l'a dit depuis, afin que je puisse juger

de son génie. Je fus étonnée de sa politesse, & de la sagacité de son esprit. Je ne vous parlerai ni des agrémens, ni des beaux cheveux blonds de la Princesse. La ville de Hanovre n'est ni grande, ni belle; mais le Palais pourroit contenir une Cour plus nombreuse que celui de Saint-James. Le Roi a eu la bonté de nous y donner un logement; ce qui nous a tirés d'un très-grand embarras: car il y a ici une si prodigieuse quantité d'Anglois, qu'on a beaucoup de peine à trouver même une misérable chambre dans une taverne. J'ai dîné aujourd'hui avec l'Ambassadeur de Portugal, qui se trouve fort heureux d'avoir trouvé deux assez vilaines salles dans une Auberge. A présent que j'ai parcouru l'Allemagne, je fais une remarque; c'est qu'on n'y trouve point, comme en Angleterre, ces belles maisons de plaisance des grands Seigneurs; on n'y en trouve pas même qui approchent de celles de nos Gentilshommes de campagne, quoiqu'il y ait des situations extrêmement belles. Tout étant partagé en souverainetés absolues, les richesses & la magnificence ne sont qu'à la Cour, ou chez les Négocians, qui, pour la commodité de leur commerce, sont toujours dans les Villes, comme à Nuremberg & à Francfort. Les Comédiens François du Roi jouent ici tous les soirs; ils sont fort bien habillés: & il y a parmi eux quelques Acteurs assez bons. Sa Majesté dîne & soupe ordinairement en public. La Cour est fort nombreuse. L'affabilité & la bonté du Prince rendent cette Ville une des plus agréables du monde. Je suis votre, &c.

LETTRE XVIII.

*A Milady R***.* De Hanovre, *le premier Octobre* 1716. *Vieux style.*

Je suis bien flattée, ma chere Milady, que la nouvelle de mon retour en Angleterre vous ait fait tant de plai-

fir; mais elle n'eft appuyée fur aucun fondement. Je crois que vous me connoiffez affez pour vous en rapporter plutôt à ma parole, qu'aux bruits qui fe répandent à mon fujet. Quoique je fois plus près de Londres que je ne l'étois il y a quelques femaines, cependant je n'en ai jamais été fi éloignée, fuivant mon projet. Je vous avoue que je verrois avec plaifir approcher le moment de vous revoir, ainfi que celles qui partagent mon eftime avec vous; mais Milord M*** ayant pris la réfolution de pourfuivre fon deffein j'ai pris celle de l'accompagner. Je ne m'apperçois pas que ma plume coule, & que je deviens prolixe, comme tous ceux qui parlent d'eux mêmes. Pour changer de matiere, je vous dirai que je fuis dans la region de la beauté: toutes les femmes, en général, ont des joues de rofes, le front & la gorge blancs comme de la neige, les fourcils noirs comme du jais, les lévres rouges comme du corail, & prefque toujours les cheveux de la couleur des fourcils: c'eft enfin un fpectacle charmant, que de voir ces femmes au flambeau. Mais il n'y a pas affez de variété dans ces beautés; elles fe reffemblent prefque toutes. Le froid eft déjà très-vif ici. La neige eft épaiffe, & l'on commence à gliffer dans des traîneaux; ce qui fait un grand amufement dans toute l'Allemagne. Ces traîneaux font de petites voitures, qui peuvent contenir une Dame & un Cavalier; elles font traînées par un feul cheval; c'eft le Cavalier qui mene, & l'on va d'une prodigieufe viteffe. La Dame eft toujours bien parée; l'on a foin de décorer le cheval & le traîneau. Lorfqu'il s'en rencontre une grande quantité, c'eft un fpectacle affez agréable. On voit quelquefois de ces voitures à Vienne, qui coûtent cinq ou fix cens livres fterling; car, dans cette Ville, la magnificence y eft portée à l'excès. Le Duc de Wolfenbuttel eft actuellement ici. Vous n'ignorez pas qu'il eft proche parent de notre Roi, & oncle de l'Impératrice, qui, felon moi, eft la plus belle femme du monde. Elle eft enceinte; ce qui confole un peu la

Cour Impériale de la mort de l'Archiduc. Lorſque j'allai prendre congé de cette aimable Princeſſe, elle me parla de ſon fils d'une maniere ſi touchante, que j'eus peine à retenir mes larmes. Vous me connoiſſez aſſez, pour être convaincue que ce n'eſt point ſon rang qui me prévient en ſa faveur; mais j'aime cette charmante femme pour elle même, s'il m'eſt permis de me ſervir d'une expreſſion ſi familiere à ſon égard; & quand même je ne l'aimerois pas, je ſerois fort ſenſible à la mort tragique de ce jeune Prince, qui avoit été ſi long-tems deſiré, & qui n'eſt mort que par la négligence de ceux à qui on l'avoit confié. Adieu, ma chere Milady; continuez de m'aimer, & croyez que perſonne n'eſt plus reconnoiſſante de vos bontés que votre, &c.



LETTRE XIX.

*A la Comteſſe de***.* De Blanckenbourg, *le* 17 *Octobre* 1716. *Vieux ſtyle.*

Je reçus votre Lettre, ma chere Sœur, le jour que je partis de Hanovre. Mes occupations ne me permirent pas d'y répondre ſur le champ; mais, pour me procurer ce plaiſir, je ſaiſis, comme vous voyez, la premiere occaſion qui ſe préſente. J'arrivai ici le 15, au ſoir, très-tard & très-fatiguée: les chemins étoient impratiquables, & le temps étoit fort mauvais. Je n'ai eſſuyé cette fatigue que pour obliger l'Impératrice régnante, auprès de la Ducheſſe de Blanckenbourg, ſa mere. C'eſt une Princeſſe remplie de talens & de douceur: on pourroit l'appeller encore une belle femme. Il étoit ſi tard lorſque j'arrivai dans cette Ville, que je ne crus pas devoir interrompre le Duc & la Ducheſſe; je paſſai la nuit dans une mauvaiſe Auberge; le lendemain, auſſitôt que j'eus fait ſaluer Leurs Alteſſes de ma part, elles m'envoyerent leur carroſſe; quoiqu'il fût attelé de ſix chevaux, j'eus peine à par-

venir au haut de la montagne sur laquelle le Château est situé. La Duchesse a bien des bontés pour moi; en général, cette petite Cour est assez gaie. Le Duc taille tous les soirs à la Bassette; la Duchesse m'a dit qu'elle jouoit moins qu'à l'ordinaire, parce qu'elle aimoit beaucoup à converser avec moi. Pour vous écrire, je profite du moment qu'elle est à l'Eglise. Comme je n'entends pas la langue du pays, je ne vais point à l'Office. Vous me sauriez mauvais gré de ne vous dire rien de Hanovre. Cette Ville n'est ni belle, ni grande. La Salle de l'Opéra, que le feu Electeur fit bâtir, l'emporte sur celle de Vienne. Je suis bien fâchée que le mauvais tems m'ait privée du plaisir de voir *Hernhausen* dans tout son éclat: la neige ne m'a cependant pas empêchée de connoître la beauté des jardins. J'ai été surprise d'y trouver un si grand nombre d'orangers, & beaucoup plus gros que ceux qu'on voit en Angleterre; quoique le climat soit plus froid à Hanovre. Ce qui me surprit davantage, fut de voir servir le même soir, sur la table du Roi, deux grandes corbeilles remplies d'oranges & de limons mûrs, parmi lesquels il s'en trouvoit d'une espèce qui m'est inconnue; & en outre, deux ananas mûrs, qui me parurent être d'un prix beaucoup au-dessus du reste; car ce fruit est délicieux à mon goût. Ce beau présent avoit été fait à Sa Majesté par un Gentilhomme du pays. Je crus que ces ananas étoient venus à Hanovre par miracle: vous savez que c'est un fruit du Brésil; mais on m'a appris qu'on avoit porté, dans ce pays, les poëles à une telle perfection, qu'on y faisoit durer l'été autant qu'on le vouloit, & qu'on donnoit aux plantes étrangeres le même degré de chaleur qu'elles recevoient des rayons du soleil dans le pays d'où on les avoit enlevées. Cela est vrai, à peu de choses près, & je m'étonne qu'on ne le pratique pas en Angleterre. Pourquoi, d'un autre côté, nous obstinons-nous à trembler de froid huit mois de l'année plutôt que de faire usage des poëles qui sont certainement une des grandes commodités de la vie? Loin

de faire un mauvais effet dans une chambre, ils l'ornent, au contraire, lorſqu'ils ſont peints & dorés comme ceux de Vienne & de Dreſde; les uns imitent les vaſes de la Chine; les autres ſont faits en forme de ſtatue; d'autres enfin repréſentent de beaux cabinets, & cela ſi artiſtement, qu'il eſt aiſé de s'y méprendre. Si je retourne jamais en Angleterre, certainement, ma chere Sœur, en dépit de la mode, vous en verrez un dans la chambre de votre, &c.

Vous recevrez ſouvent de mes Lettres, puiſque vous le deſirez; mais je vous prie d'être moins laconique dans les vôtres: vous vous imaginez ſans doute que je ne ſuis encore qu'à quarante milles de Londres, & vous ne faites pas attention qu'après une ſi longue abſence, je ne peux entendre à demi mot.



LETTRE XX

*A Milady**** De Vienne, *le premier Janvier* 1717. *Vieux ſtyle.*

Je viens de recevoir une Lettre que vous m'avez adreſſée à Hanovre: vous m'y faites compliment ſur mon retour en Angleterre. Convenez que l'on ne doit pas toujours croire ce qui paſſe dans le Public, pour une vérité conſtante, & que vous avez été un peu trop précipitée en vous plaignant que je vous laiſſois ignorer mon retour, qui eſt ſi certain, dites-vous, que tout le monde en eſt inſtruit. Vous pouvez dire à tout le monde, de ma part, que perſonne ne ſait ſi bien mes affaires que moi; que je ſuis ſûre d'être actuellement à Vienne, où le carnaval eſt commencé & où les divertiſſemens de toute eſpèce ſont pouſſés juſqu'à la poſſibilité: on n'y voit cependant pas de maſques, parce qu'on n'en ſouffre point pendant qu'on eſt en guerre avec le Turc. Les bals ſe donnent dans

les Places publiques: les hommes paient en entrant un ducat: il n'en coûte rien aux femmes. On m'a assuré que ces bals produisoient quelquefois mille ducats par nuit. Les Salles où ils se donnent, sont magnifiquement décorées; la musique seroit assez bonne, si elle n'étoit pas entremêlée du son horrible des cors-de-chass.; mais le bruit que font ces instrumens est si agréable aux Autrichiens, qu'ils le croient nécessaire dans tous les concerts. Le bal finit toujours par des contredanses Angloises: soixante ou quatre-vingt personnes des deux sexes figurent les unes devant les autres, mais avec si peu de graces, que cela est rebutant. On ne connoit à Vienne qu'une demi-douzaine de ces contredanses; & on les répete depuis environ cinquante ans. J'aurois souhaité pouvoir en enseigner quelques-unes; mais ç'auroit été un travail de plusieurs mois.

On donna hier au soir une Comédie Italienne à la Cour: les scènes furent assez jolies; mais la Comédie en ellemême étoit une farce si triviale & si plate, que je ne conçois pas comment la Cour put s'en amuser pendant quatre heures de suite. Pour Actrices, ce sont des hommes qui s'habillent en femmes, & qui affectent une contenance & des gestes si bizarres, qu'ils enrichissent sur le ridicule même du Spectacle. Mais le froid me fatiguoit encore plus que tout cela: il étoit si violent, que je pensai périr. L'hiver est extrêmement rude ici: le Danube est entiérement gelé; il seroit impossible de soutenir le froid sans les poëles & les fourrures. En général, les hivers sont plus rudes à Vienne qu'à Londres: mais je crois qu'il n'y a pas d'air aussi sain & aussi pur que celui qu'on respire dans la premiere de ces Villes. Les vivres y sont en abondance & trèsbons; l'on peut y donner des repas splendides sans beaucoup de dépense. Les marchés sont curieux à voir: on y trouve en abondance ce que nous appellons raretés dans notre pays, en gibier, en bêtes fauves, qu'on apporte tous les jours de Hon-

grie & de Bohéme: le coquillage y est cependant rare & on a une si grande passion pour les huitres, qu'on en fait venir de Venise, & qu'on mange avec avidité celles qui sont fraîches & celles qui sont gâtées. Je suis fachée, Milady, de ne pas vous envoyer des détails plus amusans sur Vienne. Vous me blâmez, sans doute, & vous m'accusez de paresse, de ne rien vous apprendre d'agréable & de frappant; mais je vous jure que c'est l'amour de la vérité, non la paresse, qui m'empêche de raconter ces prodiges que les autres Voyageurs ne manquent jamais d'imaginer, pour intéresser le Lecteur. J'aurois pu faire, il est vrai, un recueil des prodiges qui sont arrivés dans tous les lieux par où j'ai passé, & vous en envoyer une liste; mais vous apprendrois-je une grande nouvelle en vous disant que le peuple est crédule par tout? Vous amuserois-je encore beaucoup, vous qui ne connoissez point les habitans de Vienne, en vous apprenant que le Prince de.... a quitté la Comtesse de...., ou que le Prince un tel a une intrigue avec le Comte un tel? Je laisse à la Comtesse de *** le plaisir de raconter des historiettes, & je me contente de celui de vous dire, avec vérité, que je suis, &c.



LETTRE XXI.

A la Comtesse de ***. De Vienne, *le* 16 *Janvier* 1717. *Vieux style.*

JE vais m'éloigner de vous pour long-temps, ma chere Sœur, & de Vienne pour toujours: je pars demain pour la Hongrie. Le froid est si violent, les neiges sont si épaisses, qu'il n'y a qu'une obéissance aussi aveugle que la mienne, qui puisse me faire continuer la route: le courage me manque. L'Impératrice m'a donné mon audience de congé en présence

de l'Empereur; & Leurs Majeſtés, après m'avoir dit des choſes obligeantes, m'ont fait l'honneur de m'inviter à reprendre la route de Vienne à mon retour; mais tant de fatigue m'effraie. J'ai remis à l'Impératrice une Lettre de la Ducheſſe de Blankenbourg, avec laquelle je n'ai pas fait un long ſéjour, malgré les inſtances de Son Alteſſe, qui m'a recommandé, en la quittant, de lui écrire. Vous ne me parlez point d'une longue Lettre que je vous ai envoyée, & que vous avez ſans doute reçue. Mais je ne vous ai pas fait part d'une ſingularité qui m'a frappée: c'eſt que tous les Princes d'Allemagne ont des Nains pour Favoris. On voit deux de ces petits monſtres à la Cour Impériale; ils ſont laids comme des diables, principalement la Naine. Leurs habits ſont tout couverts de diamans, & ils ſe tiennent à côté de l'Impératrice dans toutes les Places publiques. Le Duc de Wolfenbuttel en a un: la Ducheſſe de Blankenbourg a une Naine; c'eſt la mieux faite que j'aie vue. On dit que le Roi de Danemarck a tellement enrichi ſur cette mode, que ſon Nain eſt ſon premier Miniſtre. Je ne ſais quelle peut être la cauſe d'un pareil attachement pour ces créatures difformes, ſi ce n'eſt la perſuaſion où ſont tous les Princes Souverains, qu'ils s'aviliſſent en converſant avec d'autres hommes: ne voulant cependant pas reſter ſeuls, ils ſont obligés d'avoir pour ſociété le rebut de la Nature humaine: les Nains ſeuls ont la liberté de leur parler familiérement. J'ai un mal de gorge qui me force à garder la chambre: je le ſupporte avec patience, parce qu'il me ſert de prétexte pour ne pas aller dire un éternel adieu à des perſonnes que j'aime. Les Autrichiens, je l'avoue, n'ont pas beaucoup de politeſſe ni d'agrément dans la ſociété; mais comme à Vienne il y a des gens de toutes les Nations, je m'y étois fait une ſociété de perſonnes fort aimables par l'eſprit & le caractere: quoique le nombre en fût petit, il me ſeroit cependant très-difficile d'en trouver autant ailleurs: nous nous eſtimions tous récipro-

quement, au point que nous cherchions à être continuellement ensemble. Vous savez que j'ai toujours regardé une société composée d'un petit nombre de personnes qu'on estime, comme le plus grand bonheur de la vie. On trouve ici des Espagnols des deux sexes: ils ont toute la délicatesse qu'on attribuoit autrefois à leur Nation. Si je pouvois me persuader que tout le monde leur ressemble en Espagne, je désirerois y passer le reste de mes jours. Toutes les Dames de ma connaissance m'aiment au point qu'elles ne me voient jamais sans verser des larmes, depuis qu'elles savent que je suis déterminée à entreprendre un pénible voyage. Chacun enchérit sur le mal que j'aurai à essuyer. En vérité, je suis effrayée d'avance. Le Prince Eugene a eu la bonté de me dire tout ce qu'il a cru capable de m'engager à attendre que le Danube fût dégelé. Il a même poussé le complaisance jusqu'à entrer dans des détails avec moi; il m'a assuré que rien n'étoit si agréable que de voyager sur l'eau; que les maisons de Hongrie étoient si mal construites, qu'elles ne pouvoient garantir de l'injure du temps; qu'entre *Bade* & *Esseck* on étoit obligé de voyager quatre ou cinq jours sans en trouver une seule qu'il n'y avoit que des plaines désertes toutes couvertes de neige, & qu'enfin le froid étoit si grand, que beaucoup de personnes y avoient péri. Cette effrayante image a fait une impression sur moi, parce que je suis persuadée que le Prince m'a parlé sincérement, & que personne ne connoit mieux le pays que lui. En lisant le nom de ce grand homme, vous vous attendez sans doute à trouver quelque particularité à son sujet, puisque j'ai la satisfaction de le voir très-souvent: mais je ne suis pas plus disposée à m'entretenir de lui à Vienne, que je ne l'aurois été à le faire d'Hercule à la Cour d'Omphale, si j'y avois vu ce demi-Dieu. Je ne sais pourquoi les hommes ordinaires voient avec plaisir les foiblesses des grands hommes: c'est sans doute parce qu'elles les rapprochent d'eux. Pour moi je suis affligée toutes les fois

que j'ai occafion de connoître qu'il n'y a point de perfection dans l'Humanité.

Le jeune Prince de Portugal fait l'admiration de la Cour : il eft d'une figure agréable, a beaucoup de politeffe & de vivacité. Tous les Officiers vantent la valeur qu'il a montrée dans la derniere compagne. On lui a donné un logement à la Cour, où on lui rend tous les honneurs dus à fa naiffance. Adieu, ma chere Sœur; fi je ne péris pas dans mon voyage, vous recevrez encore de mes nouvelles. Je pourrois dire, avec vérité, comme *Monefes*, que j'ai long-temps appris à me compter pour rien : mais quand je penfe à la fatigue que mon cher enfant fouffrira, mes larmes expriment toute ma tendreffe maternelle.

P. S. J'ai écrit une lettre à Milady***, qui ne la flattera peut-être pas beaucoup : après une mûre réflexion, je crois que j'aurois mieux fait de ne pas lui écrire; elle avoit la fimplicité de croire que je devois lui marquer les chofes les plus extraordinaires, & que c'eft par mauvaife volonté que je ne l'ai pas fait : en vérité, cela m'avoit donné de l'humeur. Faudroit-il que je lui parlaffe des Antropophages, efpece d'hommes qui ont la tête fous les épaules? Je vous prie cependant de faire ma paix avec elle.

LETTRE XXII.

A Monfieur Pope. De Vienne, *le 16 Janvier 1717. Vieux ftyle.*

Je fuis fi occupée à faire les préparatifs de mon départ, que je n'ai pas même le temps de répondre à votre Lettre. Si j'écoutois tout ce qu'on me dit ici, il faudroit que je diffe adieu à tous mes amis, comme

si j'allois monter à la bréche: il est vrai qu'il y a peu de personnes qui voulussent se mettre en route par le temps qu'il fait. Les uns m'annoncent que je périrai de froid; les autres, que je serai enterrée dans la neige; d'autres enfin que je serai prise par les tartares, qui ravagent la partie de la Hongrie par laquelle je dois passer: mais on nous donnera une escorte nombreuse, & peut-être aurai-je la satisfaction de voir une nouvelle scène, en me trouvant au milieu d'une bataille. J'abandonne mon sort à la Providence. S'il m'arrive quelqu'aventure plaisante, je vous en ferai part. Je vous prie de dire à M*** que j'ai reçu sa Lettre; je lui répondrai, si je ne péris pas: faites-lui mes adieux, aussi-bien qu'à Milady R***.

LETTRE XXIII.

A la Comtesse de ***. De Peter-Waradin, *le* 30 *Janvier* 1717. *Vieux style.*

ENFIN, ma chere Sœur, je suis arrivée à Peter-Waradin en bonne santé, aussi-bien que toute ma famille. Comme nous étions pourvus de fourrures, nous n'avons pas été très-incommodés du froid; d'un autre côté, prenant la précaution d'envoyer quelqu'un devant nous, par-tout où nous devions nous arrêter, nous avons toujours trouvé des logemens passables. En vérité, j'ai peine à m'empêcher de rire, lorsque je me rappelle l'image affreuse qu'on m'avoit faite de ce voyage; mais je dois l'attribuer à la tendresse de mes Amis de Vienne, & un désir qu'ils avoient de me faire passer tout l'hiver avec eux. Vous ne serez peut-être pas fâchée que je vous fasse le tableau du pays par où nous avons passé: il vous est entiérement inconnu; il est même très-peu fréquenté par les Hongrois, qui voyagent ordinairement sur

le Danube. Nous avons été assez heureux pour avoir, pendant notre route, un plus beau temps qu'il n'est permis de l'espérer dans cette saison; mais la neige étoit si épaisse, que nous étions obligés de faire attacher nos carosses sur des traîneaux, dont le mouvement est si vif, & en même tems si doux, que c'est la maniere la plus agréable que je connoisse pour aller en poste. Nous allâmes de Vienne à Raab. Le 17 de ce mois, Milord M*** avoir fait annoncer notre arrivée au Gouverneur, qui eut soin de nous faire préparer la meilleure maison de la Ville. La Garnison prit les armes; l'on mit une sentinelle à notre porte; enfin, on nous rendit tous les honneurs qui nous sont dus. Le Gouverneur, accompagné de tous les Officiers de la Garnison, vint saluer Milord M***, & lui offrir ses services. L'Évêque de Temeswar eut aussi la politesse de lui faire une visite: il nous invita à dîner chez lui pour le lendemain; mais nous ne pûmes accepter son offre, parce que nous étions décidés à continuer notre route. Il nous envoya plusieurs paniers de fruits d'hiver, & du vin de Hongrie de différentes especes, avec une jeune biche qui venoit d'être tuée. Ce Prélat est très-puissant dans le Royaume; il descend de l'ancienne Maison de Nadasti, si célèbre depuis plusieurs siecles parmi les Hongrois. C'est un vieillard très-aimable. Il est habillé à la Hongroise, & a une vénérable barbe blanche, qui lui descend jusqu'à la ceinture. Raab est une Ville bien fortifiée: il y a une bonne Garnison: elle a été longtemps une Ville frontiere d'Allemagne du côté de la Turquie. Elle tire son nom de la riviere Raab, sur laquelle elle est située, à l'endroit de sa jonction avec le Danube, & dans un Pays découvert. Les Turcs, commandés par le Bassa Sinan, la prirent en 1594, sous le regne d'Amurat III. Le Gouverneur ayant été accusé de trahison, fut décapité dans la suite, par ordre de l'Empereur. Les Comtes de Schwartzembourg & de Palfi reprirent cette Ville en 1598. Elle est toujours restée depuis sous la domination des Al-

lemands. En 1642, les Turcs tenterent inutilement de la reprendre par ftratagême. Il n'y a rien de remarquable dans cette Ville, que la Cathédrale, qui eft affez grande, & bien bâtie. Nous continuâmes notre route, laiffant Comora de l'autre côté de la riviere: nous arrivâmes le 18 à un petit Village, où nous trouvâmes un logement paffable. De-là, nous eûmes deux jours de marche avant d'arriver à Bude: nous traverfâmes les plus belles plaines du monde; elles font unies comme un pavé, & extrêmement fertiles; mais elles font prefque toutes défertes & incultes depuis qu'elles furent ravagées pendant les guerres des Turcs & des Allemands, & pendant la guerre civile occafionnée par la perfécution que les Proteftans fouffrirent fous l'Empereur Léopold. Ce Prince paffe pour avoir été extraordinairement pieux: il étoit naturellement doux & bienfaifant: mais après qu'il eût pris pour Directeur de fa confcience un Jéfuite, il devint plus cruel aux pauvres Hongrois, que le Turc même ne l'a jamais été aux Chrétiens. Sans fcrupule, il manquoit au ferment de fon Sacre, & trahiffoit la foi de plufieurs traités folemnels. Un Voyageur qui fe repréfente l'état floriffant où étoit autrefois la Hongrie, ne peut, fans trifteffe, la voir aujourd'hui prefque déferte. Bude même, où nous arrivâmes le 22 de très-bonne heure, n'a pas été à l'abri de ces calamités: c'étoit autrefois la réfidence des Rois de Hongrie. Le Palais étoit un des plus beaux édifices de ce tems; il n'en refte que des débris. La Ville fut ruinée pendant le dernier fiége, & l'on n'a réparé que les Fortifications & le Château, qui eft la réfidence du Général Ragule, lequel eft Gouverneur de cette Place: c'eft un Offibier de mérite. Si-tôt qu'il fut inftruit de notre arrivée, il vint nous voir, & nous emmena chez lui dans fon caroffe: fa femme me fit toutes fortes de politeffes, & me régala magnifiquement. Bude eft fituée fur une petite montagne, au nord de laquelle eft le Danube. Le Château, qui eft beaucoup plus élevé que la Ville, préfente une perfpective affez agréa-

ble. On apperçoit hors des murailles un amas de petites maisons, ou plutôt de cabanes: les habitans de Bude l'appellent la Ville des Rasciens, parce qu'elle n'est habitée que par ces peuples. Le Gouverneur m'assura qu'on pourroit en tirer douze mille hommes de troupes. Ces sortes de Villes sont fort singulieres. Les maisons sont par rangées, mais si serrées les unes contre les autres, qu'à une certaine distance on les prendroit pour des tentes de l'ancien temps. Elles sont toutes de terres, ont un étage, outre le rez-de-chaussée, & sont couvertes de chaume. L'été, on habite le rez-de-chaussée, & l'hiver, l'étage au-dessus. Bude fut prise en 1526 par Soliman le Magnifique, & reprise l'année suivante par Ferdinand, premier Roi de Bohême. Soliman s'en rendit maître une seconde fois, par la trahison de la Garnison: il la céda volontairement à Jean, Roi de Hongrie, après la mort duquel Ferdinand l'assiéga. La Reine Mere appella Soliman à son secours: il y accourut; fit lever le siége; mais il mit une garnison Turque dans la Ville, & força la Reine d'en sortir avec sa Cour, en 1541. Cette Ville fut assiégée en 1542, par le Marquis de Brandebourg; en 1598, par le Comte de Schwartzembourg; en 1602, par le Général Rosworm; enfin, par le Duc de Lorraine, Général des Troupes de l'Empereur, auquel elle se rendit en 1686, après une vigoureuse défense; Apti Bassa, Gouverneur de la Ville, ayant été tué sur la bréche, où il combattoit avec une bravoure Romaine. Les Turcs furent si sensibles à la perte de cette Ville importante, qu'ils déposerent, l'année suivante, Mahomet IV. Nous nous sommes remis en route le 23, & nous avons passé par Adam & Todowar: ces deux Villes étoient assez considérables, lorsqu'elles appartenoient au Turc; mais elles sont à présent ruinées. On trouve les restes de plusieurs villes Turques, qui annoncent ce qu'elles étoient autrefois. Ce Pays est tout couvert de bois; mais il est désert. Nous y avons vu une quantité prodigieuse de bêtes fauves: elles vivent très-long-temps, parce

qu'il n'y a point de chasseurs. Nous arrivâmes le 25 à Mohatch; on nous montra la plaine où le jeune Louis, Roi de Hongrie, périt, après avoir été battu. Pour ne pas tomber entre les mains de Balibée, Général des Troupes de Soliman le Magnifique, il prit la fuite, mais il se noya dans un fossé. Cette victoire ouvrit, pour la premiere fois, un passage aux Turcs dans le cœur de la Hongrie. Je ne vous nommerai point les petits Villages par où j'ai passé; je n'y ai rien trouvé de remarquable. Les vivres y sont en abondance, sur-tout le gibier, comme sanglier, &c. Le petit nombre d'habitans qu'il y a en Hongrie, vit fort à l'aise: il manque d'argent; mais les bois & les plaines lui fournissent toutes sortes de denrées, & en quantité. Il y avoit ordre de nous fournir, *gratis*, tout ce qui nous seroit nécessaire., jusqu'à des chevaux. Mais Mylord M*** ne voulant pas fouler les paysans, a toujours payé la valeur de ce qu'on nous a fourni. Ces pauvres gens étoient si sensibles à cette générosité, à laquelle ils sont peu accoutumés, qu'à notre départ ils nous engageoient toujours à accepter quelque présent, comme des Faisans gras, ou autres choses semblables. Leur habillement est fort ancien; ce n'est autre chose qu'une peau de mouton: leur bonnet & leurs bottes sont de la même matiere. Comme cet habit leur dure long-temps, ils ont rarement besoin d'argent. Le 26, nous passames en voiture, & avec tous nos équipages, sur le Danube, qui étoit gelé. Le Général Vétérani nous attendoit de l'autre côté: il nous invita à aller passer la nuit dans un petit Château qu'il a à quelques milles du fleuve, & nous assura qu'il y avoit une journée de marche très-fatiguante pour aller à Essek. Nous éprouvâmes la vérité de ce qu'il nous dit. Les bois sont si remplis de loups, qu'ils sont presqu'impratiquables. Nous arrivâmes cependant à Essek, quoiqu'il fût tard. Nous nous y arrêtâmes un jour, pour envoyer un Courier au Bassa de Belgrade: je profitai de l'occasion pour voir la Ville, qui est petite, mais bien bâtie & bien

fortifiée,

fortifiée: elle étoit peuplée, commerçante & riche, lorſqu'elle étoit ſous la domination des Turcs. Elle eſt ſituée ſur la Drave, qui ſe jette dans le Danube. Il y avoit un pont qu'on regardoit comme une des merveilles du monde: il étoit tout bâti en chêne, & avoit huit mille pas de long; mais le Comte de Lesli le fit brûler, & réduiſit la Ville en cendres en 1685. Les Turcs la réparerent, la fortifierent & l'abandonnerent en 1687. Le Général Dunnewart en prit alors poſſeſſion, au nom de l'Empereur, ſous la domination duquel elle eſt toujours reſtée depuis: elle eſt regardée comme un des boulevards de la Hongrie. Le 28, nous arrivâmes à Bocorvar, grande ville de Raſcie: je vous en ai déjà fait la deſcription. Le Colonel *** vint au-devant de nous, & nous engagea à aller loger dans ſon quartier: j'y trouvai ſa femme, ſa fille & ſa nièce, qui me parurent toutes trois fort aimables; les deux dernières ſont fort jolies; leur logement conſiſte en trois ou quatre maiſons, conſtruites à la manière des Raſciens; mais on les a réunies en une ſeule, qu'on a rendue auſſi commode qu'il eſt poſſible de le faire dans ce pays. Les Dames de Hongrie ſont beaucoup plus belles que celles d'Autriche; & toutes les beautés que l'on voit à Vienne, ſont Hongroiſes. Elles ſont toutes blondes très-bien faites: leur habillement me plaît beaucoup. La femme du Colonel *** avoit une robe de velours écarlate, doublée & bordée de martre; elle lui prenoit très-bien la taille, & deſcendoit juſqu'à ſes pieds. Les Dames Hongroiſes portent ordinairemenr des manches étroites; elles ont un corſet qui eſt boutonné par-devant avec deux rangs de petits boutons d'or, de perles ou de diamans. Elles portent un bonnet d'or, avec un pendant doublé de martre, ou de quelque autre belle fourrure. On nous donna un dîner fort honnête; & la converſation de ces Dames me plut beaucoup: elles avoient envie de faire une partie de la route avec nous. Le 29 nous arrivâmes à Pater-Waradin. Le Commandant de la Garniſon vint au-devant de nous avec tous les autres Offi-

E

ciers. Nous sommes logés dans le meilleur appartement de la maison du Gouverneur, où l'on nous traite magnifiquement, par ordre de l'Empereur. Nous resterons ici, jusqu'à ce qu'on ait décidé de quelle manière on doit nous recevoir sur les frontieres de Turquie. Le Courier que Mylord M*** avoit fait partir d'Essek, est revenu ce matin, avec la réponse du Bassa, dans une bourse de satin écarlate: l'Interprete l'a traduite; elle nous annonce une réception fort honorable. J'ai engagé Mylord à fixer l'endroit où il veut que l'escorte Turque nous prenne: il a, en conséquence, renvoyé le Courir prier le Bassa que ce fût à Betsko: c'est un village situé entre Pater-Waradin & Belgrade, à égale distance de ces deux Villes: nous attendrons ici sa réponse. Je vous donne, ma chere Sœur, une relation bien circonstanciée de cette partie de mes voyages; mais je crains qu'elle ne vous ennuie: je puis cependant vous assurer que je n'ai pas eu le projet de faire parade d'érudition en vous faisant un petit abrégé de l'histoire des Villes par où j'ai passé; je me suis bien gardée d'en faire autant à l'égard de celles que j'ai cru vous être connues. Avec les meilleures intentions du monde, il est impossible que je ne vous amuse pas; mais ce n'est point une nécessité absolue que vous lisiez tout ce que je vous écris. Je suis, ma chere Sœur, &c. On m'assure qu'on enverra ma Lettre à Vienne avec beaucoup d'exactitude.

LETTRE XXIV.

A Monsieur Pope. De Belgrade, *le* 12 *Février* 1717. *Vieux style.*

J'avois résolu de vous écrire fort au long de Pater-Waradin, où je comptois rester trois ou quatre jours: mais le Bassa de Belgrade étoit si empressé de nous

voir, qu'il renvoya ſur le champ le Courier que Mylord M*** lui avoit dépêché, pour ſavoir où l'eſorte Turque devoit nous prendre. Je n'eus pas un moment libre; il fallut partir le lendemain. Nous fûmes eſcortés par tous les principaux Officiers de la Garniſon, & par une troupe conſidérable de ſoldats Allemans & Raſciens. L'Empereur a pluſieurs Régimens compoſés de ces derniers; mais, pour dire la vérité, ce ſont plutôt des pillards, que des ſoldats: ils n'ont point de paie, & ſont obligés de ſe fournir d'armes & de chevaux. Enfin, on les prendroit plutôt pour des mendians, que pour des Troupes réglées. Je ne puis m'empêcher de vous dire quelque choſe de ce peuple, qui eſt répandu dans la Hongrie. Les Raſciens profeſſent la Religion Grecque; ils ont un Patriarche au Grand-Caire: leur ignorance eſt ſi grande, que leurs Prêtres leur font accroire tout ce qu'ils veulent. Ces Prêtres ne coupent jamais leurs cheveux ni leur barbe: ils reſſemblent exactement aux Brames des Indiens. Ils héritent en général de tout l'argent des Laïcs, auxquels ils donnent en échange des paſſeports ſignés & ſcellés pour le Ciel: il ne reſte à la femme & aux enfans d'un mort, que la maiſon & le bétail, s'il y en a: pour tout le reſte, ils ſuivent la Religion des Grecs. Cette petite digreſſion m'a empêché de vous dire que nous avons traverſé la plaine de Carlowitz, où le Prince Eugène remporta une victoire ſignalée ſur les Turcs: on y voit encore les marques de cette ſanglante journée. Le champ de bataille eſt jonché de têtes & de carcaſſes d'hommes, de chevaux & de chameaux, qu'on n'a pas même pris la peine d'enfouir. Je n'ai pu voir ſans horreur tant de corps d'hommes mis en pieces, ſans me récrier contre la guerre, qui rend le meurtre néceſſaire, même méritoire. Rien ne prouve mieux la folie des hommes, quelques raiſonnables qu'ils ſe croient, que cette fureur avec laquelle ils ſe diſputent un pouce de terrain, pendant qu'ils laiſſent des pays immenſes & fertiles ſans culture & ſans habitans. L'uſage a rendu la

guerre néceſſaire, il eſt vrai: mais y a-t-il rien qui prouve mieux le défaut de raiſon chez les hommes, que la durée d'un uſage ſi diamétralement oppoſé à l'humanité? Je veux bien accorder à M. Hobbe, que la nature eſt un état de guerre; mais j'en conclurai que la nature humaine n'eſt pas raiſonnable, ſi le mot *raiſon* ſignifie, comme je le crois, ſens commun. Je pourrois bien appuyer cette réflexion de pluſieurs preuves; mais, pour ne pas vous ennuyer, je vais continuer l'hiſtoire de mes voyages.

Un Aga des Janiſſaires vint au-devant de nous à Betsko, village ſitué entre Belgrade & Pater-Waradin. Il étoit à la tête d'un corps de Turcs, plus nombreux de cent hommes que celui des Allemands, quoique le Baſſa eût promis de n'envoyer que le même nombre: jugez par-là de leur crainte. Je ſuis perſuadée qu'ils ne croyoient pas encore leurs forces égales à celles des Allemands, quoique leur nombre fût ſupérieur. J'ai été fort inquiette juſqu'au moment de leur ſéparation; je craignois toujours qu'il ne s'élevât quelque querelle entr'eux, malgré la parole donnée. L'épaiſſeur de la neige rendoit la montagne de Belgrade très-difficile; ce qui fut cauſe que nous n'arrivâmes dans cette Ville que fort tard. Elle eſt fortifiée à l'eſt par le Danube, & au midi par la Save; c'étoit autrefois la barriere de Hongrie du côté des Turcs. Elle fut priſe d'abord par Soliman le Magnifique, enſuite par les troupes de l'Empereur, commandées par l'Electeur de Baviere. Elle reſta deux ans ſous la domination de l'Empereur, au bout deſquels le Grand-Viſir la reprit. Les Turcs l'ont fartifiée avec tout l'art dont ils ſont capables. Il y a une nombreuſe Garniſon, compoſée des plus braves Janiſſaires, commandée par un Baſſa *Seraskier*, c'eſt-à-dire, Général; mais, pour parler correctement, le Seraskier eſt commandé par les Janiſſaires. Ces derniers ont ici une autorité abſolue, & ils tiennent plutôt la conduite de Soldats révoltés, que de Soldats diſciplinés. Vous en jugerez par l'hiſtoire que je vais vous raconter; elle vous fera en

même-temps connoître la supérieure intelligence du Gouverneur de Pater-Waradin, qui est tout près delà. Il nous dit, lorsque nous étions à Pater-Waradin, que la Garnison & les habitans de Belgrade étoient si fatigués de la guerre, qu'ils avoient tué le Bassa, il y avoit environ deux mois, pour avoir permis aux Tartares de ravager les frontieres d'Allemagne, moyennant cinq bourses, qui valent cinq cens livres sterling. Nous apprimes avec plaisir que le peuple étoit dans de pareilles dispositions; mais lorsque nous fûmes arrivés ici, on nous a fait connoître que le Gouverneur de Pater-Waradin étoit mal informé. Le feu Bassa, au contraire, encourut l'indignation de ses Soldats, pour avoir voulu les empêcher de faire des incursions sur les Allemands: ils s'imaginerent qu'il étoit d'intelligence avec ces derniers, & en firent informer le Grand-Seigneur, qui étoit à Andrinople. Voyant qu'on ne leur donnoit pas une prompte satisfaction, ils s'assemblerent avec un grand tumulte, traînerent le Bassa devant le Cadi & le Mufti, à qui ils demanderent justice de la maniere la plus insolente. L'un reprocha au Bassa de protéger les Infideles; l'autre; de voler leur argent. Le Bassa, qui comprit leur intention, répondit avec tranquillité, qu'on lui faisoit trop de questions; qu'il n'avoit qu'une vie qui devoit répondre de tout: alors, sans attendre la Sentence des Chefs de la Loi, les Janissaires s'élancerent sur lui avec leurs sabres, & le mirent en pieces dans un instant. Le Bassa, son successeur, n'a osé punir cet assassinat; il a même paru en applaudir les auteurs, comme des braves qui savoient se faire justice. A la moindre rumeur, il répand de l'argent parmi les Soldats, & les laisse faire des incursions en Hongrie, où ils brûlent de temps en temps quelques maisons aux pauvres Rasciens.

Vous vous imaginez bien, sans doute, que je ne suis guere tranquille dans une Ville ainsi livrée à l'insolence du Soldat. Nous comptions n'y pas faire un

long séjour, & même n'y coucher qu'une nuit; mais le Baſſa nous y retient, juſqu'à ce qu'il ait reçu des ordres d'Andrinople: peut-être n'arriveront-ils pas dans un mois. En attendant, nous occupons une des plus belles maiſons de la Ville; elle appartient à une perſonne de marque, & nous ſommes gardés par une chambre entiere de Janiſſaires. Je n'ai pour unique amuſement que la converſation de notre Hôte, *Achmet-Beg*, titre qui répond à celui de Comte en Allemagne. Son pere, qui étoit grand Baſſa, lui a donné toute l'éducation poſſible en Orient: il ſait parfaitement les langues Arabe & Perſanne, & c'eſt un très-bon Docteur de la Loi; ce qu'on exprime ici par le mot *Effendi.* Cette qualité porte ordinairement aux premieres dignités; mais il a aſſez de bon ſens pour préférer une vie tranquille, ſûre & aiſée à tous les honneurs dangereux de la Porte. Il ſoupe avec nous tous les ſoirs, & boit du vin ſans ſcrupule. Vous n'imaginerez jamais combien la liberté qu'il a de converſer avec moi lui fait de plaiſir. Il m'a interprété pluſieurs pieces de Poéſie Arabe: il y en a une grande quantité dans cette Langue; & elles approchent beaucoup des nôtres: les Vers ſont très-harmonieux, & très-ſuſceptibles de bonne muſique: l'amour y eſt peint d'une maniere aſſez vive & aſſez paſſionnée. J'en ſuis ſi contente, que j'apprendrois l'Arabe ſi je reſtois ici quelques mois. Achmet-Beg a une Bibliothéque remplie de toutes ſortes de livres à l'uſage du Pays: ils ſont ſa principale occupation. Je paſſe pour ſavante auprès de lui, en lui racontant quelques Contes Arabes, que je trouve aſſez ingénieux: il croyoit d'abord que j'entendois le Perſan. J'ai de fréquentes diſputes avec lui ſur la différence de nos coutumes, principalement ſur la gêne dans laquelle celle de ſon Pays tient les femmes. Il m'aſſure qu'elles ſont auſſi libres que nous: toute la différence, m'a-t-il dit, c'eſt que, quand elles nous trompent, perſonne ne le ſait. Il a de l'eſprit, & plus de politeſſe que bien des gens de qualité parmi les Chrétiens: enfin,

je m'amuse beaucoup avec lui. Il s'est fait faire un Alphabet de nos caractères par un de mes domestiques, & il sait déjà écrire en lettres Romaines, Tous ces amusemens n'empêchent cependant pas que je ne desire ardemment d'être hors de cette Ville, quoiqu'il fasse dans ce Pays plus froid que par-tout ailleurs, excepté dans le Grœnland. Nous avons un très-grand poële, où l'on entretient toujours le feu; cependant, les fenêtres de notre chambre sont gelées jusqu'en dedans. J'ignore quand je pourrai faire partir cette Lettre; mais je l'ai écrite pour n'avoir rien à me reprocher. J'espere que vous ne me direz plus qu'une des vôtres en vaut dix des miennes. Adieu.



LETTRE XXV.

A Son Altesse Royale, la Princesse de Galles (a).
D'Andrinople, *le premier Avril* 1717. *Vieux style.*

J'AI fait un voyage qu'aucun Chrétien n'avoit entrepris depuis les Empereurs Grecs. Je serai bien dédommagée de mes fatigues, si je suis assez heureuse pour amuser Votre Altesse Royale, par la description d'un pays qui est entièrement inconnu à Londres, parce que les Ambassadeurs de l'Empereur & le peu d'Anglois qui y sont venus, ont toujours pris la route de Nicopolis par le Danube: mais ce fleuve étoit gelé, & le zéle de Mylord M*** pour le service de Sa Majesté, ne lui a pas permis d'attendre qu'il fût navigable, Nous avons traversé les déserts de la Servie: quoique ce soit un Pays très-fertile, ils sont presque tous couverts de bois. Les habitans sont industrieux; mais le dégât que les Janissaires font chez eux, les engage

(a) La feue Reine Caroline.

à abondonner leurs maiſons, & ils ne ſongent point à cultiver la terre. Nous avions cinq cens Janiſſaires pour notre eſcorte: ils faiſoient tant de ravages dans tous les villages par où nous paſſions, que j'en verſois des larmes. Après ſept jours de marche au travers de bois fort épais, nous arrivâmes à Niſſa, autrefois la Capitale de la Servie. Elle eſt ſituée dans une belle plaine, ſur la rivière de Niſſara: l'air y eſt très-ſain, & le terrain très-fertile. On ma aſſurée qu'il y avoit eu une ſi grande abondance de vin l'année dernière, qu'on avoit été obligé de faire des trous en terre pour l'y mettre, faute de futailles; mais le peuple eſt ſi opprimé, qu'à peine s'apperçoit-il de cette abondance. J'ai vu ici un nouveau ſujet de compaſſion: on avoit loué vingt chariots pour porter nos bagages depuis Belgrade juſqu'ici; &, lorſque nous ſommes arrivés, on a renvoyé ceux auxquels ils appartenoient, ſans aucun paiement; on ne leur a même donné aucun dédommagement pour quelques-uns de leurs chevaux, qui étoient eſtropiés ou morts. Ces pauvres gens rodoient autour de la maiſon, en pleurant & s'arrachant la barbe & les cheveux; & les Soldats les chaſſoient à coups de bâton. Ce ſpectacle étoit ſi touchant, que je les aurois payés de ma bourſe, ſi l'on ne m'avoit avertie que l'Aga leur auroit fait enlever, & ſe feroit approprié ce que je leur aurois donné. Après quatre jours de marche ſur des montagnes, nous ſommes arrivés à *Sophia.* Cette Ville eſt ſituée dans une plaine, ſur la rivière d'Iſca: il n'eſt guere poſſible de voir un payſage plus agréable. Sophia eſt très-grande & très-peuplée: il y a des bains chauds qui ſont fort renommés. Nous arrivâmes à Philippopolis, après quatre jours de marche, pendant leſquels nous paſſâmes les Monts Hæmus & Rhodope, qui ſont toujours couverts de neige. Cette Ville eſt ſituée ſur une éminence, près la rivière de Hebrus. Elle n'eſt habitée que par des Grecs, qui ſont tous très-riches; mais ils ont grand ſoin d'éviter de le paroître, n'igonrant pas à combien de dangers ils ſeroient

expofés. Il y a, dans cette Ville, un Evêque Grec, & on y voit encore quelques anciennes Eglifes Grecques. D'ici à Andrinople, la campagne eft extrêmement agréable; les côteaux font remplis de vignes, toutes couvertes de raifins; un printemps éternel y rend la Nature coujours brillante. Cependant ce pays, quelqu'agréable qu'il paroiffe, n'eft point préférable à l'Angleterre avec fes glaces & fes neiges, tant qu'elle fera gouvernée par un Roi qui fait confifter fon bonheur dans la liberté de fon peuple, dont il veut plutôt être le pere que le maître; mais cette matiere me conduiroit trop loin; je fens que je n'ai déjà que trop abufé de la patience de Votre Alteffe Royale. Ma Lettre eft entre vos mains, & vous pouvez la jetter au feu, fi-tôt qu'elle vous ennuiera: c'eft le moyen de la racourcir. Je fuis, Madame, avec le plus profond refpect, &c.



LETTRE XXVI.

A Milady ***. D'Andrinople, *le premier Avril* 1717. *Vieux ftyle.*

ME voici dans un nouveau monde; tout ce que j'y vois, me paroit un changement de fcène. Je vous écris avec fatisfaction, parce que j'efpere que vous trouverez dans mes Lettres le charme de la nouveauté, & que vous ne me reprocherez plus de ne vous mander rien d'extraordinaire. Je ne vous ennuierai point du détail de mon voyage; je ne pafferai cependant pas fous filence ce que j'ai vu à Sophia, l'une des plus belles Villes de l'Empire Turc: elle eft fameufe par fes bains chauds, comme ils font bons pour la fanté, il y a toujours beaucoup de monde, & l'on s'y amufe affez. Je reftai un jour à Sophia pour les voir. Afin de n'être point connue, j'y allai dans un carroffe Turc. Ces voitures font tout-à-fait différentes des nôtres; mais elles font beaucoup plus commodes pour voya-

ger ici; car la réverbération des glaces feroit infupportable. Les carroffes Turcs font faits à-peu-près comme ceux de voiture en Allemagne: il y a des jaloufies de bois, peintes & dorées; le dedans eft auffi peint en corbeilles de fleurs entremêlées de petites devifes en Vers. Ils font couverts de drap écarlate, doublé de foie, & brodé fort richement; il y a de belles franges autour. Cette couverture cache ceux qui font dedans; mais il eft facile de la relever quand on veut regarder au travers des jaloufies. Quatre perfonnes peuvent être à l'aife dans ces carroffes; ce font des couffins qui fervent de fiéges.

J'arrivai au bain fur les dix heures; il étoit déjà rempli de femmes. C'eft un bâtiment de pierre où il y a trois dômes de fuite qui ne reçoivent le jour que par la couverture, ce qui les rend affez clairs. Le premier qu'on trouve en entrant, eft le plus petit; c'eft-là où fe tient la Portiere: les femmes de qualité lui donnent ordinairement cinq, même dix fchelins; j'en fis autant. La falle qui fuit eft pavée de marbre, & environnée de deux bancs auffi de marbre, l'un au-deffous de l'autre. Il y a deux fontaines d'eau froide, qui tombe d'abord dans des baffins de marbre, & coule enfuite fur le pavé, où fe trouvent de petits canaux qui la portent dans la chambre voifine. Elle eft plus petite que celle-ci; il y a pareillement des bancs de marbre: elle eft fi échauffée par les eaux fulfureufes qui y découlent des bains voifins, qu'il eft impoffible d'y refter avec des habits. Dans les deux autres dômes, font les bains chauds. On y a mis des robinets d'eau froide, pour tempérer les eaux chaudes. Comme j'avois pris mon habit de cheval, je paroiffois fort extraordinaire aux Dames Turques; aucune ne me marqua la moindre furprife, même la moindre curiofité offenfante; toutes, au contraire, me comblerent de politeffes. Je ne connois point de Cour en Europe où les Dames fe fuffent comportées d'une manière auffi honnête envers une étrangere. Il y avoit environ

deux cens femmes; cependant, je ne vis aucun de ces ſourires dédaigneux, de ces petits mots à l'oreille qui échappent toujours dans nos cercles, dès qu'il y paroît quelqu'un avec un habit étranger. Elles me répéterent pluſieurs fois ces mots: *Uzelle*, *Pek*, *Uzelle*, c'eſt-à-dire, charmante, très-charmante.... Les premiers bancs étoient couverts de couſſins & de riches tapis; les Dames étoient aſſiſes deſſus, & leurs Eſclaves étoient ſur les ſeconds, derriere elles: ce n'étoit pas l'habit qui les diſtinguoit, car elles étoient dans l'état de nature, c'eſt-à-dire, toutes nues, ſans cacher ni beauté, ni défaut; je n'apperçus cependant pas le moindre geſte qui pût choquer la pudeur. Quelques-unes ſe promenoient, mais avec cet air majeſtueux que Milton donne à notre premiere Mere. Pluſieurs d'entr'elles étoient auſſi bien priſes dans leur taille, qu'aucun portrait de Déeſſe qui ſoit ſorti du pinceau du Guide ou du Titien. Preſque toutes avoient la peau d'une blancheur à éblouir: de beaux cheveux partagés en pluſieurs treſſes parſemées de perles & de rubans, pendoient ſur leurs épaules: elles repréſentoient parfaitement les Graces. Là, je me convainquis de la juſteſſe d'une réflexion que j'ai ſouvent faite; c'eſt que, ſi c'étoit l'uſage d'aller tout nud, on feroit à peine attention au viſage. Moi-même je regardois avec plus de plaiſir les femmes les mieux faites, & celles dont la peau étoit plus délicate, que les autres qui avoient le viſage plus beau. Je vous avoue que j'eus la méchanceté de ſouhaiter que M. Gervais pût être là inviſiblement: il auroit trouvé de quoi ſe perfectioner dans ſon art, en voyant tant de belles femmes nues en différentes poſtures; les unes faiſant la converſation; les autres occupées à l'ouvrage; quelques-unes prenant du café ou du ſorbet; pluſieurs négligemment couchées ſur des couſſins, pendant que leurs Eſclaves, qui ſont ordinairement de jolies filles de dix-ſept ou dix-huit ans, s'occupoient à treſſer leurs cheveux. Enfin, le bain eſt le café des femmes de Turquie: on y raconte toutes les nouvelles de la

Ville. Elles prennent ce divertiſſement une fois la ſemaine, & y reſtent quatre ou cinq heures ſans s'enrhumer, quoiqu'elles paſſent ſubitement du bain chaud dans la chambre froide, ce qui me ſurprit beaucoup. Celle qui me parut la plus diſtinguée, m'engagea à me mettre à côté d'elle, & me fit beaucoup d'inſtances pour que je me déshabillaſſe & me miſſe au bain; elle voulut même m'aider à le faire. Je m'en défendis quelque temps; mais voyant que toutes les autres Dames ſe joignoient à elle, je fus obligée d'ouvrir mon habit de cheval, & de leur montrer mon corſet: elles ne m'en demanderent pas davantage, s'imaginant que ce corſet étoit une machine dans laquelle mon mari m'avoit enfermée avec la clef, & qu'il m'étoit impoſſible de l'ouvrir. Je fus enchantée de leur politeſſe & de leur beauté. J'aurois bien voulu reſter plus long-temps avec elles, mais Mylord M*** avoit réſolu de partir le lendemain de bon matin, & je voulois voir les ruines de l'Egliſe de Juſtinien, dont le coup-d'œil fut pour moi bien moins agréable que ce que je venois de quitter: cette Egliſe n'étoit qu'un amas de pierres.

Adieu, Milady: je viens de vous entretenir d'un ſpectacle tel que vous n'en avez jamais vu, & dont aucun Journal de Voyageur ne peut vous parler: tout homme qui ſeroit attrapé dans ces lieux, perdroit la vie ſur le champ.



LETTRE XXVII.

*A l'Abbé***.* D'Adrianople; *le premier Avril* 1717. *Vieux ſtyle.*

Je ſuis exacte, comme vous voyez, à vous tenir ma parole. Je ne ſais cependant ſi votre curioſité ſera ſa-

taisfaire de la relation que je vais vous faire: mais je puis vous aſſurer que l'envie que j'ai de vous obliger en tout ce qui dépendra de moi, m'a fait faire toutes les recherches & toutes les obſervations poſſibles. Il eſt certain que nous n'avons qu'une connoiſſance imparfaite de la Religion & des Mœurs des Turcs; leurs pays n'étant viſité que par des Négocians qui ne s'occupent que de leurs propres affaires, ou par des Voyageurs qui n'y font pas un aſſez long ſéjour pour en prendre une exacte & entiere connoiſſance. Les Turcs, d'ailleurs, ſont trop fiers pour converſer avec les Marchands, qui ne peuvent, par conſéquent, ramaſſer que quelques bruits populaires, & généralement faux: ils ne ſont pas plus en état de rendre compte de ce qui ſe paſſe en Turquie, qu'un François réfugié, logé dans un grenier de la rue des Grecs, à Londres, ne le ſeroit de dire ce qui ſe paſſe à la Cour d'Angleterre. Le chemin que nous avons fait de Belgrade ici, eſt impraticable à toute perſonne qui n'eſt pas revêtue d'un caractere public. Les déſerts de la Servie ſont tout couverts de bois, & remplis de voleurs attroupés par cinquantaine; de maniere que nos Gardes ſuffiſoient à peine pour notre ſûreté. Les Villages y ſont ſi miſérables, que la force ſeule y fait trouver le néceſſaire. mais les Janiſſaires n'avoient aucun égard à la pauvreté du peuple: ils enlevoient tout ce qu'ils trouvoient, volailles, moutons; & ceux à qui ils appartenoient, n'oſoient encore réclamer, de crainte d'être maltraités; les agneaux à peine nés, les oies, les poules d'Inde ſur leurs œufs, tout étoit enlevé & maſſacré, ſans diſtinction. La douleur que je voyois peinte ſur le viſage de ces Payſans, me rappelloit les complaintes de Mélibée au ſujet de ſon troupeau. Il ſe commet encore bien d'autres cruautés lorſque les Baſſas voyagent; ces oppreſſeurs ne ſe contentent pas de manger tout ce qui leur convient chez les Payſans; après s'être bien remplis, eux & leur nombreuſe ſuite, ils ont l'impudence d'exiger une contribution qu'ils appellent

argent de dents, pour les dédommager du tort qu'ils ont fait à leurs dents en dévorant les provisions de ces pauvres malheureux. Quelque surprenant que ce fait vous paroisse, il n'en est pas moins vrai: tel est le vice naturel d'un Gouvernement Militaire. La Religion de Mahomet est cependant aussi contraire à cette cruauté que la nôtre. J'eus l'avantage de loger trois semaines à Belgrade chez un *Effendi*, c'est-à-dire, un Savant. Ces hommes sont également habiles à posséder les Dignités de l'Eglise & les charges de Judicature; c'est la même science qui est nécessaire pour les deux états; de maniere qu'un Jurisconsulte & un Prêtre signifient la même chose, & c'est le même mot dans la langue Turque; ce sont les seuls hommes importans dans cet Empire. Tous les emplois considérables & les biens de l'Eglise sont en leur possession. Quoique le Grand-Seigneur soit l'héritier né de son peuple, il n'ose toucher ni aux revenus, ni à l'argent d'un Effendi; tout ce que celui-ci laisse en mourant, passe à ses enfans. Il est vrai qu'il perd ce privilége, lorsqu'il accepte une place à la Cour, ou le titre de Bassa; mais il y a peu d'exemples d'une pareille imprudence parmi eux. Vous pouvez juger quel peut être le pouvoir de ces hommes, qui se sont emparés de toutes les sciences & de tout le bien de l'Empire. Ils sont les véritables auteurs des révolutions, & les soldats n'en sont que les Acteurs. Il est important pour l'Empereur de les ménager: leur pouvoir est très-connu: ce furent eux qui déposerent le Sultan Mustapha. Voilà une longue digression. Je voulois vous dire que les fréquentes & familieres conversations que j'ai eues avec Effendi Achmet-Beg m'ont donné, sur la Religion & les Mœurs des Turcs, une connoissance beaucoup plus parfaite que celle qu'aucun Chrétien ait jamais eue. Je lui fis connoître la différence qu'il y a entre la Religion Anglicane, & celle de Rome. Il fut satisfait de voir qu'il y eût des Chrétiens qui n'adoroient ni les images, ni même la Vierge Marie: la transubstantiation lui parut

quelque chose de bien fort. Quand je compare la Profession de Foi des Turcs avec la nôtre, je suis convaincue que si notre ami le Docteur*** avoit la liberté de prêcher ici, il n'auroit pas beaucoup de peine à faire embrasser la Religion Chrétienne à la plupart des Turcs: leurs notions sont peu différentes des siennes. M. Whiston seroit un bon Apôtre ici: je suis persuadée que vous enflammerez son zéle si vous lui faites part de ma Lettre; mais dites lui qu'avant d'être utile dans ce pays, il faut qu'il commence par en apprendre la Langue. Le Mahométisme est divisé en autant de Sectes que le Christianisme. Je ne puis m'empêcher de réfléchir ici sur le penchant naturel que les hommes ont pour le merveilleux & les nouveautés. Les *Zéide*, les *Kudi*, les *Jobari*, &c. me rappellent l'idée des *Luthériens*, des *Calvinistes*, des *Trembleurs*, &c. Le même zéle les anime les uns contre les autres. La Religion dominante parmi les Effendis, & qu'ils tiennent secrette, c'est le pur Déisme. Loin de l'enseigner au peuple, ils l'amusent de différens principes, & toujours suivant leur intérêt personnel. On en trouve peu parmi eux; il n'en est même aucun, selon Achmet-Beg, qui cherche à faire le bel-esprit en affichant l'incrédulité. Le Chevalier Paul Ricaut se trompe en ceci, comme en presque toute autre chose: il appelle Athées ceux de la secte de *Mutherin*, c'est-à-dire, *le secret avec nous*. Ce sont des Déistes, dont l'impiété consiste à regarder leur Prophete comme ridicule. Achmet-Beg ne m'avoua pas qu'il fût de cette opinion; mais il ne se faisoit aucun scrupule de s'écarter un peu de la Loi de Mahomet: il buvoit du vin aussi librement que nous. Un jour que je lui demandai pourquoi il prenoit cette liberté, il me répondit, que tout ce que Dieu avoit fait étoit destiné à l'usage de l'homme; que la Loi qui défendoit le vin étoit cependant très-sage; mais qu'elle n'étoit établie que pour le peuple, parmi lequel cette liqueur étoit une source de désordres. Il m'ajouta que l'intention du Prophete n'a-

voit jamais été de gêner ceux qui ſavent en uſer avec modération. Je ſais cependant, continua-t-il, qu'il faut éviter le ſcandale, & je n'en bois jamais en public. Cette façon de penſer eſt générale ici; tous ceux qui ont le moyen d'acheter du vin en boivent. Il m'aſſura que, ſi j'entendois l'Arabe, je lirois l'Alcoran avec plaiſir. Loin d'être un pur galimathias, comme nous le croyons, il contient une morale très-pure, exprimée d'une maniere très-élevée & très-correcte. Pluſieurs Chrétiens ſans partialité, m'ont aſſuré depuis que cela étoit vrai. Toutes les traductions que nous en avons ſont, ſans doute, des copies venues des Prêtres Grecs, qui ont eu la malice de falſifier l'original. Je ne crois pas qu'il y ait d'hommes plus ignorans & plus corrompus qu'eux. Cependant je ſais mauvais gré à votre Clergé de les avoir ſi maltraités, quand il en a eu occaſion, ſeulement parce qu'ils ne regardent pas le Pape comme Chef univerſel de l'Egliſe.

J'ai trouvé à Philippopolis une Secte de Chrétiens qui s'appellent Paulins: ils font voir une vieille Egliſe où ils aſſurent que Saint Paul a prêché; ils ont pour lui la même vénération qu'on a pour Saint Pierre à Rome, & lui donnent la même préférence ſur les autres Apôtres. Mais toutes les Religions que j'ai vues, la plus ſinguliere, à mon avis, eſt celle des Arnountes. Ils ſont originaires d'Arnuntlich, qui eſt l'ancienne Macédoine: quoiqu'ils ayent perdu le nom de Macédoniens, ils en ont conſervé le courage & la fermeté. Ce ſont les meilleures troupes de l'Empire Turc, & les ſeules qui ſe faſſent craindre des Janiſſaires. Ils ſont à pied: nous en avons eu une Garde, qui a été relevée dans chaque Ville par où nous avons paſſé. Ils s'habillent & s'arment à leurs dépens. Leur uniforme eſt de gros drap blanc, mais aſſez propre; leurs fuſils ſont d'une longueur prodigieuſe. mais ils ne les empêchent pas de courir, même auſſi rapidement que s'ils ne portoient rien du tout. Lorſqu'ils

ſont

font en marche, leur Commandant chante un air grossier, qui n'est cependant pas désagréable, & ils lui répondent en chœur. Ce peuple étant parmi des Chrétiens & des Mahométans, & n'entendant point la controverse, dit qu'il ne peut juger laquelle des deux Religions est la meilleure; & afin de ne pas se trouver dans le cas de rejetter la vérité il les pratique toutes les deux. Les Arnountes vont le Vendredi à la Mosquée; & le Dimanche à l'Eglise. Ils disent qu'ils font certains, par-là, de la protection du vrai Prophete au jour du Jugement; mais qu'ils ne peuvent décider dans ce monde lequel est le véritable. Je crois que c'est la seule nation qui soit si modeste sur sa propre capacité.

Telles sont les remarques que j'ai faites sur la diversité des Religions que j'ai vues. Je ne vous fais point excuse de la liberté que j'ai prise de lâcher quelque chose contre le Catholicisme; je sais que vous blâmez autant le fanatisme que vous révérez les vérités sacrées dont nous convenons vous & moi. Vous espérez, sans doute, que je vais vous faire une description des Antiquités de ce Pays; mais il y a très-peu de vestiges de l'ancienne Grece. Nous avons passé auprès des débris d'une arcade qu'on appelle communément *la Porte de Trajan*. Le vulgaire croit que cet Empereur la fit faire pour fermer le passage qui est au-dessus des montagnes, entre Sophia & Philippopolis. Pour moi, je crois, quoiqu'il n'y ait aucune inscription, que c'étoit plutôt un arc de triomphe; car quand même ce passage auroit été fermé, il s'en trouve plusieurs autres par où une armée pourroit facilement passer. Malgré ce que dit l'Histoire au sujet de Baudoin, Comte de Flandres, qui fut défait dans ces défilés, après avoir pris Constantinople, je ne crois pas que les Allemands s'y trouvassent arrêtés aujourd'hui. Il est vrai que les Turcs ont beaucoup travaillé à ce chemin, pour faciliter la marche de leurs troupes; ils ont construit des

ponts de bois très-larges & très-forts, fur tous les fossés & les bourbiers qui se trouvent entre Belgrade & Philippopolis. Je remarquai que les précipices n'étoient pas si affreux qu'on me les avoit annoncés. Nous logeâmes dans le petit village de Kiskoi, qui est près de ces montagnes : il est habité par des Chrétiens, comme tous les autres Villages de Bulgarie : les maisons sont de petites cabanes bâties avec de la boue séchée au soleil. Lorsque les habitans apprennent la marche de l'armée Turque, ils s'enfuient dans les montagnes, emmenent avec eux leurs troupeaux, & tout ce qu'ils possédent ; autrement ils seroient pillés & ruinés par les soldats. Cette précaution leur assure une espece d'abondance ; car ils possédent en commun une très-grande étendue de pays, & ont la liberté d'y semer ce qu'ils veulent ; ils sont en général bons laboureurs. J'ai bu chez eux différens vins ; tous excellens. Les femmes portent sur leurs habits quantité de petits grains de verre de différentes couleurs. Elles ne sont pas laides ; mais elles ont le teint basané. Voilà tout ce que j'ai recueilli dans mon voyage, qui me paroisse digne de votre attention ; peut-être encore ne le mérite-t-il pas. Lorsque je serai à Constantinople, je tâcherai de ramasser quelque chose de curieux, & vous recevrez encore des nouvelles de Votre. &c.

LETTRE XXVIII.

*A la Comtesse de B * * *. D'Andrinople, le premier Avril 1717. Vieux style.*

Je ne vous ai point oubliée, & mon premier soin, en arrivant ici, a été de chercher les étoffes que vous m'aviez chargée de vous acheter ; mais je n'en ai pas vu qui

vous convinssent. La maniere de s'habiller ici est si différente de celle de Londres, qu'il est difficile d'y trouver des ajustemens qui puissent servir à une Angloise. Je ne me lasserai cependant point de chercher; & lorsque je serai à Constantinople, je ferai l'impossible pour avoir ce que vous demandez, quoique je n'espere pas mieux réussir qu'ici, où la Cour est actuellement. La fille aînée du Grand-Seigneur se maria quelques jours avant mon arrivée en cette Ville, & les Dames Turques étalerent à cette occasion toute leur magnificence. La nouvelle mariée fut conduite au Palais de son mari avec beaucoup de pompe. Elle étoit veuve du feu Vizir, qui fut tué à Pater-Waradin; on pourroit plutôt appeller sa premiere alliance un contrat, qu'un mariage; car elle n'a jamais habité avec le Vizir; cependant elle a hérité de la plus grande partie de sa fortune. Il avoit eu la permission de la voir dans le Serrail; & comme c'étoit un des plus beaux hommes de l'Empire, la Princesse avoit conçu beaucoup d'amour pour lui. En voyant le mari qu'elle a aujourd'hui, lequel est âgé de cinquante ans, elle ne put retenir ses larmes : c'est cependant un homme de mérite, & il est le favori de l'Empereur; mais cela ne suffit pas pour le rendre aimable aux yeux d'une fille de treize ans. Le Gouvernement Turc est entiérement à la disposition de l'armée; & le Grand-Seigneur, tout absolu qu'il paroît, n'est pas moins esclave que le dernier de ses sujets: il tremble, s'il voit un Janissaire le regarder d'un mauvais œil. Cependant il y a ici une plus grande apparence de subordination que parmi nous: on ne parle qu'à genoux à un Ministre d'Etat : s'il échappoit un mot dans un café contre sa conduite, comme il y a des espions par-tout, la maison seroit sur le champ rasée, & peut-être que tous ceux qui auroient été présents, seroient mis à la torture. On n'entend point ici la populace faire des acclamations ; l'on n'y voit point de libelles diffamatoires; l'on n'y dispute point sur les affaires d'Etat, comme à Londres; ce qui est une

fuite fâcheufe de notre liberté. Ce n'eft point par des noms diffamans qu'on fe venge ici d'un Miniftre: lorfqu'il a le malheur de déplaire au peuple, on l'arrache même d'entre le bras de fon maître, on lui coupe les mains, les pieds & la tête, & on le jette devant la porte du Palais. Pendant ce temps, le Sultan, pour lequel on paroît avoir la plus grande foumiffion, refte tout tremblant de peur dans fon appartement, fans ofer défendre ni venger fon Favori. Telle eft l'heureufe condition du plus abfolu Monarque de la terre, qui ne reconnoît d'autre loi que fa volonté.

Je voudrois que notre Parlement envoyât ici un vaiffeau chargé de ces gens qui prêchent continuellement l'obéiffance aveugle: ils verroient le Gouvernement arbitraire dans tout fon jour, & je le défierois de décider lequel eft le plus malheureux du Prince, du Peuple ou du Miniftre. Ici une foule réflexions fe préfentent à mon efprit: mais le vôtre, Madame, vous en dira toujours au-delà du mien.

Hier nous vîmes, l'Ambaffadrice de France & moi, paffer le Grand-Seigneur qui alloit à la Mofquée. Il étoit précédé d'un nombre prodigieux de Janiffaires, qui avoient de grands plumets blancs; de Spahis & de Boftangis, qui font un corps confidérable. Leurs habits font tous de différentes couleurs, toutes très-vives & très-belles, de forte qu'à une certaine diftance, ils reffembloient à un parterre de tulipes. L'Aga des Janiffaires fuivoit: il avoit une robe de velours pourpre, doublée d'une étoffe en argent; deux efclaves, richement vêtus, conduifoient fon cheval. Après lui venoit le Kifler-Aga, ou premier Garde des Dames du Serrail: fon habit étoit d'un drap jaune foncé, doublé de martre, & qui étoit bien afforti avec fon teint noir. Enfin le Grand-Seigneur paroiffoit: il avoit un habit verd, doublé d'une fourrure de renard noir de Mofcovie,

que l'on dit valoir mille livres sterling; il étoit monté sur un beau cheval, dont les harnois étoient brodés en pierreries: on menoit après lui six autres chevaux très-richement enharnachés. Un des premiers de la Cour portoit sa cafetiere d'or ; un autre, celle d'argent ; un troisieme portoit sur sa tête un tabouret d'argent, en cas que le Prince voulût s'asseoir. Je ne finirois pas si je voulois vous faire le détail des différens habits, & des différens turbans qui distinguoient les rangs; mais il est certain qu'il y en avoit plusieurs milliers, tous très-riches; enfin cela faisoit un fort beau coup d'œil. Le Sultan peut avoir environ quarante ans ; c'est un assez bel homme ; il a de grands yeux noirs à fleur de tête; sa contenance me parut cependant sévère. Il s'arrêta sous notre fenêtre : on lui avoit, sans doute, dit que nous y étions; car il nous regarda fort attentivement, & nous donna le temps de l'examiner. L'Ambassadrice de France convint, avec moi, que c'étoit un bel homme. Je la vois souvent; elle est jeune, & sa société me plairoit beaucoup, si je pouvois l'engager à quitter tout ce cérémonial, qui rend la vie gênante & ennuyeuse. Elle est si enthousiasmée de ses Gardes, de ses vingt-quatre Valets de pied, de ses Ecuyers, &c. que je crois qu'elle aimeroit mieux mourir que de me faire une visite sans tout cet attirail: elle n'oublie pas non plus son carosse de Demoiselles de compagnie. Cela ne me fâche que parce que je suis obligée d'en faire autant, lorsque je vais la voir: au reste, notre intérêt respectif demande que nous soyons souvent ensemble. Je fis l'autre jour le tour de la Ville avec elle, dans un chariot doré & découvert: toute notre suite étoit réunie, & nos Gardes nous précédoient. Le peuple n'avoit jamais vu, & ne verra peut-être jamais, deux jeunes Ambassadrices Chrétiennes ensemble. Vous vous imaginez bien que nous rassemblâmes une grande foule de spectateurs : mais personne n'osa dire un seul mot. Si l'on avoit crié, comme fait notre peu-

ple dans les ſpectacles extraordinaires, nos Janiſſaires n'auroient pas manqué de ſabrer tous ceux qu'ils auroient rencontrés, ſans en craindre les ſuites, parce qu'ils ſont au-deſſus de la loi.

Ces gens-là, je veux dire les Janiſſaires, ont cependant quelques bonnes qualités : ils ont beaucoup de zèle & de fidelité pour ceux qu'ils ſervent, & ils ſe font un devoir de combattre pour eux dans toutes les occaſions. J'eus un exemple bien ſingulier de ce zèle, dans un village en-deçà de Philippopolis, où nos Gardes domeſtiques vinrent au-devant de nous. Je demandai des pigeons pour ſouper ; un de mes Janiſſaires alla ſur le champ chez le Cadi, qui eſt le premier Officier civil du lieu, & lui ordonna de m'en envoyer quelques douzaines. Ce pauvre homme lui répondit qu'il en avoit déjà fait chercher, mais qu'on n'en pouvoit trouver. Mon Janiſſaire, dans un tranſport de zèle pour moi, l'enferma dans ſa chambre, en lui diſant que l'impudence avec laquelle il refuſoit d'obéir à mes volontés, méritoit la mort; mais que par reſpect pour moi, il ne le puniroit que par mon ordre. En conſéquence, il vint gravement me trouver, & me demander ce que je voulois qu'il lui fût: il ajouta même par politeſſe, que, ſi je voulois, il m'apporteroit ſa tête. Ceci peut vous donner une idée du pouvoir énorme qu'ont les Janiſſaires. Ils ſont liés tous enſemble par ferment, & ſont obligés de venger les injures les uns des autres, ſoit au Caire, ſoit à Alep, enfin, dans toutes les parties du monde. Cette ligue les rend ſi puiſſants, que les plus grands de la Cour n'oſent leur parler que d'un ton d'amitié. Tout homme riche en Aſie, s'enrôle dans les Janiſſaires, pour que ſon bien ſoit en ſûreté. Mais je crois que j'en ai dit aſſez, & vous apprendrez, ſans doute, avec plaiſir, Madame, que vous ne pourrez recevoir de mes nouvelles plus d'une fois en ſix mois. C'eſt ce qui m'a engagé à être ſi

prolixe; c'eſt auſſi ce qui vous engagera, je l'eſpere, à excuſer votre, &c.

LETTRE XXIX.

A la Comteſſe de ***. D'Andrinople, *le premier Avril* 1717. *Vieux ſtyle.*

J'AI lieu de me plaindre de vous, ma chere Sœur; je ne manque jamais de vous faire part de tout ce qui paroît ici capable de vous amuſer, & vous vous contentez de me dire & de me répéter que la Ville de Londres eſt triſte. Il eſt poſſible qu'elle le ſoit pour vous, ſur-tout quand il n'y arrive point d'évènemens nouveaux; mais pour moi qui n'en ai reçu aucune nouvelle depuis deux mois, je trouverois très-nouveau ce qui eſt fort vieux, même uſé pour vous. Entrez, je vous prie, dans un plus grand détail, ſi vous voulez exciter ma reconnoiſſance. Je vous ferai un ample, mais véritable récit des nouveautés d'Andrinople: aucune ne vous ſurprendroit tant que de me voir à préſent dans mon habit Turc; je crois cependant que vous penſeriez comme moi, qu'il me ſied très-bien. J'ai deſſein de vous envoyer mon portrait; en attendant, je vais vous faire la deſcription de mon ajuſtement.

J'ai premierement un caleçon fort ample, qui deſcend juſques ſur mes ſouliers, & qui me cache les jambes. Il eſt d'un damas fin, couleur de roſe, à fleurs d'argent; mes ſouliers ſont de cabron blanc, brodé en or. Sur le caleçon pend une chemiſe de gaſe de ſoie blanche, brodée tout autour: elle a de larges manches, qui viennent à la moitié de mon bras; elle eſt attachée ſur le col avec un bouton de

diamant; & elle laiſſe voir la forme & la couleur du ſein. L'*Antere* eſt une veſte qui prend la forme de la taille; la mienne eſt de damas blanc à fleurs d'or: il y a de très-longues manches, au bout deſquelles eſt une grande frange d'or; il devroit y avoir des boutons de diamans ou de perles: ces manches pendent par derriere. Mon caftan eſt de la même étoffe que mon caleçon: c'eſt une robe qui eſt juſte à ma taille; elle pend juſques ſur mes pieds: il y a auſſi de longues manches pendantes & étroites: on met par-deſſus une ceinture couvertes de diamans ou de pierres précieuſes. Celles qui ne veulent pas en faire la dépenſe, en ont de ſatin brodé; on ne peut ſe diſpenſer de l'attacher par-devant d'une agraffe de diamans. La *Curdée* eſt une robe de chambre que les Dames Turcques mettent dans de certains temps, & qu'elles quittent dans d'autres; elle eſt d'un riche brocard, doublée d'hermine ou de martre; les manches ne deſcendent guere plus bas que les épaules: la mienne eſt verte, à fleurs d'or. La coëffure eſt un bonnet appellé *Talpock*. En hiver, il eſt de velours brodé avec des perles ou des diamans; en été, il eſt d'une étoffé d'argent légere, très-brillante. Il eſt placé ſur un côté de la tête, & penche un peu: on y attache un gland d'or, ſoit avec une roſe de diamans, ſoit avec un mouchoir richement brodé. De l'autre côté de la tête, les cheveux ſont plaqués, & l'on y met la parure que l'on juge à propos, ſoit de fleurs, ſoit un panache de plumes de Héron: la grande mode cependant, eſt d'y mettre un gros bouquet de différentes pierreries. Les perles imitent les boutons de fleurs; les rubis de différentes couleurs, forment des roſes; les diamans repréſentent du jaſmin; les topaſes font les jonquilles: le tout eſt ſi artiſtement fait, qu'il eſt difficile d'imaginer rien de ſi beau dans ce genre. Les cheveux pendent par derriere dans toute leur longueur, & ſont partagés en pluſieurs treſſes ornées de perles ou de rubans. Je n'ai jamais vu de femmes qui aient de ſi beaux cheveux & en ſi grande

quantité. J'ai compté jusqu'à cent dix tresses à une seule Dame; il n'y avoit point de cheveux postiches. Les Beautés sont bien plus communes en Turquie qu'en Angleterre, & elles sont toutes variées: il est même rare d'y voir une jeune femme qui ne soit très-belle. Elles ont toutes de grands yeux noirs, & le plus beau teint du monde. Quoique la Cour d'Angleterre soit, à mon avis, celle de toute la Chrétienneté où l'on trouve le plus de belles femmes, il n'y en a pas, à beaucoup près, autant qu'ici. Les dernieres savent donner des graces à leurs sourcils, & elles mettent autour de leurs yeux une couleur noire, qui les rend très-brillantes à la lumiere, & à une certaine distance le jour. Les Grecques ont aussi ce secret. Je crois que plusieurs de nos Dames seroient charmées de l'avoir: mais au jour, & de près, cette couleur noire & trop sensible. Les Dames Turques donnent à leurs ongles une couleur de rose; mais cela ne m'a pas plu, sans doute, parce que je n'y suis pas accoutumée.

Pour ce qui regarde leurs mœurs ou leur conduite, je dirai avec Arlequin: c'est comme parmi nous. Les Dames Turques ne péchent pas moins que les Chrétiennes. A présent que je suis instruite de leur conduite, je ne puis m'empêcher d'admirer la discrétion ou la simplicité des Ecrivains qui en ont parlé. Elles ont certainement plus de liberté que nous; vous allez en voir la preuve. Il n'est permis à aucune femme, de quelque condition quelle soit d'aller dans les rues sans deux *Murlins:* l'un couvre tout le visage, à la réserve des yeux; l'autre cache toute la coëffure, & pend par derriere jusqu'à la moitié du corps; la taille est cachée sous un surtout qu'on appelle *Ferigée*, & aucune femme, de quelqu'état qu'elle soit, ne peut sortir sans l'avoir sur elle. Cette *Férigée* a des manches étroites, qui descendent jusqu'au bout des doigts; elle enveloppe les femmes, à-peu-près comme les redingotes enveloppent les hommes: en hiver elle est de drap, en été, d'une

étoffe légère ou de soie. Elles sont tellement déguisées avec ces ajustemens, qu'il est impossible de distinguer la femme de qualité d'avec son esclave, & le mari le plus jaloux ne peut la reconnoître, lorsqu'il la rencontre : ajoutez à cela qu'il n'y a pas d'homme assez hardi pour oser suivre ou toucher une femme dans les rues. Cette mascarade perpétuelle leur donne une entiere liberté de se livrer à leurs passions. C'est dans la boutique des Juifs qu'elles donnent des rendez-vous à leurs amans. Les gens de cette Nation sont aussi commodes dans ce pays-là, que les Indiens chez nous. Il y a beaucoup d'hommes qui, sans avoir besoin de leurs marchandises, vont en acheter exprès pour y trouver des femmes. Celles qui sont de qualité se font rarement connoitre à leurs amans, & il arrive souvent qu'un homme est en commerce de galanterie avec une femme plus de six mois de suite sans savoir qui elle est.

Jugez combien il doit y en avoir qui sont infideles à leurs maris, dans un pays où elles n'ont point à craindre l'indiscrétion de leurs amans, & où elles ne sont jamais menacées des peines de l'autre monde, puisqu'il y en a tant parmi nous qui bravent le supplice qu'on leur dit être attaché à cette infidélité. Les Dames Turques, qui sont riches, ont peu à craindre de leurs maris ; ce sont elles qui touchent leurs revenus. Enfin, je suis convaincue que les femmes seules sont libres en Turquie. Le Divan même les respecte ; & lorsqu'un Bassa est mis à mort, le Grand-Seigneur ne viole jamais les priviléges du Haram, ou appartement des femmes: la veuve y reste en sûreté, sans que personne y fouille. Les Dames sout souveraines de leurs esclaves, & les maris n'ont pas même la liberté de les regarder, à moins que ce ne soit quelque Vieille qui ne puisse causer de la jalousie à sa maîtresse.

Il est vrai que la loi permet quatre femmes aux Turcs; mais les hommes de qualité n'usent point de

cette liberté; d'ailleurs une femme ne le souffriroit pas. S'il arrive qu'un mari soit infidèle, ce qui n'a rien d'étonnant, il met sa maîtresse dans une maison à l'écart, & va la voir le plus secretement qu'il peut; c'est comme en Angleterre. Parmi tous le Grands, je ne connois ici que le *Tefterdar* ou Trésorier, qui entretienne plusieurs esclaves; elles habitent la partie de la maison où est son appartement; car lorsqu'une esclave a été donnée à une femme pour la servir, elle est entiérement sous sa domination. Le Trésorier dont je viens de parler, est regardé comme un libertin, & généralement méprisé. Sa femme reste toujours dans sa maison; mais elle ne veut pas le voir.

Vous voyez; ma chere Sœur, que les mœurs des hommes ne sont pas si différentes entr'elles que nos faiseurs de voyages voudroient nous le persuader. Je vous aurois peut-être plus amusée, si je vous avois fait une fiction surprenante; mais je crois que rien n'est agréable que la vérité, & en même-temps plus digne de vous: c'est dans cette idée que je vous en présente encore une, qui est que je suis, ma chere Sœur, &c.

LETTRE XXX.

A M. Pope. D'Andrinople, *le premier Avril* 1717. *Vieux style.*

Vous espérez sans doute trouver quelque chose de fort curieux dans une Lettre écrite par une personne qui est dans un pays où aucun Chrétien n'a osé aller depuis plusieurs siécles. Il ne m'est point arrivé d'accident; ma voiture a seulement pensé verser dans

l'Hebre. Je vous aſſure que ſi j'étois beaucoup attachée à la gloire de mon nom après ma mort, je ſerois fâchée de n'avoir pas nagé le long de ce fleuve, où la tête harmonieuſe d'Orphée répéta ces Vers, il y a tant de ſiécles :

Caput, à cervice revulſum,
Gurgite cum medio portans Œagrius Hebrus
Volverat, Euridicen vox ipſa, & frigida lingua
Ah! miſeram Euridicen! animâ fugiente vocabat,
Euridicen toto referebant flumine ripæ.

Quelqu'un de nos beaux eſprits d'Angleterre n'auroit pas manqué de faire une Elégie ſur ma mort, & de dire à l'univers que notre ſort étant le méme, nos ames ſe ſont réunies : mais je ne dois pas m'attendre qu'on mette ſur ma tombe les belles choſes qu'un accident ſi extraordinaire m'auroit attirées. Je ſuis, au moment où je vous écris; dans une maiſon ſituée ſur l'Hebre; il coule ſous les fenêtres de ma chambre. Mon jardin eſt rempli de Cyprès fort hauts, ſur leſquels il y a une infinité de tourterelles qui ſe diſent mille douceurs depuis le matin juſqu'au ſoir. Mon eſprit, dans cet inſtant, eſt tout rempli de leurs careſſes, & vous conviendrez, à ma louange, que je ſuis bien diſcrette de réſiſter à l'envie que j'ai de faire des Vers, ſur-tout ayant ſous les yeux une vraie paſtorale. L'été eſt déjà fort avancé dans cette partie du monde. Tout le territoire d'Andrinople eſt rempli de jardins; les bords des rivieres ſont plantés d'arbres fruitiers, ſous leſquels les gens de marques vont s'amuſer tous les ſoirs. La promenade n'eſt point une récréation pour eux : ils forment des cercles ſur la verdure, dans les endroits les plus expoſés à l'ombre; y étendent un tapis, ſe mettent deſſus, prennent le café, pendant qu'un de leurs eſclaves joue de quelqu'inſtrument. De diſtance en diſtance on voit de ces petites com-

pagnies, toutes attentives au murmure des eaux. Ce goût eſt ſi général en Turquie; qu'il a paſſé juſqu'aux Jardiniers. J'en ai ſouvent vu qui étoient aſſis ſur le bord de la rivière avec leurs enfans, & jouoient d'un inſtrument champêtre, qui reſſemble beaucoup à la deſcription qu'on nous donne des anciens châlumeaux. Il eſt compoſé de pluſieurs roſeaux inégaux, qui rendent un ſon ſimple, mais doux & agréable.

M. Addiſſon pourroit faire ici l'expérience dont il parle dans ſes Voyages : le peuple y fait uſage de tous les inſtrumens qu'on voit aux antiques Grecques & Romaines. Les jeunes bergers s'amuſent à faire des guirlandes de fleurs pour leurs agneaux favoris : j'ai ſouvent vu de ces animaux peints & ornés de différentes manières ; ils étoient couchés aux pieds des bergers, qui s'amuſoient à jouer ou à chanter. Ces gens ne liſent jamais de Romans : ils ont cependant conſervé les anciens amuſemens du pays, & ils leur ſont auſſi naturels que le jeu du bâton ou celui du ballon à nos payſans Anglois. La chaleur du climat rend ceux de ce pays - ci mous, au point qu'ils ne font aucun exercice violent; ils n'en connoiſſent pas : cette molleſſe leur donne même de l'averſion pour le travail : elle eſt d'ailleurs entretenue par la grande fertilité du terrain. Les Jardiniers ſont les ſeuls payſans heureux en Turquie: comme ils fourniſſent des fruits & des légumes à toute la Ville, ils ſont fort à leur aiſe. La plupart ſont Grecs. Ils ont de petites maiſons au milieu de leurs jardins, où leurs femmes & leurs filles ont la liberté d'aller ſans voile ; ce qui n'eſt pas permis dans la Ville. Ces filles ſont fort belles, & aſſez proprement miſes : elles paſſent leur temps à faire de la toile à l'ombre des arbres.

Je ne regarde plus Théocrite comme un Écrivain romaneſque : il a donné une idée véritable des mœurs

des payſans du pays. Avant que l'oppreſſion les eût réduits à la miſère, ils avoient tous, en général, la même façon de vivre, que les principaux d'entr'eux ont aujourdhui. S'il eût été Anglois, ſes Idylles annonceroient ſans doute la manière de battre le bled, & de faire le beurre. Dans ce pays on ne bat point le bled; il eſt foulé aux pieds des bœufs: & le beurre, ce qui ne m'amuſe pas trop, y eſt inconnu. Je lis ici votre Homere avec un plaiſir infini: je ſuis dans le cas d'entendre clairement pluſieurs petits paſſages dont je ne ſentois pas toute la beauté. On a conſervé pluſieurs Coutumes qui étoient établies de ſon temps; une grande partie même des habits dont on ſe ſervoit alors, ſont encore en uſage. Il n'eſt pas étonnant qu'on trouve plutôt ici que dans tout autre pays, des reſtes d'un ſiecle ſi éloigné. Les Turcs ne prennent pas la peine de communiquer leurs modes, comme font les autres Nations, qui s'imaginent être plus polies. Je vous ennuierois, ſi je vous rapportois tous les paſſages d'Homere qui ont rapport aux Coutumes modernes. Je puis vous aſſurer, en général, que les femmes du premier rang paſſent leur temps à broder ſur un métier, des voiles & des robes, & elles ſont toujours entourées de leurs ſervantes, dont le nombre eſt conſidérable, comme ce Poëte nous dépeint Andromaque & Hélene. La deſcription du ceinturon de Ménélas préſente à l'eſprit celui que portent aujourd'hui les Grands: ils ſont richement brodés tout autour, & attachés pardevant avec des riches agraffes d'or. Le voile blanc qu'Hélene jette ſur ſon viſage, eſt encore à la mode. Quand je vois pluſieurs vieux Baſſas, à barbe vénérable, ſe chauffer au ſoleil, je me rappelle le bon Roi Priam & ſes Conſeillers. Les tableaux où Diane eſt repréſentée danſant ſur les bords de l'Eurotas, donnent une juſte idée des danſes qui ſont en uſage ici. La Dame la plus diſtinguée commence la danſe; elle eſt ſuivie d'une troupe de jeunes filles qui imitent exactement ſes pas, & qui répondent en Chœur,

lorſqu'elle chante. Leur chant eſt très-gai & très-vif: les pas ſont variés au gré de celle qui mene la danſe; mais ils ſont toujours en meſure; enfin, je trouve leurs danſes beaucoup plus agréables qu'aucune des nôtres. Je me mets quelquefois de la partie; mais je ne ſuis pas aſſez habile pour mener les danſes: je ne vous parle que de celles qui ſont en uſage parmi les Dames Grecques; celles des Turques ſont bien différentes. J'aurois dû vous dire d'abord que les mœurs & le langage des Orientaux peuvent ſervir à entendre bien des paſſages de l'Ecriture, qui paroiſſent obſcurs. Le Turc vulgaire eſt très-différent de celui de la Cour, ou des perſonnes de marque; il eſt toujours rempli d'Arabe & de Perſan; & il feroit auſſi ridicule de s'en ſervir en parlant à un Grand, que de faire uſage de l'Idiôme des Provinces d'York ou de Sommerſet dans l'antichambre du Roi d'Angleterre. Il y a encore un troiſième langage qu'on appelle ſublime; c'eſt-à-dire, propre pour la Poéſie. C'eſt exactement le même que celui de l'Ecriture. Vous ne ferez ſans doute pas fâché d'en voir un exemple; & j'ai cru vous faire plaiſir en vous envoyant une traduction fidelle des Vers qu'Ibrahim Baſſa, Favori actuel de l'Empereur, a faits en l'honneur de la jeune Princeſſe ſa femme, qu'il ne lui eſt pas encore permis de voir ſans témoin, quoiqu'elle ſoit chez lui. Il a de l'eſprit & eſt fort ſavant: quand même il feroit mauvais Poëte, il ne manqueroit pas de ſe faire aider dans cette occaſion par les meilleurs de l'Empire. Ainſi, l'on peut regarder ces Vers comme un exemple de la plus belle Poéſie Turque, & je ne doute pas que vous ne trouviez des rapports entre cette Piece, & le Cantique de Salomon, qui fut auſſi adreſſé à une Princeſſe nouvellement mariée.

Vers Turcs adressés à la Sultane, fille aînée du Sultan Achmet III.

STANCE I.

1. Le Rossignol voltige maintenant dans les vignes;
   Sa passion est de chercher les roses.
2. J'ai été admirer la beauté des vignes:
   La douceur de vos charmes a ravi mon cœur.
3. Vos yeux sont noirs & aimables;
   Mais aussi vifs & dédaigneux que ceux d'un Cerf.

STANCE II.

1. La passion desirée est différée de jour en jour;
   Le cruel Sultan Achmet me défend
   De voir ces joues plus vermeilles que les roses.
2. Je n'ose vous dérober un baiser:
   La douceur de vos charmes a ravi mon ame.
3. Vous yeux sont noirs & aimables;
   Mais aussi vifs & aussi dédaigneaux que ceux d'un Cerf.

STANCE III.

1. Ces Vers sont les interpretes des soupirs du malheureux Ibrahim.
   Un dard sorti de vos yeux m'a percé l'ame.
2. Ah! quand arrivera l'heure où je pourrai vous posséder?
   Dois-je attendre encore long-temps?
   La douceur de vos charmes a ravi mon ame.
3. Ah! Sultane! yeux de Cerf! Ange parmi les Anges!
   Je desire, & ce desir n'est point rempli.
   Goûtez-vous du plaisir à me déchirer le cœur?

STANCE

STANCE IV.

1. Mes cris s'élevent jusqu'aux Cieux.
Le sommeil ne peut plus fermer mes yeux.
Tourne-toi vers moi, ma Sultane, afin que je contemple ta beauté.

2. Adieu, je descens au tombeau.
Si vous m'appellez, je reviens.
Mon cœur est aussi inflammable que le soufre : un seul de vos regards l'embrâsera.

3. Couronne de ma vie! Brillante lumiere de mes yeux!
Ma Sultane! ma Princesse!
Je frotte la terre avec ma face.
Je me noye dans l'amertume de mes larmes : mes sens s'égarent.
Ne prendrez-vous point pitié de moi ?
N'obtiendrai-je pas même un regard de vous?

J'ai eu beaucoup de peine à trouver quelqu'un qui me fit la traduction littérale de ces Vers. Si vous connoissiez mon interprete, il seroit inutile de vous avertir que cette Piéce n'a reçu de sa part aucun embellissement. Il me semble qu'en excusant les fautes inévitables dans une traduction en prose, & dans un langage si différent, on trouvera de grandes beautés dans ces Vers. Quoique cette expression, *yeux de Cerf*, soit basse dans notre Langue, elle me plaît beaucoup, & je la regarde comme une vive image du feu de l'indifférence qui sont en même temps dans les yeux de sa Maîtresse. Monsieur Boileau a très-judicieusement observé qu'il ne falloit jamais juger de la noblesse d'une expression employée dans un ancien Auteur, par celle qui la rend dans notre Langue, puisqu'elle peut-être très-élevée chez lui, & devenir très-basse chez nous. Vous connoissez si bien Homere, qu'il n'est pas possible que vous n'ayez fait cette remarque à son sujet : on ne doit pas

manquer de le faire à l'égard de la poésie Orientale. Les répétitions que vous trouverez à la fin des deux premieres Stances, doivent faire une espèce de *chorus* conforme à la maniere des Anciens. Le chant change sans doute à la troisieme stance; le refrein n'est plus le même. Je trouve qu'il y a beaucoup d'art dans la fin: le Poëte montre plus de passion que dans tout le reste, parce qu'il est naturel qu'il s'échauffe dans son discours, sur-tout pour un sujet qui le touche de si près. Cette maniere est certainement beaucoup plus intéressante que celle qui s'est introduite depuis peu chez nous, qui est de terminer une chanson d'amour par un tout tout-à-fait opposé. Le premier Vers de la chanson d'Ibrahim est une image de la saison actuelle de l'année. Toute la campagne est à présent remplie de rossignols; leurs amours avec les roses est une Fable Arabe, aussi connue ici*, qu'Ovide parmi nous. C'est la même chose que si nous commencions une chanson par ces mots:

Maintenant Philomele chante, &c.

Vous voyez continue-t-elle en finissant ces Vers, que je suis assez avancée dans la Littérature Orientale. Pour dire la vérité, j'étudie beaucoup, & l'unique avantage que je désire retirer de mon travail, est de satisfaire votre curiosité: c'est ce que vous assure Votre, &c.

On a cru qu'il étoit inutile de donner ici la traduction des Vers Anglois qui sont dans l'original: c'est une répétition des Vers Turcs. Milady elle-même n'ose assurer qu'elle ait bien réussi, parce que, dit-elle, la Langue Angloise n'est pas propre à exprimer une passion dont ceux qui la parlent sont peu susceptibles: d'ailleurs, ajoute-t-elle, elle n'est pas riche en mots composés, qui sont très-communs & très-expressifs dans la Langue Turque.



LETTRE XXXI.

A Madame S. C. D'Andrinople, *le premier Avril* 1717. *Vieux ſtyle.*

IL me ſemble, ma chere S. C. que je devrois vous quereller de n'avoir répondu qu'en Décembre à une Lettre du mois d'Août, plutôt que m'excuſer moi-même d'avoir tardé juſqu'à préſent à vous en écrire une ſeconde. Les fatigues que j'ai eſſuyées pendant un long voyage par terre, ſont plus que ſuffiſantes pour autoriſer mon ſilence, quoique la fin de ce voyage ne ſoit pas auſſi deſagréable que vous vous l'étiez imaginé. Je goûte ici beaucoup de tranquillité; & ſuis moins iſolée que vous ne penſez. Le grand nombre de Grecques, de Françoiſes, d'Angloiſes & d'Italiennes qui ſont ſous notre protection, me font leur cour du matin au ſoir; & je puis vous aſſurer qu'il s'en trouve dans le nombre de très-belles. Les Chrétiens qui ne ſont pas ſous la protection de quelqu'Ambaſſadeur, ſont toujours fort expoſés; & plus ils ſont riches, plus le danger eſt grand pour eux. Tout ce qu'on raconte des terribles effets de la peſte chez les Turcs eſt une fable. J'avoue cependant que mon oreille ne s'accoutume pas facilement à entendre prononcer un mot qui m'a cauſé les idées les plus effrayantes; & je ſuis convaincue que cette prétendue peſte n'eſt qu'une fievre. Nous avons paſſé par deux ou trois Villes qui en étoient infectées; &, dans une, il en mourut deux perſonnes près de la maiſon où nous couchâmes; heureuſement qu'on eut l'attention de me le cacher. Notre Aide de cuiſine en fut attaqué; & l'on me fit accroire qu'il avoit ſeulement un gros rhume. Cependant, nous laiſſâmes notre Médecin pour en avoir ſoin: le malade & le

Médecin arriverent hier en très - bonne santé, & je suis instruite à present que le premier avoit eu la peste. L'air n'en est jamais infecté, & beaucoup de personnes en réchappent. Je suis persuadée qu'il seroit aussi facile de la déraciner de ce pays, que de l'Italie & de la France : mais elle est si peu dangereuse, qu'on n'y fait pas même attention ; &, maladie pour maladie, l'on préfere celle-ci à quantité d'autres auxquelles nous sommes sujets dans nos climats, & qui sont inconnues en Turquie.

A propos de maladie, je vais vous apprendre une chose qui vous fera désirer d'être ici. La petite vérole, si générale & si cruelle parmi nous, n'est qu'une bagatelle dans ce pays, par le moyen de l'inoculation qu'on a découverte : (c'est le terme dont on se sert) il y a une troupe de vieilles femmes dont l'unique métier est de faire cette opération. Le temps qui lui est le plus propre est au commencement de l'automne, lorsque le grand chaud est passé. Les Chefs de maisons s'envoient demander les uns aux autres s'il y a quelqu'un dans leur famille qui veut avoir la petite vérole : on s'assemble plusieurs, & lorsque le nombre se monte à quinze ou seize, on fait venir une de ces vieilles femmes, qui apporte de la matiere de petite vérole de la meilleure espèce, plein une coquille de noix. Elle demande quelle veine on veut se faire ouvrir ; &, d'après la réponse, elle en ouvre une avec une grande aiguille qui ne fait pas plus de mal qu'une égratignure ; & y introduit autant de matiere, qu'elle en peut prendre avec la tête de son aiguille : elle lie ensuite la plaie, en y appliquant un petit morceau de coquille : elle fait la même opération à quatre ou cinq autres veines. Les Grecs ont ordinairement la superstirion d'en ouvrir une au milieu du front, une à chaque bras, & une sur la poitrine, pour imiter le signe de la croix ; mais cette pratique a un très-mauvais effet, parce qu'il reste des cicatrices à toutes ces petites plaies.

On ne fait ordinairement ouvrir les veines, pour cette opération, qu'à des parties du corps qui sont cachées, comme aux jambes ou aux bras. Les Enfans à qui l'on fait l'inoculation jouent & se portent bien pendant huit jours, au bout desquels la fièvre les prend; ils gardent alors le lit deux jours, rarement trois: ils n'ont ordinairement que vingt ou trente grains au visage, qui ne marquent jamais. Enfin, au bout de huit jours, ils se portent aussi bien que s'ils n'avoient pas été malades. Les plaies qu'on leur a faites, jettent beaucoup pendant leur maladie; ce qui attire sans doute le venin de la petite vérole, & l'empêche de se répandre ailleurs avec violence. On fait tous les ans cette opération à des milliers d'enfans, & l'Ambassadeur de France dit qu'on prend ici la petite vérole par amusement, comme ailleurs les Eaux. On n'a vu mourir ici personne de l'inoculation, & je suis si convaincue de la bonté de cette opération, que j'ai résolu de la faire faire à mon cher petit enfant. J'aime assez ma patrie pour tâcher d'y introduire cet usage, & je ne manquerois pas d'écrire exprès à nos Médecins, si je les croyois assez zélés pour sacrifier leur intérêt particulier au bien du genre humain, & pour perdre une partie si considérable de leur revenu; mais je craindrois au contraire de m'exposer à tout leur ressentiment, qui est dangereux, si j'entreprenois de leur faire un tort si considérable. Peut-être qu'à mon retour en Angleterre, j'aurai assez de courage pour leur déclarer la guerre. Admirez le zèle héroïque de Votre amie, &c.



LETTRE XXXII.

A Madame T. D'Andrinople, *le premier Août* 1717, *Vieux style.*

Je puis maintenant vous annoncer, ma chere T., que je suis à la fin d'un long voyage : je ne vous ferai point le récit ennuyeux des fatigues que j'ai essuyées ; le détail des choses extraordinaires que l'on voit ici vous plaira sans doute davantage : vous seriez aussi étonné de recevoir de Turquie une Lettre qui ne contiendroit rien de curieux, que les personnes qui viendront me voir lorsque je serai de retour à Londres, le seroient si je n'avois aucune rareté à leur montrer. De quoi vous parlerai-je? Vous n'avez jamais vu de chameaux ; je vous ennuierois peut-être en vous en faisant la description. Je vous assure que n'ayant vu ces animaux qu'en peinture, je n'en avois pas une juste idée. Je vais vous faire, à leur sujet, une réflexion hardie, & peut-être fausse: personne ne l'a faite avant moi: c'est que je regarde les chameaux comme une espèce de cerf: ils ont les jambes, le corps & le cou exactement semblables, & la couleur est presque la même. Il est vrai que les chameaux sont beaucoup plus gros que les cerfs, & qu'ils sont bien plus grands que les chevaux. Ils sont si légers à la course, qu'après l'action de Pater - Waradin, ils devancerent les chevaux les plus légers, & apporterent la nouvelle de la perte de la bataille. On ne les dompte jamais entiérement : on a soin de les attacher avec de fortes cordes à la queue les uns des autres, & on en voit quelquefois jusqu'à cinquante de suite. En tête, on met un âne sur lequel monte le conducteur. J'en ai vu jusqu'à six cents que conduisoit une troupe

de Marchands voyageurs. Ces animaux portent un tiers plus pesant que les chevaux ; mais il faut de l'adresse pour les charger, à cause d'une bosse qu'ils ont sur le dos. Je les trouve fort vilains : ils ont la tête mal faite, & trop petite pour leur corps. Ce sont eux qui portent les fardeaux, & les bêtes qu'on emploie à la charrue sont les buffles. Cet animal vous est aussi inconnu ; il est plus gros & plus lourd que le bœuf : il a de grosses cornes courtes, noires, serrées & recourbées en arriere. On dit que cette corne est très-belle lorsqu'elle est bien polie. Le buffle est ordinairement tout noir ; son poil est fort court ; ses yeux sont très-petits & tout blancs : enfin, il ressemble à un Diable. Pour l'ornement, les paysans lui peignent les ongles & le front en rouge. On n'emploie les chevaux à aucun travail fatigant ; aussi n'y sont-ils pas propres. Quoique petits, ils sont beaux & ont beaucoup de feu ; mais il ne sont pas si forts que ceux de pays plus froids. Leur vivacité ne les empêche pas d'être fort doux ; ils sont très-légers à la course, & ont le pied sûr. J'en ai un petit blanc que j'aime beaucoup, & que je ne donnerois pour rien au monde. Il se cabre dessous moi avec tant de feu, que l'on s'imagineroit qu'il faut beaucoup de hardiesse pour oser le monter : cependant, je vous proteste que de ma vie je n'ai vu un cheval si obéissant. Ma selle de femme avec laquelle je suis de côté sur le cheval, est la premiere qu'on ait vue dans cette partie du Monde : on la regarde avec autant de surprise, qu'on regardoit en Amérique le vaisseau de Christophe Colomb, lorsqu'il fit la découverte de ce pays. On a ici un respect religieux pour les tourterelles, à cause de leur innocence, qui fait qu'elles multiplient beaucoup : les cigognes y sont en vénération, parce qu'on est persuadé qu'elles vont tous les hivers en pélerinage à la Mecque. Ce sont en vérité les plus heureux Sujets de l'Empire Turc ; & ils connoissent si bien leurs priviléges, qu'ils vont dans les rues sans crainte, &

font ordinairement leurs nids au bas de maiſons. Le peuple Turc regarde comme heureux ceux à qui appartiennent les maiſons où ces oiſeaux vont nicher, ſe perſuadant qu'ils n'ont à craindre, pendant toute l'année, ni le feu ni la peſte. J'ai le bonheur d'avoir un de ces nids ſacrés ſous les fenêtres de ma chambre.

A propos de chambre, je penſe que la deſcription des maiſons de ce pays ſera auſſi agréable pour vous, que celle des volatils & des quadrupedes. Je ſuis perſuadée que vous regardez, d'après les relations de la Turquie, toutes les maiſons d'ici, comme étant de la plus pitoyable architecture. J'en ai vu un aſſez grand nombre pour en parler ſavament, & je vous aſſure que vous êtes dans l'erreur. Nous ſommes actuellement logés dans un Palais qui appartient au Grand-Seigneur. La maniere de bâtir eſt charmante, & convient fort au pays. Il eſt vrai que ce n'eſt pas l'uſage d'embélir l'extérieur des maiſons, & qu'elles ſont preſque toutes bâties en bois; ce qui, je l'avoue, eſt ſujet à beaucoup d'inconvéniens; mais on ne doit pas accuſer le goût de la Nation: la conſtitution du Gouvernement en eſt la ſeule cauſe. Chaque maiſon, à la mort du propriétaire, appartient au Grand Seigneur; c'eſt pourquoi perſonne ne veut faire une dépenſe dont il n'eſt pas ſûr que ſa famille profitera. Chacun ne ſonge qu'à faire conſtruire commodément & pour ſa vie, ſans s'embaraſſer que l'édifice tombe l'année d'après ſa mort. Toutes les maiſons de Turquie, en général, grandes ou petites, ſont diviſées en deux parties, qui n'ont communication que par un paſſage fort étroit. La premiere a, par-devant, une grande cour, autour de laquelle regnent des galeries couvertes; ce qui me paroit fort agréable. Ces galeries communiquement à toutes les chambres, qui ſont ordinairement aſſez grandes, & où il y a deux rangs de fenêtres, dont le vitrage eſt peint. Il eſt rare qu'on faſſe plus

de deux étages à une maison, & chacun à ses galeries: les escaliers sont larges, & n'ont guere plus de trente marches: voilà pour ce qui regarde la partie qu'occupe le maitre de la maison. Le *Haram*, c'est-à dire, l'appartement des Dames (car le nom de *Serrail* est particulier au Grand-Seigneur) a pareillement une galerie du côté du jardin sur lequel donnent les fenêtres des chambres, dont le nombre est égal à celui de l'autre partie de la maison: mais elles sont plus gaies, à cause des peintures & des ameublemens. Le second rang de fenêtres est fort bas, & il a des grilles comme à celles des Couvens, les blanchers des chambres sont tout couverts de tapis de Perse, & il y a, dans un des bouts, un banc de deux pieds d'élévation: dans la mienne il y en deux: c'est ce qu'on appelle Sopha; il est couvert d'un tapis plus riche que celui du plancher; il y a tout autour une espèce de couche élevée d'un demi-pied, laquelle est couverte d'une riche étoffe de soie, selon la fantaisie ou la magnificence du maître de la maison. La mienne est couverte d'un drap écarlate, avec une frange d'or. Tout au tour sont placés, contre la muraille, deux rangs de coussins, les uns grands, les autres petits; & c'est ici où les Turcs étalent toute leur magnificence. Ces coussins sont ordinairement de brocard ou de satin blanc, brodé en or: enfin rien n'est si brillant, ni si agréable à la vue. Ces siéges sont en outre si commodes, que je ne crois pas pouvoir reprendre l'habitude des chaises, Les chambres sont basses; &, ce que je ne regarde pas comme un défaut, le plancher d'en haut est de bois, sur lequel il y a des fleurs incrustées ou peintes. Il y a plusieurs armoires dans les murs, lesquelles me semblent plus commodes que les nôtres. Dans l'entre-deux des fenêtres sont des petits arsenaux où l'on met des parfums ou des corbeilles de fleurs. Mais ce qui me plaît le plus de tous les ameublemens d'un Haram, ce sont les fontaines de marbre qui sont dans le fond de la chambre. Elles jet-

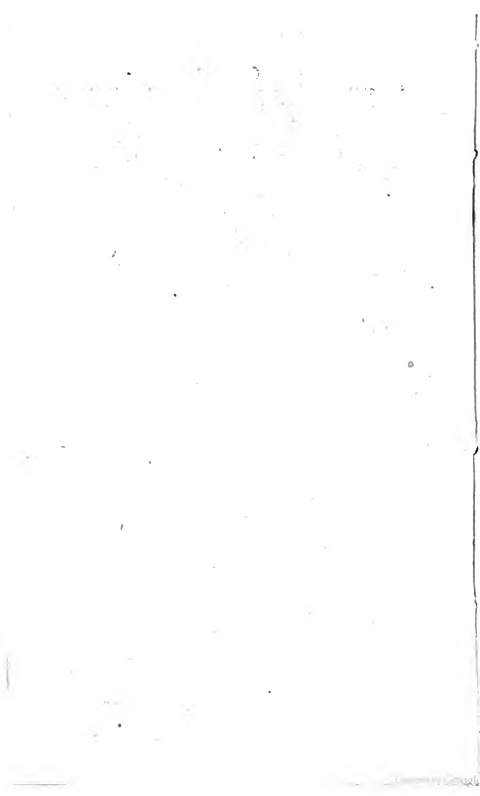
tent l'eau par plusieurs tuyaux, procurent une agréable fraîcheur, & font un doux murmure en tombant d'un bassin dans l'autre: quelques-unes de ces fontaines sont magnifiques. Dans chaque maison il y a un bain qui consiste ordinairement en deux ou trois petites chambres couvertes de plomb, & parées de marbre, avec des bassins & des robinets: enfin, on y trouve toutes les commodités propres pour les bains chauds & pour les froids.

Vous serez sans doute surprise de voir une relation si différente de celles de voyageurs ordinaires, qui ont tous une démangeaison insupportable de parler de ce qu'ils ne savent pas. Un Chrétien, sans un caractere très-distingué, ou une occasion tout-à-fait extraordinaire, ne peut entrer dans la maison d'un homme de marque en Turquie: le Haram, sur-tout, est absolument défendu. Ainsi, ces voyageurs ne peuvent parler que de l'extérieur des maisons qui ont ordinairement peu d'apparence: les Harams sont toujours sur le derriere; & on ne peut les voir de la rue. Ils n'ont que les jardins pour toute perspective; & ces jardins sont entourés de murs très-élevés: on n'y voit point de parterres, comme dans les nôtres; ils sont plantés d'arbres assez hauts, qui font un agréable ombrage, & selon moi, un coup d'œil charmant. Au centre du jardin est le *Chiosk*; c'est une grandre chambre, au milieu de laquelle est ordinairement une fontaine. On monte à cette chambre par neuf ou dix marches; ses murailles sont des jalousies dorées, autour desquelles on voit des vignes entrelacées, du jasmin & du chevrefeuil, & le tout est environné de grands arbres. C'est dans ce lieu que le mari, & la femme se livrent aux plus secrets plaisirs. Les Dames y passent ordinairement presque toute la journée, soit à faire de la musique, soit à broder. Dans les jardins publics, il y a des *Chiosk* publics pour ceux qui n'ont pas le moyen d'en avoir chez eux. On y va prendre du café, du sorbet, &c. On

fait cependant bâtir en Turquie d'une maniere plus solide que tout cela : les Mosquées sont toutes en pierres de taille; les Hanns ou auberges sont magnifiques. Il y en a plusieurs qui occupent un grand carré, tout entouré de boutiques , sous des arcades de pierres. On y loge *gratis* les pauvres artisans ; elles sont toujours auprès des Mosquées. Le corps de l'auberge est une très - grande salle , capable de contenir trois ou quatre cents personnes ; la cour est très-vaste, & environnée d'un cloître ; ce qui ressemble assez à nos Colléges. Je vous avoue que je trouve ces fondations bien plus utiles que celles des Couvens. Il me semble que je vous en dis beaucoup pour une fois. Si le sujet que j'ai choisi n'est pas de votre goût, vous aurez la bonté de m'en prescire un autre, soyez sûre, ma chere T., que personne ne désire plus de vous amuser que Votre, &c.

Fin de la premiere Partie.







LETTRES
DE
MILADY MONTAGUTE,

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XXXIII.

A la Comtesse de ***. D'Andrinople, *le* 18 *Avril* 1717. *Vieux style.*

Je vous ai écrit, ma chere Sœur, par le dernier Vaisseau, aussi-bien qu'à tous ceux avec qui je suis en correspondance en Angleterre; il n'y a que le Ciel qui sache quand je pourrai trouver une autre occasion pour vous faire tenir de mes nouvelles: je ne puis cependant m'empêcher de vous écrire en-

core ; car je fuis fi remplie de ce que je vis hier, qu'il faut, même pour mon repos, que je me hâte de vous en faire part. Je commence donc mon hiftoire fans avant-propos Je fus invitée à diner chez la femme du Grand-Vifir, & ce fut avec un plaifir infini que je me préparai à un repas qu'on n'avoit jamais donné à une Chrétienne. Je crus que je fatisferois peu fa curiofité, qui avoit fans doute beaucoup de part dans fon invitation, en allant chez elle avec un habillement auquel fes yeux feroient accoutumés: dans cette idée, je pris l'habit en ufage à la Cour de Vienne ; il eft beaucoup plus riche que le nôtre. Mais, pour éviter tout le cérémonial, j'y allai *incognito* dans un caroffe Turc ; accompagnée feulement de ma femme-de-chambre, qui me portoit la queue ; & d'une Dame Grecque, qui étoit mon interprete. L'Eunuque noir de la femme du Grand-Vifir vint au-devant de moi à la porte de la cour; il m'aida à defcendre de carroffe avec beaucoup de refpect, & me fit traverfer plufieurs chambres où fes efclaves, magnifiquement habillées, étoient rangées en haie: je parvins à la derniere, où étoit la Dame, couchée fur fon fopha, en camifole de martre. Elle vint au-devant de moi avec beaucoup de civilité, & me préfenta une demi-douzaine de fes amies. Elle eft âgée d'environ cinquante ans ; il me parut que c'étoit une fort bonne femme. Je fus furprife de trouver fi peu de magnificence dans fon appartement; l'ameublement étoit fort fimple ; les habits feuls & le grand nombre de domeftiques annonçoient la dépenfe. Elle s'apperçut de ma furprife, en comprit le motif, & me dit qu'elle n'étoit plus d'un âge à employer fon argent en fuperflu ; qu'elle n'en dépenfoit que pour les pauvres, & que fon unique occupation étoit de prier Dieu. Il n'y avoit aucune affectation dans fon langage ; elle & fon mari s'occupent uniquement de dévotion. Le Vifir ne regarde jamais d'autre femme que la fienne, & , ce qui eft extraordinaire, ne reçoit jamais de préfent, quoique

ses prédecesseurs lui aient donné un exemple bien différent à suivre. Il est même si délicat sur cet article, qu'il n'auroit jamais accepté le présent de Mylord M · · ·, si on ne lui eût assuré plusieurs fois que c'étoit un droit de sa place à l'entrée de chaque Ambassadeur. Sa femme tint la conversation avec moi jusqu'au diner, & me fit toutes sortes de politesses. On servit plat à plat; mais il en parut un très-grand nombre, & tous étoient accommodés dans le goût Turc; que je ne crois pas si mauvais qu'on a pu vous le dire. Je puis juger de la maniere d'apprêter les mets en Turquie, puisque j'ai vécu trois semaines dans la maison d'un *Effendi*, à Belgrade, lequel nous a donné de magnifiques repas, apprêtés par ses cuisiniers. Je trouvai les mets fort bons la premiere semaine; mais je vous avouerai qu'à la fin je m'en ennuyai, & je demandai la permission de faire servir un plat à la façon de notre pays. J'attribue mon dégoût au défaut d'habitude; car je suis persuadée qu'un Indien qui n'auroit jamais goûté de leur cuisine, ni de la nôtre, préféreroit la leur. Les sauces des Turcs sont trop relevées ils font trop cuire leur rôti; ils employent beaucoup d'épiceries fines; mais leurs ragoûts sont au moins aussi variés que les nôtres. La femme du Grand-Visir me servit de tout, & avec beaucoup d'empressement: j'étois très-fâchée que mon appétit ne pût répondre à sa politesse. Après le repas, on servit le café & les parfums; ce qui est une grande marque de considération. Deux esclaves, à genoux, encenserent mes cheveux, mes habits & mon mouchoir; après quoi leur Maîtresse leur ordonna de jouer de la Guittare, & de danser: elles obéirent sur le champ: la Dame fit excuse de leur ignorance, en me disant qu'elle ne prenoit pas soin de les exercer dans cet art.

Je lui fis mes remercimens, & pris congé d'elle bientôt après. Je fus reconduite de la même maniere que j'avois été reçue. Je me serois retirée tout de suite

chez moi; mais la Dame Grecque qui m'accompagnoit, me sollicita avec empressement d'aller rendre visite à la femme du *Kahia*, qu'elle me dit être le second Officier de l'Empire, & qu'on doit regarder comme le premier, puisqu'il exerce les fonctions de Grand-Visir, & que celui de chez nous sortions, n'en a que le nom. J'avois trouvé si peu d'amusement dans le Haram du Grand-Visir, que je n'avois point envie d'aller dans un autre; mais je cédai aux instances de ma compagne, & je m'en fais très-bon gré. Il y régnoit un air tout-à-fait différent de celui que j'avois trouvé chez le Grand-Visir. La maison même annonçoit la différence qu'il y a entre une vieille dévote & une jeune Beauté: elle étoit magnifique, & d'une propreté étonnante. Je fus reçue à la porte par deux Eunuques noirs, qui me firent passer une grande galerie où étoient rangées en deux haies des jeunes filles, dont les cheveux bouclés pendoient presqu'aux pieds, & dont les habits galans étoient à fleurs d'argent. J'étois fâchée que la décence ne me permît pas de m'arrêter pour les examiner de plus près. Mais je les oubliai bientôt, lorsque j'entrai dans une grande chambre, ou plutôt un pavillon environné de chassis dorés qui étoient presque tous levés. Les arbres voisins jettoient une ombre agréable, qui garantissoit des rayons de soleil; autour de leurs troncs étolent entrelacés des jasmins & des chevrefeuilles qui répandoient un doux parfum: à ces agrémens se joignoit celui de voir une fontaine de marbre blanc, dont l'eau tomboit avec un doux murmure dans trois ou quatre bassins. Sur le plafond étoient peintes toutes sortes de fleurs, qui sortoient de corbeilles dorées, & paroissoient prêtes à tomber. On voyoit la femme du *Kahia* sur un sopha élevé de trois marches, & couvert de beaux tapis de Perse: elle étoit appuyée sur des coussins de satin blanc brodé: à ses pieds étoient assises deux jeunes filles, âgées de douze ans ou environ; leurs habits étoient presque tous couverts de pierreries. Elles étoient

étoient très-aimables; mais à peine y faisoit-on attention auprès de la belle Fatime, (c'est le nom de la femme du Kahia). Elle est d'une si grande beauté, que je n'ai rien vu de pareil, ni en Angleterre, ni en Allemagne: non, je ne me rappelle aucun visage qui mérite d'être regardé auprès du sien. Elle se leva pour me recevoir, & me salua à la façon de son pays, en mettant la main sur le cœur; mais elle le fit d'une maniere noble & majestueuse, que l'éduoation de Cour même ne pourroit donner: c'est l'ouvrage de la Nature. Elle me fit apporter des coussins, & m'engagea à prendre le coin du sopha, qui est la place d'honneur. Quoique la Dame Grecque m'eût prévenue sur la beauté de Fatime, je fus tellement frappée d'admiration, que je restai quelque temps sans pouvoir lui parler, étant toute occupée du plaisir de la contempler. Que ses traits sont bien proportionnés! Qu'ils forment un bel ensemble! Que sa taille est bien prise; Quel éclat la Nature a donne à son teint! Quelles graces on découvre dans son sourire! Quels yeux! Ils sont grands & noirs, & ont la langueur des bleus. De quelque maniere qu'on l'envisage, soit de face ou de profil, on découvre une nouvelle beauté. Lorsque l'étonnement de la surprise fut passé, je l'examinai de près, pour voir si je pourrois lui découvrir quelque défaut; mais cet examen ne servit qu'à me prouver que c'est une erreur de croire qu'une femme régulièrement belle ne peut plaire. En vain Appelles emprunta tous les secours de l'Art pour faire une figure parfaite; ce miracle étoit réservé à la seule Nature: elle a réussi en formant Fatime. Quoiqu'élevée dans un pays que nous appellons Barbare, elle a la contenance si majestueuse, les gestes si nobles & si aisés en même-temps, que je suis convaincue que si on la voyoit assise sur le trône le plus éclatant de l'Europe, on croiroit qu'elle est née pour être Reine. En un mot, sa beauté éclipseroit toutes celles qui sont en Angleterre. Un caftan de brocard d'or, à fleurs d'argent, prenoit exacte-

ment ſa taille, & laiſſoit voir toute la beauté de ſa gorge, qui étoit couverte, ſans être cachée, par une chemiſe de fine gaze: ſes caleçons étoient couleur d'œillet pâle; ſa camiſole étoit d'un verd argent: elle avoit des pantoufles de ſatin blanc magnifiquement brodé; ſes charmans bras étoient ornés de braſſelets de diamans; ſa ceinture en étoit bordée. Un riche mouchoir de Turquie, fond œillet, relevé en argent, couvroit ſa tête; de beaux cheveux noirs, partagés en treſſes, pendoient fort bas derriere elle. Pluſieurs épingles à tête de diamant étoient artiſtement rangées ſur un des côtés de ſa tête. Vous m'accuſerez ſans doute d'extravagance, & vous ne pourrez jamais croire qu'il n'y a point d'exagération dans le tableau que je vous fais. Il me ſemble avoir lu quelque part que les femmes ne parlent jamais de la beauté qu'avec raviſſement, & je ne ſais pourquoi on leur en fait un crime: il faut avoir de la vertu pour admirer quelqu'un ſans deſir & ſans jalouſie. Les plus graves Ecrivains ont parlé avec une eſpece d'enthouſiaſme de quelques beaux tableaux & de quelques ſtatues célebres: pourquoi le chef-d'œuvre du Créateur n'auroit-il pas plus de droit à nos éloges que ces foibles copies? Je n'ai point honte d'avouer que j'ai goûté plus de plaiſir en admirant la belle Fatime, qu'en regardant la plus belle piece de ſculpture. Elle me dit que ces jeunes Demoiſelles que je voyois à ſes pieds, étoient ſes filles: elle me paroiſſoit en vérité trop jeune pour être leur mere. Vingt jeunes Eſclaves, rangées au bas du ſopha, rappelloient l'idée des Nymphes. Il falloit le voir, pour croire que la Nature pût fournir un ſpectacle ſi beau. Fatime leur fit ſigne de jouer & de danſer: dans l'inſtant, quatre d'entr'elles commencerent à jouer des airs tendres ſur des inſtrumens qui tiennent du Luth & de la Guittare, & s'accompagnoient avec la voix, pendant que les autres danſoient tour à tour. Je n'avois jamais vu de danſe ſemblable; elle étoit extrêmement légere, & voluptueuſe en même temps: les airs étoient tou-

chans, les mouvemens des danseuses étoient languissans; elles s'arrêtoient dans un attitude tendre, & leurs yeux prenoient un air de langueur; elles se renversoient encore en arriere, & se relevoient ensuite avec tant d'art, que je suis persuadée que la prude la moins sensible, & la dévote la plus scrupuleuse, n'auroient pu les regarder sans être émues. Vous avez lu sans doute que la Musique des Turcs, en général, choque l'oreille; mais ceux qui l'ont écrit, n'avoient entendu que la Musique des rues, & ils n'étoient par conséquent pas plus en état d'en juger que ne le seroit, à l'égard de celle d'Angleterre, un érranger qui n'auroit entendu que ces Joueurs d'instrumens qui courent dans les rues de Londres. Je vous assure que la Musique de ce Pays est fort touchante; je conviendrai cependant que je préférerois l'Italienne; mais peut-être y a-t-il en cela de la partialité. Je connois une Dame Grecque qui chante mieux que Madame Robinson, & qui fait parfaitement la Musique Italienne & la Musique Turque: elle préfere la derniere. Il est certain qu'on trouve en Turquie de tres-belles voix naturelles; celles que j'entendis chez Fatime, étoient dans ce genre, & elles me plurent beaucoup. Lorsque la danse fut finie, quatre Esclaves blondes entrerent dans la chambre, tenant en main des encensoirs d'argent; elles parfumerent l'air avec de l'ambre, du bois d'aloës, &c. Elles me servirent ensuite du café à genoux, dans la plus belle porcelaine du Japon, sur des sous-coupes de vermeil; je trouvai ce café excellent. Pendant ce temps, l'aimable Fatime s'entretint avec moi de la maniere du monde la plus polie & la plus agréable: elle m'appelloit souvent *Uzel Sultanam*, c'est-à-dire, la belle Sultanne; me demandoit mon amitié d'un ton très-obligeant, & marquoit du chagrin de ne pouvoir m'entretenir dans ma langue naturelle. Lorsque je pris congé d'elle, deux jeunes Esclaves apporterent une belle corbeille d'argent, remplie de mouchoirs brodés. Fatime me pria de porter le plus beau pour l'amour d'elle, & donna

les autres à mon interprete & à ma femme-de-chambre. En sortant, je reçus les mêmes politesses qu'en entrant. J'étois si enchantée de ce que je venois de voir, que je m'imaginois avoir passé quelque temps dans le paradis de Mahomet. Je ne sais ce que vous penserez de cette relation; je voudrois seulement qu'elle vous causât une partie du plaisir que j'ai senti. Je serois bien contente, ma chere Sœur, si vous pouviez partager les amusemens de Votre, &c.

LETTRE XXXIV.

A l'Abbé ***. D'Andrinople, *le* 17 *Mai* 1717. *Vieux style.*

Je suis sur le point de quitter Andrinople; & je voudrois, avant mon départ, vous faire connoître ce que j'y ai trouvé de plus curieux. Je ne vous ferai aucune dissertation pour savoir si c'est la même Ville qui s'appelloit autrefois *Oresthesie*, ou *Oreste*; vous le savez mieux que moi. Elle porte maintenant le nom de l'Empereur Adrien. C'est la premiere Ville où les Empereurs Turcs ont fait leur résidence en Europe; plusieurs y ont encore résidé dans les derniers temps. Mahomet IV & Mustapha, frere de l'Empereur régnant, aimoient cette Ville au point qu'ils abandonnerent entiérement Constantinople, pour y demeurer tout-à-fait. Les Janissaires en furent tellement irrités, qu'ils les déposerent: cependant l'Empereur régnant paroît s'y plaire. La situation en est belle, & son territoire est magnifique; mais l'air y est fort mal sain. On assure que la Ville a huit milles de tour: on y comprend sans doute les jardins. On ne distingue les Palais d'avec les autres maisons que par la grandeur; car l'architecture des Turcs n'a nulle apparence. Cette Ville est actuellement fort peuplée; mais la

plupart de ceux qu'on y voit, font des gens qui fuivent l'Armée; & l'on m'a affuré que, quand ils en fortent, la Ville eft prefque déferte. On defféche tous les étés le fleuve Maritza, appellé autrefois l'Hebre, fur lequel Andrinople eft fituée: je crois que cela contribue beaucoup à rendre l'air mal fain. Ce fleuve fait à préfent un courant d'eau qui eft fort agréable; il y a deux beaux ponts deffus. J'ai eu la curiofité d'aller voir la Bourfe, dans mon habit Turc, pour n'être pas reconnue; cependant je vous avouerai que je ne fus pas trop à mon aife, lorfque j'y apperçus une foule de Janiffaires; mais ils n'ofent infulter les femmes: ils me firent place avec autant de refpect que fi j'avois été habillée à l'Angloife. La Bourfe a un demi-mille de long; elle eft voûtée & entretenue avec beaucoup de propreté. Il y a trois cens foixante boutiques remplies de toutes fortes de riches marchandifes expofées en vente, comme elles le font à la nouvelle Bourfe de Londres, mais le pavé de celle d'Andrinople eft entretenu plus proprement, & les boutiques font auffi brillantes que fi elles venoient d'être peintes. Les perfonnes défœuvrées vont s'y promener, ou y prendre du café ou du forbet, qu'on y crie, comme on fait les oranges à nos Spectacles. J'obfervai que la plupart des riches Marchands étoient Juifs: cette Nation a un pouvoir incroyable dans ce pays; elle a plus de priviléges que les Turcs mêmes: elle forme ici une République, & eft jugée par fes propres Loix. Elle s'eft emparée de tout le commerce de l'Empire, parce qu'il regne une grande union parmi ceux qui la compofent, & que les Turcs font très-nonchalans & peu induftrieux. Chaque Baffa a pour homme d'affaires un Juif, auquel il confie généralement tous fes fecrets, & le laiffe conduire fes affaires à fa volonté, fans s'en mêler en aucune maniere quelconque. C'eft ce Juif qui, dans le diftrict de fon Baffa, regle les marchés, reçoit les préfens qu'on a coutume de faire, qui examine les marchandifes qui arrivent ou qui fortent; enfin, fon pouvoir eft

presque sans bornes. Le Médecin, l'Intendant, l'Interprete d'un grand Seigneur est toujours un Juif. Jugez quel avantage peut tirer de-là une Nation toujours attentive à ses intérêts. Les Juifs enfin ont trouvé le secret de se rendre si nécessaires en Turquie, qu'ils sont toujours assurés de la protection de la Cour. Quoique les Marchands Anglois, François & Italiens connoissent toutes leurs supercheries, ils n'en sont pas moins obligés de leur confier leurs affaires: enfin, tout ce qui concerne le commerce, passe par leurs mains. Les moins considérables d'entr'eux sont encore des hommes assez importans pour qu'on n'ose leur manquer. Toute la Nation s'intéresse autant à eux qu'aux plus notables. Ils sont presque tous riches; mais ils ont soin de ne le pas paroître: dans l'intérieur de leur maison, on trouve la plus grande magnificence, même le plus grand luxe. Me voilà bien éloignée de la description de la Bourse. Elle fut fondée par Ali-Bassa, dont elle porte le nom. Tout proche de cette Bourse est une rue qui a un mille de long; elle est remplie de boutiques, où l'on trouve toutes sortes de belles marchandises; mais elles sont extrêmement cheres, parce qu'il n'y a point ici de manufacture. Elle est couverte de planches, pour mettre les marchandises à l'abri de la pluie en tout temps. A peu de distance de là, on trouve le Besiten; c'est une autre Bourse bâtie sur des piliers. On y vend toutes sortes de harnois pour les chevaux; ils sont garnis d'or & de pierreries: on est ébloui en entrant dans cette Bourse. De-là, je me fis conduire dans mon carrosse Turc au camp qu'on doit transporter dans peu sur les frontieres. Le Sultan a déjà visité ses tentes avec toute la Cour. Ce camp fait en vérité un beau coup-d'œil. On prendroit les tentes des Grands pour des Palais; elles couvrent une vaste étendue de terrain, & sont distribuées en plusieurs appartemens tous peints en verd. Les trois queues de cheval, marque de la dignité des Bassas, sont placées d'une maniere remarquable devant la tente de ces Seigneurs;

& ſur toutes ces tentes il y a des globes dorés en plus ou moins grande quantité, ſelon le rang de ceux à qui elles appartiennent. Les Dames Turques vont voir ce camp avec autant d'empreſſement que les Dames Angloiſes allerent voir celui de Hide-Park. On s'apperçoit bien que les Soldats n'ont point cet air de ſatisfaction qui eſt ordinaire à des troupes qui ſont ſur le point de commencer une campagne. La guerre eſt onéreuſe au peuple en général, & particuliérement aux Marchands, ſur-tout lorſque le Grand-Seigneur eſt décidé, comme il l'eſt aujourd'hui, à commander ſes Armées en perſonne. Chaque corps de Marchands eſt obligé de lui faire un préſent proportionné aux richeſſes de ceux qui le compoſent. Je me levai à ſix heures du matin, pour voir la marche des troupes qui devoient paſſer par les principales rues de la Ville; mais elle ne commença qu'à huit. Le Grand-Seigneur ſe mit à la fenêtre du Sérail pour la voir.

Les troupes étoient précédées par un Effendi, monté ſur un chameau magnifiquement enharnaché; il liſoit à haute voix l'Alcoran, qui étoit richement relié, & poſé ſur un couſſin. Une troupe d'enfans habillés de blanc environnoient l'Effendi, & chantoient des verſets de l'Alcoran; ſuivoit un homme qui portoit des rameaux verds; il imitoit un laboureur qui ſeme du bled; venoient enſuite pluſieurs moiſſonneurs couverts d'épis de bled, ils tenoient des faulx en main, & prenoient l'attitude de faucheurs; paroiſſoit une petite machine traînée par des bœufs; il y avoit deſſus un moulin à vent, & des enfans occupés à moudre du bled: cette machine étoit ſuivie d'une autre traînée par des buffles: on voyoit un four & deux enfans, dont l'un pétriſſoit le pein, l'autre le tiroit du four: ils jettoient, par intervalle, des gâteaux au peuple; marchoit enſuite la compagnie des Boulangers, rangés deux à deux, & habillés proprement. Ils portoient ſur leurs têtes des gâteaux, des

pains de toute grandeur, & des pâtés de toute espèce: suivoient deux bouffons, dont le visage etoit couvert de farine; ils amusoient le peuple par leurs gestes & leurs grimaces: suivoient, dans le même ordre que les Boulangers, tous les plus riches Corps des Marchands de l'Empire, comme Jouailliers, Merciers, &c. tous fort bien montés. Au milieu d'eux étoient plusieurs arcs de triomphe, où les differens Commerces étoient représentés avec une magnificence extrême, principalement celui des Foureurs: ils avoient mis autour d'une machine assez grande, des peaux d'hermine & de renard; elles étoient arrangées avec tant d'art, qu'il sembloit que les animaux étoient vivans. Des Musiciens & des Danseurs suivoient les Corps des Marchands. Il pouvoit y avoir en tout vingt mille hommes tout prêts à suivre l'Empereur, s'il le leur avoit commandé. La marche étoit fermée par les Volontaires, qui venoient demander à Sa Hautesse l'honneur de mourir à son service. Ils présentoient un spectacle si barbare, que je quittai la fenêtre sitôt qu'ils parurent: ils étoient tout nuds jusqu'à la ceinture. Les uns avoient des fleches enfoncées dans les bras; les autres en avoient dans la tête, & le sang couloit sur leur visage. Quelques-uns se perçoient le bras avec un couteau, & faisoient rejaillir le sang sur leurs camarades: cette barbarie étoit regardée comme une preuve de courage. On m'assura qu'il y en avoit plusieurs qui, en approchant de la fenêtre de leurs maîtresses, s'enfonçoient une autre fleche dans quelque partie du corps pour leur prouver leur amour, & qu'elles ne manquoient jamais de donner un signe d'approbation à cette galanterie. Toutes les femmes sont voilées pour voir ce spectacle. Il dura huit heures, & m'ennuya beaucoup, quoique je fusse chez la veuve du Capitan Bassa, Amiral, laquelle me fit toutes sortes de politesses: elle m'engagea à prendre du café, des confitures & du sorbet.

Deux jours après, j'allai voir la Mosquée du Sultan Sélim I. Ce bâtiment est digne de la curiosité d'un

voyageur. Quoique je fusse habillée à la mode du pays, j'imagine qu'on savoit qui j'étois : cependant on ne fit aucune difficulté de me laisser entrer; le portier même eut l'attention de me conduire par-tout. Cette Mosquée a quelque chose de majestueux: elle est située au milieu de la Ville, & dans le lieu le plus élevé. La premiere cour a quatre portes; la seconde trois, & toutes les deux sont environnées de portiques, dont les piliers sont de marbre & d'Ordre Ionique; le pavé est de marbre blanc. Le haut de ces portiques forme plusieurs coupoles ou dômes, sur chacun desquels on voit un globe doré. Au milieu des deux cours, il y a de belles fontaines de marbre blanc: devant la grande porte de la Mosquée, est un portique soutenu par des piliers de marbre verd, qui forment cinq portes. Le corps de la Mosquée fait un dôme d'une grandeur prodigieuse; mais j'entends si peu l'architecture, que je n'ose parler des proportions: elle me parut cependant assez réguliere. L'édifice est très-élevé, & j'ose assurer que de tous les bâtimens que j'ai jamais vus, c'est celui qui a l'air le plus majestueux. Il y a deux rangs de galeries, soutenues par des piliers; les balustrades sont de marbre: le pavé de la Mosquée est aussi de marbre; il est couvert de tapis de Perse. L'on n'y voit ni prie-Dieu, ni ces différentes espèces de bancs qu'on trouve dans nos Eglises; & cette simplicité m'a paru assez noble. On n'y défigure point les piliers, qui sont presque tous de marbre rouge ou blanc, par de petites statues, ni par des images ridicules, qui donnent aux Eglises des Catholiques Romains l'air de boutiques de Tabletiers. Il y a sur les murailles des fleurs dont la couleur est si vive, qu'au premier coup-d'œil je ne pus jamais imaginer de quelle matiere elles étoient; mais en approchant, je vis que c'etoit de la porcelaine du Japon: cela fait un très-bel effet. On voit au milieu de cette Mosquée une très-grande quantité de lampes de vermeil, parmi lesquelles il s'en trouve une qui est d'une grandeur prodigieuse.

Elles doivent faire un beau coup-d'œil lorſqu'elles ſont toutes allumées; mais les femmes ne peuvent voir ce ſpectacle, parce qu'on ne les allume que la nuit. Sous la groſſe lampe eſt une chair de bois, dont la ſculpture eſt dorée; & tout auprès, une fontaine où l'on ſe lave; ce qui fait, comme vous ſavez, un article eſſentiel de la Religion des Turcs. Dans un coin de cette Moſquée, eſt une tribune fermée par des jalouſies dorées: c'eſt là que le Grand-Seigneur entend l'Office. Au bout on voit une grande niche, dans laquelle eſt un autel où l'on monte par des marches: il eſt couvert de brocard d'or, & il y a, ſur le devant, deux chandeliers de vermeil, d'une grandeur aſſez conſidérable; dans chacun d'eux on voit une chandelle de cire blanche, de la groſſeur d'un homme. Le dehors de la Moſquée eſt orné de pluſieurs tours, le deſſus eſt tout doré: c'eſt de-là que les *Imaums* appellent le peuple à l'Office. J'eus la curioſité de monter ſur une de ces tours, dont la conſtruction me parut ſurprenante. On arrive par la même porte à trois différens eſcaliers qui conduiſent aux trois étages de la tour; mais ces eſcaliers, qui font le tour de ce bâtiment, ſont diſtribués de maniere que trois Dervis peuvent les monter ſans ſe rencontrer; ce qui eſt admiré des connoiſſeurs. Derriere la Moſquée eſt une Bourſe où les pauvres Artiſans ſont logés *gratis*. Lorſque j'entrai dans cette Moſquée, j'y vis pluſieurs Dervis qui célébroient l'Office. Leur robe eſt d'une étoffe de laine unie; ils ont les bras nuds: un bonnet de laine, ſemblable à un chapeau profond, mais ſans bords, couvre leur tête. J'ai été voir d'autres Moſquées qui ſont conſtruites dans le même ordre d'architecture que celle de Sélim I, mais qui ne l'égalent pas, à beaucoup près, en magnificence: elles ont cependant, toutes en général, l'air plus majeſtueux que les égliſes d'Allemagne & d'Angleterre: je ne parle pas de celles qui ſont dans les pays où je n'ai point paſſé. Le Sérail n'a rien de frappant; mais les jardins en ſont très-grands; il y a beaucoup de fon-

taines & d'arbres; c'eſt tout ce que j'en puis dire; car je n'y ai point été.

Je crois qu'il eſt inutile que je vous faſſe un détail des cérémonies qui ſe ſont obſervées à l'entrée & à l'audience de Mylord M*** : ce ſont toujours les mêmes; je ne répéterai point ce qui a été tant de fois écrit. Le fils du Sultan peut avoir onze ans: aux audiences d'Ambaſſadeur il eſt aſſis à côté de ſon pere. C'eſt un beau jeune homme; mais il n'y a pas d'apparence qu'il ſuccéde immédiatement à l'Empereur régnant. Muſtapha a laiſſé deux fils, dont le plus âgé a vingt ans: le peuple a fondé de grandes eſpérances ſur lui; & il paroît qu'il ne regrettera pas celui qui le gouverne aujourd'hui: il paſſe pour être avare & cruel. Je ſuis, &c.

Je vous écrirai encore de Conſtantinople.

LETTRE XXXV.

A l'Abbé ***. De Conſtantinople, *le* 29 *Mai* 1717. *Vieux ſtyle.*

J'AI fait un voyage très-agréable: le temps étoit extrémement beau ; & comme nous ſommes à préſent dans la plus belle ſaiſon de l'année, les prairies offroient le plus riant ſpectacle du monde. Elles étoient toutes couvertes de ces fleurs dont nous décorons nos parterres, & d'herbes odoriférantes; ma berline, en les foulant, parfumoit l'air. Le Grand-Seigneur nous a fourni trente chariots couverts pour nos bagages, & cinq carroſſes Turcs pour mes femmes. Tous les chemins étoient occupés par les Grands-Spahis, qui venoient de l'Aſie avec leurs équipages pour joindre l'armée. Ils ne voyagent jamais ſans leurs tentes;

je n'ai point voulu en accepter, préférant de loger dans des maisons. Je ne vous ferai point ici une liste ennuyeuse des noms des Villages par où nous avons passé; je me contenterai de vous parler du *Conac*, ou petit Sérail qu'on a bâti à *Ciorici* pour le Grand-Seigneur, lorsqu'il passe par-là. J'eus la curiosité de visiter tous les appartemens destinés pour les Dames de la Cour. Ils sont situés au milieu d'un bouquet d'arbres touffus, & rafraîchis par des fontaines. Je fus assez surprise de trouver les murailles toutes couvertes de Vers Turcs, écrits avec le pinceau. Je me les fis expliquer par mon Interprete, & j'en trouvai plusieurs qui étoient assez bien tournés; cependant, je crois, comme il en convint lui-même, qu'ils perdent beaucoup dans la traduction. En voici un traduit littéralement: « Nous venons dans ce Monde, » nous y séjournons, & nous partons; celui qui est » logé dans mon cœur, n'en sort jamais „. En continuant notre route, nous avons passé par de belles prairies émaillées qui sont le long du rivage de la mer de Marmara; c'est l'ancienne Propontide. La nuit suivante nous couchâmes à Sélivrée, qui étoit autrefois une Ville célebre: c'est à présent un bon Port de mer, & assez bien bâti; il y a un Pont de 32 arcades. On y trouve une ancienne & fameuse Eglise Grecque. J'avois prêté un de mes carosses à une Dame Grecque qui étoit charmée de trouver l'occasion de voyager avec moi; elle avoit dessein de faire ses dévotions à cette Eglise, & je l'y accompagnai. Cet édifice est mal bâti; on y voit les mêmes ornemens que dans les Eglises des Catholiques Romains; mais ils sont moins riches. On me montra le corps d'un Saint où je jettai une piece d'argent; on me fit voir en outre un portrait de la Vierge, qu'on prétend avoir été peint par Saint Luc: il ne prouve pas que ce Saint fût fort habile dans l'art de peindre; cependant la plus belle Notre-Dame d'Italie n'est pas plus célebre par les miracles. Les Grecs ont un très-mauvais goût pour la peinture: tous leurs tableaux sont à fond d'or: ils

étoient les embellir par-là. Jugez de l'effet que cela doit faire. Dans leurs peintures on ne voit ni ombres ni proportions. Ils ont un Evêque qui officie en robe de pourpre. Il eut la politeſſe de m'envoyer à mon logement une chandelle preſque auſſi groſſe que mon corps. Nous reſtâmes à coucher dans une Ville appelée *Bujuk-Cekmege*, ou Grand-Pont: le lendemain nous nous arrêtâmes à *Kujuk-Cekmege*, ou Petit-Pont. La maiſon où nous logeâmes, eſt aſſez agréable: c'étoit autrefois un Monaſtere de Dervis. En entrant, on trouve une grande cour, environnée d'un cloître bâti en marbre; il y a une belle fontaine au milieu. Le point de vue de cette maiſon & des jardins qui l'environnent, eſt le plus beau que j'aie jamais vu; il prouve que les Moines de toutes les Religions ſavent toujours bien choiſir leurs retraites. Il eſt à préſent occupé par un *Hogia*, ou Maître d'école, qui enſeigne les enfans. Je le priai de me montrer ſon appartement particulier; je fus fort ſurpriſe de voir qu'il me montroit un cyprès très-élevé, au haut duquel ſon lit étoit placé, & un peu plus bas celui de ſa femme & de deux enfans, qui, comme lui, couchoient toutes les nuits dans cet arbre. Cela me parut ſi plaiſant, que j'eus la curioſité d'examiner ces nids de plus près; mais lorſque j'eus monté cinquante échelons, je vis qu'il m'en reſtoit encore autant pour arriver au haut de l'arbre, & qu'il me faudroit aller de branche en branche, j'eus peur pour mon cou, & je deſcendis.

Nous arrivâmes le lendemain à Conſtantinople; mais je ne puis vous en parler encore; je n'ai été occupée qu'à recevoir des viſites qui m'ont aſſez récréé la vue, parce que les femmes ſont, en général, très-belles ici, & qu'elles ſavent toutes ſe mettre avec goût. Notre Hôtel eſt dans Pera, qui n'eſt pas plus un Fauxbourg de Conſtantinople, que Weſtminſter n'en eſt un de Londres. Tous les Ambaſſadeurs ſont logés fort près les uns des autres. De notre Hôtel on découvre le Port, la Ville, le Sérail, & les montagnes

éloignées de l'Aſie, ce qui fait le plus beau coup d'œil du monde.

Un Auteur François dit que Conſtantinople eſt deux fois auſſi grande que Paris, Mylord M*** prétend qu'elle n'eſt pas plus grande que Londres; pour moi je trouve le contraire; mais je ne la crois pas ſi peuplée. Les champs ou l'on enterre les morts, ſont certainement beaucoup plus ſpacieux que toute la Ville, & je ſuis étonnée que l'on perde tant de terrain pour cet uſage en Turquie. J'ai vu des cimetieres de pluſieurs milles d'étendue, qui ſervoient à enterrer les morts d'un très-petit Village qui avoit autrefois été une grande Ville, & qui n'en conſervoit plus que cette triſte marque. Les Turcs ont pour maxime de ne jamais toucher à une pierre qui ſert de monument: il y en a quelques-uns qui ſont de très-beau marbre, & qui coutent fort cher. On érige ordinairement à la mémoire d'un homme une colonne, au haut de laquelle on fait ſculpter un Turban. Comme les Turbans, par leurs formes, dénotent la qualité & la profeſſion d'un homme, cela fait le même effet que ſi l'on mettoit des armes ſur le tombeau du mort; d'ailleurs, on grave ordinairement une inſcription en lettres d'or ſur la colonne. Le tombeau des femmes a une colonne ſans aucun ornement; mais on met une roſe au haut, lorſqu'elle eſt deſſinée pour celui d'une fille.

Chaque famille a ſa ſépulture particuliere; elle eſt environnée de grillages & plantée d'arbres tout autour. Dans celle des Sultans & des Grands, il y a toujours des lampes allumées.

En vous parlant de la Religion des Turcs, j'ai oublié deux particularités. J'en avois lu une; mais elle me paroiſſoit ſi bizarre, que je la croyois fauſſe; elle eſt cependant vraie. C'eſt que lorſqu'un mari a répudié ſa femme d'une maniere ſolemnelle, il ne peut la reprendre qu'à une condition, qui eſt de permettre à un autre

homme de passer une nuit avec elle; & il s'en trouve qui aiment mieux subir cette loi, que d'être privés pour toujours d'une femme pour laquelle leur passion s'est ralumée. L'autre particularité est un point de doctrine bien extraordinaire: toute femme qui meurt sans être mariée, est regardée comme une réprouvée. Cette croyance est fondée sur l'opinion où les Turcs sont que la femme n'est créée que pour croître & multiplier, & qu'elle ne remplit sa vocation que lorsqu'elle fait des enfans, ou qu'elle les éleve, & c'est tout ce que Dieu lui demande. Les femmes ne peuvent être effectivement astreintes à d'autres devoirs en Turquie, puisque tout commerce avec le Public leur est interdit. Nous sommes persuadés que les Mahométans ne croient point qu'elles aient une ame; mais nous nous trompons: il est vrai qu'ils prétendent que l'ame des femmes n'est pas d'une espèce si élevée que celle des hommes, & qu'elles n'entreront point dans le Paradis qui leur est destiné, à eux qui doivent être seuls dans la compagnie des Béatitudes célestes; mais ils croient qu'il y a un lieu de félicité destiné pour les femmes vertueuses, & où elles jouiront d'un bonheur éternel. Il y a beaucoup de femmes assez superstitieuses pour ne pas vouloir rester veuves dix jours, de crainte d'être réprouvées en mourant, comme des créatures inutiles; mais celles qui aiment leur liberté, & qui sont moins scrupuleuses, ne se marient que lorsqu'elles craignent de mourir. Ce précepte de Religion est bien différent de celui qui enseigne qu'il n'y a rien de si agréable à Dieu qu'un vœu de chasteté perpétuelle. Je vous laisse à juger laquelle est la plus raisonnable de ces deux doctrines. J'ai une collection de médailles Grecques, qui commence déjà à être nombreuse. Il y a ici des Antiquaires de profession, toujours tout prêts à en vendre à ceux qui en veulent acheter. Vous ne sauriez croire de quel œil ils me fixent lorsque je leur en demande: je crois qu'ils s'imaginent qu'il n'est permis de chercher des médailles antiques qu'à ceux qui sont eux-mêmes des antiquités. Il y en a dans ma

collection quelques-unes de Rois de Macédonie, qui sont fort rares, principalement un Persée: il est si bien gravé, que les traits semblent annoncer ses vices. J'ai une tête de porphyre qui est une véritable sculpture Grecque. Les Savans à qui je la ferai voir à mon retour, n'auront pas là satisfaction de savoir qui elle représente; car les Antiquaires de qui on achete ces raretés, sont tous Grecs, & d'une ignorance extrême; ils ne savent que vendre. Ils ont des correspondances à Alep, au Grand-Caire, en Arabie & en Palestine, qui leur envoient tout ce qu'ils peuvent trouver, & souvent de gros morceaux de cuivre qui ne sont propres qu'à faire des casseroles & des chaudrons. Ils vendent tout le plus cher qu'ils peuvent, sans distinguer ce qui est précieux d'avec ce qui ne l'est pas. Ceux qui croient avoir un peu de connoissance, ne manquent jamais de trouver l'image de quelque Saint sur les médailles des Villes Grecques. Un d'entr'eux me montrant sur le revers d'une médaille, Pallas avec une Victoire dans sa main, m'assura que c'étoit la Vierge qui tenoit un Crucifix. Le même me présenta la figure de Socrate sur une sardoine; &, pour en rehausser le prix, il lui donna le nom de Saint Augustin. J'ai demandé une Momie, qui, je crois, me parviendra sans qu'il lui arrive le même accident qui est arrivé à une très-belle que le Roi de Suede avoit fait acheter: elle lui coûtoit fort cher; mais les Turcs s'imaginerent que ce Prince avoit formé quelque projet, & que, pour le faire réussir, il lui falloit cette Momie; en conséquence, ils se persuaderent que c'étoit le corps de .... Dieu sait qui, & que la conservation de leur Empire dépendoit mystiquement de celle de ce corps: ils rappellerent à cette occasion quelques anciennes prophéties, & finirent par mettre la Momie dans les sept tours, où elle est restée prisonniere depuis ce temps. Je n'ose employer mon crédit pour la délivrer; mais j'espere que la mienne passera sans être examinée. Je ne puis à présent vous dire autre chose de Constantinople. Vous

recevrez de mes nouvelles lorſque j'aurai eu le temps de me reconnoître. Je ſuis, Monſieur, Votre, &c.

LETTRE XXXVI.

A M. Pope. Du Village de Belgrade, *le* 17 *Juin* 1717. *Vieux ſtyle.*

Je compte que vous avez reçu à préſent deux ou trois de mes Lettres. Celle où vous me ſuppoſez morte & enterrée, ne m'eſt parvenue qu'hier, quoique datée du 3 Février. Je vous ai déjà appris que j'étois encore de ce monde, mais en vérité, je compare ma ſituation actuelle à celle des eſprits ſéparés des corps. Les chaleurs de Conſtantinople ſont cauſe que je ſuis dans ce lieu, qui répond parfaitement à la deſcription des Champs Eliſées. C'eſt un bois planté d'arbres fruitiers, qui ſont arroſés par un grand nombre de fontaines, dont l'eau eſt très-claire & très-bonne; ils ombragent pluſieurs belles allées: la terre eſt couverte d'une ſi agréable verdure, qu'elle me ſemble être l'ouvrage de l'Art; mais on m'aſſure que c'eſt celui de la Nature. Nous découvrons la mer noire, qui nous rafraîchit par ſes briſes, & calme les exceſſives chaleurs de l'été. Ce Village n'eſt habité que par des Chrétiens qui ſont fort riches: ils vont tous les ſoirs chanter & danſer ſur le bord d'une fontaine qui n'eſt qu'à quarante pas de la maiſon que j'habite. La beauté & l'habillement des femmes me rappellent à l'idée les tableaux que les Poëtes & les Peintres font des Nymphes. L'état dans lequel eſt mon eſprit, me perſuade preſque que je ſuis malade: j'ignore entiérement ce qui ſe paſſe parmi les vivans; & ſi le haſard m'en donne quelques nouvelles, je les reçois avec une extrême indifférence. Je conſerve cependant toujours du penchant pour mes amis & mes connoiſ-

fancées que j'ai laissés dans le monde, selon ce que dit un admirable Auteur : « Les esprits des morts » conservent toujours de la tendresse pour les amis » & les parens qu'ils ont laissés derriere eux » . Personne ne peut nier cette vérité: j'en suis moi-même un exemple. Virgile dit aussi:

. . . *Curæ non ipsæ in morte relinquunt.*

Pour que le lieu que j'habite fût de véritables Champs Elisées, il faudroit qu'il y eût un fleuve Léthé; mais je ne suis pas assez heureuse pour y en trouver. En vérité, la danse, le chant & la clarté du soleil m'ennuient, & je soupire après la fumée & les impertinences qui vous fatiguent. Je fais cependant ce que je peux pour me persuader que je vis ici dans une plus agréable variété, & que le lundi chasser aux perdrix, le mardi lire de l'Anglois, le mercredi étudier la Langue Turque; dans laquelle, à propos, je suis déjà fort savante, le jeudi lire des Auteurs Classiques, le vendredi écrire, le samedi m'occuper avec mon aiguille, le dimanche recevoir des visites & entendre de la musique, est employer plus agréablement la semaine, que d'aller le lundi à la Cour, le mardi chez Milady Mohuns, le mercredi à l'Opéra, le jeudi à la Comédie, le vendredi chez Milady Chetwynds, &c. Dans ce cercle continuel d'actions, on voit le même scandale, les mêmes folies répétées cent & cent fois, & elles ne me font pas plus d'impression ici qu'aux autres morts. Dans l'état où je suis actuellement, je peux entendre tout sans indignation; je ne suis capable que de pitié. Quand je réfléchis à l'espace immense qui est entre vous & moi, les nouvelles qui m'arrivent ne m'affectent plus; si elles m'annoncent un sujet de joie ou de tristesse, je pense que ce sujet a eu le temps de changer avant que j'en fusse informée. Mais cette indifférence ne s'étend pas jusqu'à mes amis, comme je l'ai déjà dit: je serai toujours flattée si vous voulez

en être du nombre, auffi-bien que Madame Congreves, & je defire de vivre toujours dans votre amitié. Je fuis; &c.

LETTRE XXXVII.

A Milady ***. Du Village de Belgrade, *le* 17 *Juin* 1717. *Vieux ftyle.*

Je vous demande pardon, Milady; mais je n'ai pu m'empêcher de rire, même de bon cœur, à la lecture de votre Lettre, & des commiffions dont vous voulez bien m'honorer. Vous me priez d'abord de vous acheter une Efclave Grecque, ornée de toutes fortes de qualités; mais les Grecs font Sujets, non Efclaves des Turcs. Les filles que l'on vend ici ont été ou prifes à la guerre, ou enlevées en Ruffie, en Circaffie, ou enfin en Géorgie; & ce font toutes de pauvres malheureufes fi maladroites, que vous n'en voudriez prendre aucune pour fervante de fatigue. Il eft vrai qu'on en avoit enlevé plufieurs mille dans la Morée; mais la plupart a été rachetée par les Chrétiens, & le refte par les parens qu'elles avoient à Venife. Ces belles Efclaves, qui fervent les femmes de qualité, auffi-bien que celles qui font deftinées aux plaifirs des grands Seigneurs, font toutes achetées à l'âge de huit à neuf ans, & on leur apprend avec foin à danfer, chanter, broder, &c. Elles font prefque toutes Circaffiennes; leurs maîtres ne les vendent jamais que quand elles ont fait quelque faute grave. S'ils s'en dégoûtent, ils en font préfent à un de leurs amis, ou leur rendent la liberté. Celles qui font expofées dans les marchés, font toujours coupables de quelque crime, ou fi groffieres & fi mal-adroites, qu'elles ne font propres à rien du tout. Je crains que vous n'ajoutiez pas foi à ce langage, qui eft bien différent

I ij

de l'opinion qu'on a en Angleterre; mais qui eſt cependant vrai. Toute vôtre Lettre eſt remplie de mépriſes d'un bout à l'autre. Je m'apperçois que vous avez pris vos idées de la Turquie dans Dumont, ce digne Auteur, qui a écrit avec autant d'ignorance que de confiance. C'eſt un amuſement ſingulier pour moi de lire ici les voyages du Levant, qui ſont tous en général remplis de menſonges & d'abſurdités. Les Auteurs de ces ſortes de relations ne manquent jamais d'entrer dans des détails ſur ce qui regarde les femmes, quoiqu'ils n'en aient certainement jamais vu une ſeule, & de parler des mœurs des hommes, comme d'une choſe qui leur eſt très-connue, quoiqu'ils ne ſe ſoient jamais trouvés avec eux: ſouvent ils ont même la hardieſſe de donner la deſcription des Moſquées, dans leſquelles ils n'ont oſé ſeulement regarder par un trou. Les Turcs ſont en général très-fiers, & ne converſent jamais avec un étranger, s'ils ne ſont certains qu'il tient un rang diſtingué dans ſon Pays. Je ne parle que des Turcs de marque; & vous pouvez bien vous imaginer quelle idée la converſation de ceux du commun peut donner du génie de la Nation en général.

Je vous enverrai certainement du baume de la Mecque; mais il eſt beaucoup plus difficile d'en avoir que vous ne penſez. D'ailleurs, je ne vous conſeille pas d'en faire uſage. Je ne ſais pourquoi on le vante tant. Toutes les Dames que je connois à Londres & à Vienne m'ont priée, avec beaucoup d'inſtances, de leur en envoyer des pots. On m'en a donné une certaine quantité de la meilleure eſpèce; ce qui fait un préſent fort honnête. Je me ſuis hâtée d'en mettre ſur mon viſage, parce que j'en attendois quelqu'effet ſurprenant; il eſt vrai qu'il l'a été beaucoup. Dès le lendemain, mon viſage a extraordinairement enflé, & eſt devenu auſſi rouge que celui de Milady ***. J'ai été trois jours entiers dans ce triſte état, & je croyois y reſter toute ma vie: vous imaginez bien

que j'étois fort inquiéte : pour surcroît d'amusement, Mylord M*** ne cessoit de me reprocher mon imprudence. A la fin, mon visage s'est remis dans son ancien état; les Dames me disent qu'il est même beaucoup mieux qu'il n'étoit ; mais je ne m'apperçois point de cet embellissement dans mon miroir. Il est vrai que, si l'on jugeoit de l'effet du baume par leur visage à elles, on en auroit une opinion fort avantageuse. Elles en font toutes usage, & leur teint est d'une beauté ravissante. Pour moi, je n'ose m'exposer une seconde fois à la même douleur ; je laisserai mon teint suivre le cours de la Nature, & ne chercherai point à empêcher le temps de le flétrir : en un mot, je fais peu de cas des remedes de cette espèce. Pour vous, Madame, vous ferez ce qu'il vous plaira ; souvenez-vous seulement, avant de vous en servir, que votre visage sera pendant quelques jours dans un état où vous n'oserez le montrer à la Cour. Les Dames Turques prétendent qu'il y a un moyen de se faire aimer, plus sûr que celui de devenir belles : vous savez qu'on n'en connoît point d'autre dans notre Pays. Elles sont persuadées qu'il y a des secrets, qu'elles disent connoître, par lesquels elles peuvent enchanter celui qui leur plaît, & prendre un empire absolu sur lui. Comme je ne suis pas crédule, je n'ajoute aucune foi à cet enchantement. Je disputai hier au soir sur cet article, avec une Dame à qui je dois rendre la justice de dire qu'elle parle très-pertinemment sur tout autre sujet que celui-là ; mais elle se fâcha réellement contre moi, voyant qu'une quarantaine de contes qu'elle m'avoit faits à ce sujet ne me persuadoient point. Enfin, elle finit par me faire l'histoire de plusieurs mariages ridicules, auxquels on ne pouvoit attribuer d'autre cause, disoit-elle, que ces enchantemens. Je l'assurai qu'en Angleterre où l'on ne connoissoit nullement la magie, où les femmes n'étoient pas, à beaucoup près, si belles qu'ici, & enfin où il faisoit de moitié moins chaud, on voyoit des mariages ridicules, & qu'on ne regar-

doit point comme une chose surnaturelle de voir un homme faire des folies pour une femme. Mais toutes ces raisons ne furent pas capables de détruire en elle un préjugé qu'elle appelloit certitude. Elle ajouta qu'elle se feroit scrupule d'user d'enchantemens; mais qu'elle le pourroit, si elle le jugeoit à propos. Ensuite, en me regardant fixément, elle me dit, d'un ton dogmatique, qu'aucun enchantement ne pouvoit avoir d'effet sur moi; qu'il y avoit quelques personnes dans le même cas, mais en très-petit nombre. Jugez combien ce discours me fit rire. Toutes les Dames Turques pensent cependant comme celle-là, & prétendent qu'elles ne font aucun pacte avec le Diable: il y a, disent-elles, des compositions qui peuvent inspirer de l'amour. Je crois que quelqu'un qui pourroit envoyer en Angleterre un vaisseau chargé de ces compositions, auroit bientôt fait sa fortune. Combien de femmes de notre connoissance donneroient tout ce qu'on leur demanderoit pour avoir de cette marchandise! Adieu, ma chere Lady; je crois ne pouvoir finir ma Lettre par un sujet qui présente des idées plus agréables. Bien des gens, comme vous pouvez le croire, me feroient la cour en Angleterre, si, dans mes voyages, j'avois acquis une science qui leur seroit si utile.

LETTRE XXXVIII.

A Madame T. De Pera, *le 4 Janvier 1718. Vieux style.*

Je vous suis très-obligée, ma chere Dame, de la Lettre amusante que vous m'ayez écrite. De toutes les personnes avec qui je suis en correspondance, vous êtes la seule qui ayez pensé assez juste pour croire que je serois charmée de savoir ce qui se passe parmi vous. Toutes les autres me disent, presqu'en termes

formels, que je fais tout : je ne peux imaginer sur quoi il leur plaît de fonder cette supposition, à moins qu'elles ne soient persuadées qu'il y a encore dans ce Pays de la race du pigeon de Mahomet, duquel je reçois quelqu'intelligence surnaturelle. Je voudrois bien pouvoir, par reconnoissance pour votre bonté, vous faire quelque relation amusante de ce Pays: mais j ignore si parmi les scenes qui s'y passent, j'en pourrai trouver qui piquent votre curiosité; je doute même que vous en ayez pour des choses si éloignées de vous. Je vous avouerai franchement que je ne suis guere disposée à ramasser ce qu'il peut y avoir d'amusant: toute mon attention est réunie à faire des préparatifs nécessaires pour l'augmentation de ma famille, que j'attends de jour en jour. Mais la gloire qui m'en reviendra, la réflexion que je tomberois sans cela dans le mépris, me console de cet accident. Vous n'entendriez pas ce langage, si je ne vous instruisois qu'il est plus honteux dans ce pays-ci pour une femme mariée de n'être pas mere, que de l'être dans le nôtre avant le mariage. Si-tôt qu'une femme cesse de faire des enfans, on croit que c'est la vieillesse qui en est la cause, quoiqu'elle ait l'air très-jeune. En outre, la fécondité est aussi nécessaire pour être regardée comme une Beauté, que les preuves de noblesse pour être reçu Chevalier de Malte. Aussi les femmes en Turquie sont si empressées de faire preuve de leur jeunesse, qu'outre les moyens naturels, elles emploient toutes sortes de stratagêmes; ce qui les fait souvent périr. Toutes les femmes de ma connoissance ont, sans exagérer, douze ou treize enfans, & les vieilles se glorifient d'en avoir eu vingt-cinq ou trente: c'est le plus grand nombre qui leur attire le plus de respect. Lorsqu'elles sont enceintes, on leur entend répéter souvent, « qu'elles esperent que Dieu leur » fera la grace d'en avoir deux cette fois ». Lorsque je leur demande comment elles pourront pourvoir à la subsistance d'une famille aussi nombreuse qu'elles le desirent, elles me répondent que la peste en dé-

truira infailliblement la moitié. Cela arrive ordinairement sans que les parens en prennent beaucoup de chagrin; leur tendresse est satisfaite lorsqu'ils ont produit beaucoup d'enfans, & elle n'est point allarmée lorsqu'ils les perdent. L'Ambassadrice de France & moi, nous sommes obligées de nous conformer à cet usage. Il n'y a guere plus d'un an qu'elle est ici; elle a déjà eu un enfant, & est encore enceinte. Ce qui me paroît le plus agréable pour les femmes dans ce Pays-ci, c'est qu'elles sont exemptes de la malédiction qui est attachée à notre sexe dans les autres: elles voient toutes sortes de compagnies si-tôt qu'elles sont delivrées: au bout de quinze jours elles se parent de toutes leurs pierreries, & prennent des habits neufs pour rendre des visites. Je souhaite que le climat influe sur moi, uniquement dans cette conjoncture; mais je crains de m'y trouver autant Angloise, que je le suis à l'égard du feu & de la peste, deux fléaux que l'on redoute très-peu ici. Plusieurs familles ont vu brûler leur maison une ou deux fois, par la maniere extraordinaire avec laquelle on se chauffe. Au lieu de poële ou de cheminée, les Turcs ont une machine nommée *Tentour*. C'est une espèce de coffre de bois élevé de deux pieds, où l'on met des cendres chaudes: on le couvre ensuite d'un beau tapis, ou d'une belle étoffe brodée, pour se chauffer, on s'assied auprès, & l'on passe les jambes sous le tapis; dans cette attitude on travaille ou on lit: si l'on s'endort, ce qui arrive assez souvent, ou pousse le Tentour avec les pieds, on le renverse, & les cendres chaudes mettent le feu à la maison. Il y a environ quinze jours qu'il y en eut cinq cens de brûlées par un accident semblable. J'en ai encore vu brûler plusieurs depuis: & j'ai remarqué que ceux à qui elles appartenoient, ne paroissoient nullement émus d'un accident si ordinaire: ils mettent promptement leurs effets dans une barque, & regardent brûler leur maison avec le plus grand sang-froid du monde: leur personne est rarement en danger, parce qu'ils n'ont point d'escalier à descendre.

Mais il y a assez long-temps que je vous entretiens d'objets qui ne m'amusent guere: je crois que je peux vous parler à présent de choses plus agréables. Je suis dans un climat charmant. Aujourd'hui, 4 Janvier, vous êtes sans doute à vous geler auprès d'un misérable feu de charbon de terre; & moi, dans le moment où je vous écris, j'ai fait ouvrir mes fenêtres pour profiter de la chaleur du soleil, qui est extrêmement clair & pur; ma chambre est garnie d'œillets, de roses & de jonquilles de mon jardin. Il y a plusieurs articles dans la Loi Turque qui m'enchantent: entre nous, ils sont beaucoup plus sages & plus scrupuleusement exécutés que quelques-uns qui sont dans la nôtre. Les menteurs, en Angleterre, triomphent ordinairement de leur crime: ici, lorsqu'ils sont convaincus de quelqu'insigne fausseté, on les marque d'un fer chaud au front. Si cette Loi avoit lieu parmi nous, combien verrions-nous de beaux fronts défigurés! Combien d'aimables Gentilshommes se feroient faire des perruques qui leur descendroient jusqu'aux sourcils! Je vous parlerois de beaucoup d'autres Loix; mais il faut que j'appelle ma Sage-femme.

LETTRE XXXIX.

*A la Comtesse de ***.* De Pera, *le* 10 *Mars* 1718. *Vieux style.*

J'ai gardé avec vous, ma chere Sœur, un silence de plusieurs mois, & j'en suis plus affligée, que je ne peux vous l'exprimer: mais où vous adresserai-je mes Lettres? En quelle partie du Monde êtes-vous? Je n'ai point reçu de vos nouvelles depuis le petit billet du mois d'Avril, par lequel vous m'apprenez que vous êtes sur le point de quitter l'Angleterre, & vous me promettez de me faire savoir quel endroit vous habi-

terez, & où sera votre adresse: je n'ai encore rien appris de tout cela jusqu'à présent. La Gazette seule m'a annoncé votre retour à Londres. J'aimerois mieux vous écrire dix Lettres, quand même elles devroient s'égarer toutes, que de vous mettre dans le cas de penser que je ne vous écris point du tout; d'ailleurs, il y auroit bien du malheur si de dix il ne vous en parvenoit pas une. Quoi qu'il en soit, je garde toutes les copies de mes Lettres, pour prouver l'envie que j'ai de partager avec vous les agrémens de mon voyage, sans en partager les fatigues & les désagrémens.

Je commence par vous féliciter d'avoir une niece: j'accouchai d'une fille (1) il y a cinq semaines. Je ne mets pas cette aventure au nombre de celles qui m'amusent, quoique les couches ne soient pas, à beaucoup près, si pénibles en Turquie qu'elles le sont en Angleterre: il y a autant de différence qu'entre les rhumes de cerveau auxquels on est assez sujet ici, & la consomption qui est assez commune à Londres. Aucune femme ne garde la maison un mois après ses couches. Comme je ne suis point si esclave de nos Coutumes pour les suivre lorsqu'elles sont inutiles, je rendis mes visites au bout de trois semaines. Il y a environ quatre jours que je traversai le bras de mer qui sépare ce lieu de Constontinople, pour faire une nouvelle visite: j'y appris les choses du monde les plus curieuses. J'allai voir la Sultane *Hafiten*, favorite du feu Empereur *Mustapha*, qui, comme vous le savez sans doute, fut déposé par son frere le Sultan actuel, &, selon l'opinion générale, empoisonné au bout de quelques semaines. Cette Dame, après la mort de *Mustapha*, reçut un ordre absolu d'abandonner le Sérail, & de choisir un mari parmi les Grands de la Porte. Vous croirez peut être qu'elle reçut cet ordre avec beaucoup de plaisir: point du tout. Ces

(1) La Comtesse actuelle de Bute.

femmes, qui ſont appellées Reines, & qui ſe croient telles, regardent la liberté de ſe marier ainſi, comme le plus cruel affront qui puiſſe leur être fait. La Sultane *Hafiten*, ſe jetta aux pieds du Sultan, le pria de la poignarder, plutôt que de traiter la veuve de ſon frere avec tant de mépris. Elle lui dit dans l'excès, qu'ayant donné cinq Princes à la famille Ottomane, elle devoit être à l'abri d'un tel affront. Mais ces Princes étoient morts; il ne lui reſtoit qu'une fille; les raiſons qu'elle apportoit furent inutiles: on l'obligea de choiſir un mari. Son choix tomba ſur *Bekir Effendi*, alors Secrétaire d'Etat, qui étoit âgé de plus de quatre-vingts ans. Elle vouloit par-là convaincre le Public qu'elle étoit abſolument réſolue de remplir le vœu qu'elle avoit fait de ne jamais laiſſer entrer un ſecond mari dans ſon lit, & que ſe trouvant obligée d'honorer un Sujet au point d'être appellée ſa femme, elle choiſiſſoit celui-là, comme une marque de reconnoiſſance de ce qu'il l'avoit préſentée à l'âge de dix ans, à ſon premier Seigneur. Elle n'a jamais voulu recevoir aucune viſite de ſa part, quoiqu'elle ſoit chez lui depuis quinze ans. Elle eſt dans un deuil perpétuel, avec une conſtance peu commune dans la Chrétienté, & ſur-tout parmi les veuves de vingt-un ans: la Sultane *Hafiten* n'en a à préſent que trent ſix. Elle n'a point d'Eunuques noirs pour ſa garde; ſon mari eſt obligé de la reſpecter comme une Reine, & n'a aucun droit de s'informer de ce qui ſe paſſe dans ſon appartement. Lorſque je lui rendis viſite, je fus introduite dans une grande chambre, le long de laquelle régnoit un ſopha orné de colonnes de marbre blanc, couvert de velours, fond d'argent, & à fleurs d'un bleu pâle: les couſſins étoient de la même étoffe. On me pria de m'aſſeoir juſqu'à ce que la Sultane arrivât. Elle avoit imaginé cette réception, afin d'éviter de ſe lever quand je paroîtrois devant elle. Lorſque je me levai, elle me fit cependant une inclination de tête. Je ſentois du plaiſir en examinant une femme qui avoit captivé le

sœur d'un Empereur auquel on présentoit chaque jour des Beautés de toutes les parties du Monde. Il me parut qu'elle n'avoit jamais été si belle, à beaucoup près, que la charmante Fatime que j'avois vu à Andrinople, quoiqu'elle eût encore les restes d'une belle femme: il paroissoit que le chagrin l'avoit plus flétrie que le temps. Son habillement étoit si riche, que je ne puis m'empêcher de vous en faire la description. Elle avoit une camissolle, appellée Dualma: elle differe du Caftan en ce qu'elle a des manches plus longues, & qui sont retroussées par le bas: elle étoit pourpre, lui prenoit bien la taille, & étoit garnie des deux côtés, depuis le haut j'usqu'en bas, & autour des manches, de perles très-belles, & grosses comme les boutons que les femmes ont ici à leurs habits: je ne veux pas dire aussi gros que ceux de Mylord M***, mais à-peu-près, aussi gros qu'un pois. A ces boutons pendoient de grandes gances de diamant, de la même forme que ces gances d'or qu'on met ordinairement aux habits que l'on prend, lorsqu'on célebre l'anniversaire d'un Prince. Cet habit étoit attaché sur la ceinture avec deux glands de perles plus petites, & garni de gros diamans sur les manches. Sa chemise étoit attachée avec un gros bouton de diamant en forme de losange. Sa ceinture étoit fort large & toute couverte de diamans. Elle avoit autour de son cou trois chaînes qui pendoient jusques sur ses genoux: l'une étoit de grosses perles, & au bout on voyoit une émeraude aussi grosse que l'œuf d'une poule d'Inde; une autre étoit d'émeraudes du verd le plus vif, chacune de la grandeur d'un petit écu, & de l'épaisseur de trois de six livres; elles étoient serrées l'une contre l'autre, & très-bien assorties. La troisieme étoit composée de petites émeraudes parfaitement rondes, l'éclat de ses pendans d'oreilles effaçoit celui de ses autres ajustemens. Ils consistoient en deux diamans, taillés en forme de poires, & de la grosseur d'une noisette. Autour de son *Talpoche* elle avoit quatre cordons de perles les plus écla-

lantes & les plus parfaites qu'on puisse voir. Il y en avoit assez pour faire au moins quatre colliers, aussi gros chacun que celui de la Duchesse de Marlborough. Ces cordons étoient attachés avec deux roses, composées chacune d'un gros rubis environné de vingt diamans. Sa coëffure étoit toute couverte d'épingles à tête d'émeraude & de diamant. Ses bracelets étoient de diamant; elle avoit à ses doigts le plus grosses bagues que j'aie jamais vues, excepté celles de M. Pitt. Je laisse aux Joualliers à estimer ces choses; mais; suivant le prix des pierreries en Angleterre, son ajustement devoit valoir cent mille livres sterling. Je suis certaine qu'il n'y a point de Reine en Europe qui en ait un qui vaille la moitié aut?.,, & les pierreries de l'Impératrice; quoique très-belles, paroitroient communes auprès de celles de la Sultane *Hafiteri*. Elle me donna un dîner où l'on servit cinquante plats de viande, un à un, selon l'usage du Pays; ce que je trouvai fort ennuyeux; mais la magnificence du service égaloit celle de son ajustement. Les coûteaux étoient d'or, & les manches garnis de diamans. Le luxe qui me choqua, fut la nape & les serviettes, qui étoient d'une espece de gaze brodée en fleurs naturelles de soie & d'or; elles étoient enfin aussi bien travaillées que les plus beaux mouchoirs qui soient jamais sortis de ce Pays; & c'étoit avec un regret infini que j'en faisois usage: elles furent toutes gâtées avant la fin du dîner. Le sorbet, qui est la liqueur ordinaire dans les repas, fut servi dans de grandes tasses de porcelaine, dont les couvercles & les soucoupes étoient d'or massif. Après le dîner, on apporta de l'eau dans des bassins d'or, & des serviettes semblables à celles dont on avoit fait usage pendant le repas: je m'essuyai les mains avec; mais ce fut encore avec regret. On servit ensuite le café dans de la porcelaine, avec des soucoupes d'or.

La Sultane me parut d'assez bonne humeur: elle me tint toujours un langage plein de politesse: je profi-

tai de cette occasion, pour tirer d'elle quelque détail sur le Sérail ; dont nous n'avons aucune notion. Elle m'assura qu'il étoit entiérement faux que le Sultan jettât un mouchoir à celle qu'il desire de posséder, comme on le débite. Il charge le Kislir Aga de lui annoncer l'honneur qu'il a dessein de lui faire. Sur le champ elle est complimentée par toutes les autres Sultanes, qui la conduisent au bain, où elles la parfument & l'habillent magnifiquement, & en même temps d'une manière convenable à l'objet pour lequel elle est destinée. L'Empereur se fait précéder par un présent, & passe après dans l'appartement où elle est: il est encore faux qu'elle rampe jusqu'au pied du lit. La Sultane *Hasiten* m'assura que la premiere femme que l'Empereur choisissoit, avoit toujours le pas sur les autres, & que ce n'étoit point la mere du fils ainé, comme les Voyageurs ont voulu nous le persuader. Le Sultan s'amuse quelquefois avec toutes les Sultanes, qui forment un cercle autour de lui. *Hasiten* me dit qu'aussi-tôt qu'il donnoit quelque marque de préférence à une d'entr'elles, les autres étoient en proie à la plus vive jalousie. Mais je trouvai que cela avoit beaucoup de rapport à ce qui se passe dans presque toutes les Cours, où l'on guette un coup d'œil du Monarque : l'on y attend, avec impatience, un sourire de sa part ; & toutes celles qui ne l'ont pas obtenu, sont jalouses de celle à qui il est adressé.

Elle ne prononçoit jamais le nom de Mustapha, sans avoir les larmes aux yeux; & cependant elle en parloit avec plaisir. « Mon bonheur passé, me » dit-elle, me paroît un songe ; mais je ne peux oublier que j'étois aimée du plus grand & du plus » aimable des hommes. Je faisois toutes ses cam» pagnes avec lui ; il me préferoit à toutes les au» tres ; & je ne lui aurois pas survécu ; si je n'aimois » la Princesse, ma fille, avec la derniere tendresse : » à peine même cette tendresse a-t-elle suffi pour me

» dérober à la mort. Après l'avoir perdue je ne pus » souffrir, pendant un an entier, la lumiere. Le » temps a un peu adouci ma peine: mais il n'y a » point encore de semaine où je ne passe quelques » jours à donner des larmes à mon Sultan «. L'art ne dictoit point ce langage : la douleur étoit peinte sur son visage; mais elle avoit la politesse de s'efforcer à montrer de la gaieté.

Elle me proposa de nous promener dans son jardin; & sur le champ, une de ses esclaves lui apporta une pelisse d'un riche brocard, doublée de martre: je l'accompagnai dans ce jardin, où je ne trouvai rien de remarquable, que les fontaines: de-là nous passâmes dans ses appartemens. Sa toilette étoit déployée dans sa chambre à coucher. Elle consistoit en deux miroirs, dont les cadres étoient couverts de perles; son *Talpoche* de nuit étoit garni d'épingles à tête de diamans; on voyoit auprès trois camisolles de belle martre, dont chacune valoit, au moins, mille écus d'Allemagne, qui font deux cens livres sterling. Ces riches vêtemens paroissoient avoir été jettés sans intention sur le sopha: mais je crois qu'on les y avoit placés à dessein. Lorsque je pris congé d'elle, on me fit la même cérémonie des parfums qu'on m'avoit faite chez la femme du Grand-Visir, & l'on me présenta un très-beau mouchoir brodé. Le nombre de ses esclaves se montoit à trente, sans compter dix petites, dont la plus âgée ne passoit pas sept ans. Ces petites filles étoient toutes très-jolies; & richement habillées. Je remarquai que ces aimables enfans faisoient tous les amusemens de la Sultane. Elles lui coûtent beaucoup; & une fille de cet âge n'est pas vendue moins de cent livres sterling. Leurs cheveux bouclés étoient ornés de guirlandes de fleurs, qui faisoient toute leur coëffure: leurs habits étoient d'étoffe d'or. Elles servent le café à la Sultane, à genoux, & lui apportent l'eau pour se laver. Une des plus grandes occupations des vieil-

les esclaves est d'avoir soin de ces jeunes filles, de leur apprendre à broder & de les servir avec autant d'attention, que si elles étoient les enfans de leur Maitresse. Vous croirez, peut-être, que je me suis amusée à embellir cette longue relation: mais je vous assure que tout ce qu'elle contient est véritable. Vous n'avez rien lu de pareil, je l'avoue, dans les Voyageurs qui ont parlé de la Turquie; mais faites attention que le rang que j'occupe ici, m'a procuré l'occasion de voir des choses dont aucun d'eux n'a pas même été à portée d'entendre parler. D'ailleurs il arrive du changement tous les vingt ans dans les mœurs d'un pays. J'ai été dans un *Harem*, où la boiserie de l'appartement d'hiver étoit incrustée en nacre de perle, en ivoire de diverses couleurs & en bois d'olivier, exactement comme ces petites boites qu'on porte d'ici en Ang'eterre; & les murailles de l'appartement d'été étoient incrustées en porcelaine du Japon; les lambris dorés & les planchers couverts des plus beaux tapis de Perse: tels sont ceux de mon aimable amie, la belle Fatime, avec laquelle j'ai fait connoissance à Andrinople. J'allai hier lui rendre visite; elle me parut encore plus belle, s'il étoit possible, qu'auparavant. Elle vint au-devant de moi jusqu'à la porte de sa chambre, me donna la main de la meilleure grace du monde, & me dit, avec un sourire qui la rendoit belle comme un Ange: les Dames Chrétiennes passent pour être inconstantes; & quelqu'amitié que vous m'eussiez marquée à Andrinople, je croyois que je ne vous reverrois plus: mais je suis à présent convaincue que j'ai le bonheur de vous plaire. Si vous saviez quel langage je tiens de vous à nos Dames, vous seriez persuadée que je mérite de vous le titre d'amie. Elle me plaça dans le coin du sopha. Je passai tout l'après midi à converser avec elle, & j'y goûtai, en vérité le plus grand plaisir du monde. La Sultane *Hafiten* est, comme les autres Dames Turques, naturellement obligeante; mais elle a l'air emprunté, & ses manieres annon-

cent

cent qu'elle a vécu féparée du monde. Fatime, au contraire, a toute la politeffe de Cour, & fon air infpire, à la fois, du refpect & de la tendreffe. A préfent que j'entends la Langue Turque, je fuis en état de juger de fon efprit, & je trouve qu'elle en a autant que de beauté. Elle aime beaucoup à s'inftruire des ufages des autres pays, fans être prévenue pour ceux du fien : elle laiffe cette partialité aux petits efprits. Une Grecque, qui ne l'avoit jamais vue, & qui n'auroit pas eu cet honneur hier, fi elle n'eût été de ma fuite, fut fi frappée de fa beauté, & de la nobleffe de fes geftes, qu'elle refta dans le filence de l'admiration, & me dit enfuite en Italien : « Ce n'eft » point une Dame Turque ; c'eft certainement quel- » que Chrétienne ». Fatime, fe doutant qu'elle parloit d'elle, me demanda ce qu'elle difoit. Je ne voulus pas le lui rendre, m'imaginant que le compliment ne lui plairoit pas plus que fi on difoit à une de nos Beautés de Cour qu'elle a l'air d'une Dame Turque ; mais la Grecque le lui dit. Fatime loin de fe fâcher, comme je l'aurois cru, fourit, & répondit : « Ce » n'eft pas la premiere fois qu'on m'en a dit au- » tant. Ma mere étoit Polonoife ; elle avoit été prife » au fiége de Kaminiek ; mon pere me difoit fouvent » en riant, qu'il croyoit que fa femme Chrétienne » avoit trouvé quelque galant Chrétien, & que je » n'avois nullement l'air d'une fille Turque «. Je l'affurai que fi toutes les Beautés Turques lui reffembloient, il faudroit néceffairement les dérober à la vue des hommes, pour leur repos : « Quel bruit, » ajoutai-je, un vifage tel que le vôtre, Madame, » feroit à Londres & à Paris ! Je ne peux vous croire, » ajouta-t-elle, avec un ton extrêmement agréable ; » fi la beauté étoit autant eftimée dans votre pays » que vous le dites, on ne vous auroit jamais per- » mis d'en fortir ». Vous croyez peut-être, ma chere Sœur, que c'eft par vanité que je vous répete ce compliment, & vous en riez, fans doute ; mais ce n'eft que pour vous donner une preuve de la vivacité de

l'esprit de Fatime. Son ameublement est magnifique & d'un très-bon goût. Ses chambres d'hiver sont tapissées de velours cizelé à fond d'or; celles d'été le sont de point des Indes brodé en or. Les maisons des femmes de remarque en Turquie sont entretenues aussi proprement qu'en Hollande. Celle de Fatime est située dans l'endroit le plus élevé de Constantinople; & de la fenêtre de son appartement d'été nous découvrions la mer, les isles & les montagnes de l'Asie.

Ma Lettre est devenue insensiblement si longue. que j'en ai honte. Je crains de devenir une vraie conteuse d'Histoires. Le proverbe qui dit, *qu'on n'en sait jamais trop* est, peut-être véritable; mais il arrive souvent aussi que ceux qui sont fort instruits, deviennent ennuyeux. Je suis, &c.



LETTRE XL.

A Milady ***. De Pera, *le* 16. *Mars* 1718. *Vieux style.*

JE suis flattée, ma chere Mylady, que vous m'ayez, à la fin, chargée d'une commission dont je peux m'acquitter selon votre désir: cela n'est cependant pas si facile que vous l'imaginez. Si je n'avois pas été plus active dans mes recherches, que ne le sont ici la plupart des étrangers, je n'aurois pu vous envoyer que des excuses; cequi est arrivé lorsque vous m'avez priée de vous acheter une esclave Grecque. Mais vous serez contente, j'ai trouvé une Lettre d'amour à la Turque, Je l'ai mise dans une petite boîte que j'ai confiée au Capitaine du *Smyrniote*, qui vous la re-

mettra avec celle que je vous écris, & où je vous mets une traduction littérale de cette Lettre d'amour: la premiere piéce que vous tirerez de la bourse, est u e petite perle qui, en Turc, s'appelle *Ingi*. Elle a la signification suivante :

Ingi, Perle.

Sensin Uzellerin gingi.
La plus belle des jeunes.

Caremfil, Clou de Girofle.

Caremfilsen cararen yok.
Congé gulsum timarin yok.
Benseny chok than severim;
Senin benden, haberin yok.
Vous êtes aussi mince que ce Girofle.
Vous êtes une Rose qui n'est pas épanouie.
Je vous ai aimée long-temps, & vous ne l'avez pas su.

Pul, Jonquille.

Derdime derman bul.
Soyez sensible à mon amour.

Kibàt, Papier.

Birlerum sabàt sabàt.
Mes sens s'égarent à chaque instant.

Ermus, Poire.

Ver bizé bir umut.
Donnez-moi quelqu'espérance.

Jabun, Savon.

Derdinden oldum zabun.
Je suis malade d'amour.

Chemur, Charbon.

Ben olizim ſize umur.
Je ſacrifierois volontiers ma vie, pour allonger la vôtre.

Gul une Roſe.

Ben, algarum ſen gul.

Que ne puis-je me charger de toutes vos peines, & vous rendre contente?

Haſir, une paille.

Oliim ſana yazir.
Souffrez que je ſois votre eſclave.

Jò hò, Drap.

Uſtunè bulunmàz pahu.
Vous êtes ſans prix.

Tartſin, Canelle.

Sen ghel ben chekeim ſenin hargiil.
Mais ma fortune eſt à vous.

Giro, une allumette.

Esking-ilen oldum ghirà.
Je brûle, je brûle, ma flâme me conſume.

Sirma, Fil doré.

Uzunu benden à yrmà.
Ne détournez point votre viſage.

Satch, Cheveux.

Bazamazun tatch.
Couronne de ma têto.

Uzum, Raiſin.

Benim iki Guzum.
Mes yeux.

Til, Fil d'or.

Ulugorum tez ghel.
Je me meurs; venez promptement.

En forme de Poſtſcriptum.

Beber, Poivre.

Bize bir dogm haber.
Faites-moi réponſe.

Cette Lettre, comme vous voyez, eſt une piece de Poéſie, & je crois qu'elle vaut au moins nos meilleures dans ce genre. Les Turcs ont plus d'un million de Vers ſemblables. Il n'y a chez eux ni couleur, ni fleur, ni herbe, ni fruit, ni caillou, ni plume qui n'ait ſa ſignification, & ſon Vers particulier: ainſi ils peuvent s'envoyer des Lettres remplies d'injures, de reproches, d'amour, d'amitié, même de nouvelles, ſans ſe ſervir d'encre.

J'imagine que vous me regardez à préſent comme un miracle d'érudition: mais, ma chere Milady, je pourrai bien reſſembler à ces ambitieux conquérans qui s'occupent à faire des conquêtes éloignées, tandis qu'il s'éleve une ſédition dans leurs propres Etats: je crains d'oublier l'Anglois; je ne l'écris pas, à beaucoup près, ſi facilement que je faiſois il y a un an: les expreſſions ne me ſont plus ſi familieres. Je prendrai le parti de laiſſer toutes les autres Langues pour reprendre la mienne. Il faut convenir que les talens de l'homme ſont auſſi bornés que ſa force & ſon pouvoir. La mémoire ne peut retenir qu'un cer-

tain nombre d'images; & il eſt auſſi impoſſible à l'eſprit humain de poſſéder parfaitement dix différentes Langues, qu'il l'eſt à un ſeul homme d'en battre dix en même temps, ou à un Prince de contenir dix Royaumes dans une parfaite obéiſſance.

Je pourrai finir par ne ſavoir bien aucune Langue. Le lieu où je ſuis, repréſente aſſez ce qui arriva à la *Tour de Babel.* A Pera on parle Turc, Gréc, Hébreu, Arménien, Arabe, Perſan, Ruſſe, Sclavon, Valachien, Allemand, Hollandois, François, Anglois, Italien, Hongrois: j'ai le déſagrément d'entendre parler dix de ces différentes Langues dans ma maiſon. Mes Officiers ſont Arabes; mes valets ſont Anglois, François & Allemands; la nourrice de mon enfant eſt Arménienne; mes filles de chambre ſont Ruſſes; j'ai une demi-douzaine d'autres domeſtiques qui ſont Grecs: mon Maître-d'Hôtel eſt Italien, & mes Janiſſaires ſont Turcs. Cette diverſité de ſons, qui frappent continuellement mon oreille, produit parmi mes gens un effet ſingulier. Ils apprennent toutes ces Langues à la fois, ſans pouvoir cependant les lire ni les écrire. Il y a ici peu d'hommes, de femmes, même d'enfans, qui ne puiſſent rendre les mêmes choſes en cinq ou ſix idiomes différens. Enfin, on voit des enfans de trois ou quatre ans qui parlent Italien, François, Grec, Turc & Ruſſe. Ils apprennent cette derniere Langue de leurs nourrices, qui ſont preſque toutes Moſcovites. Ceci vous, paroît, ſans doute, incrovable; mais je vous aſſure que c'eſt la vérité, & même la choſe la plus ſurprenante, ſelon moi, qu'on trouve dans ce pays-ci. Cela doit bien humilier l'amour-propre de nos Dames Angloiſes, qui ſe regardent comme ayant un génie ſupérieur, lorſqu'elles ſavent ſuperficiellement le François & l'Italien.

Comme je donne à la Langue Angloiſe la préférence ſur toutes les autres, je ſuis très-fâchée de voir que

je l'oublie tous les jours; & je vous avoue, avec chagrin, que je suis à présent réduite à un si petit nombre de mots, que j'ai peine à trouver une phrase passable pour finir ma lettre; il faut que je vous dise brusquement que je suis, &c.

LETTRE XLI.

*A la Comtesse de B***.*

Je viens enfin de recevoir de vos nouvelles, ma chere Milady: je suis très-persuadée que vous m'avez déjà écrit; mais j'ai eu le malheur de ne pas recevoir vos lettres. Depuis ma derniere, je suis toujours restée à Constantinople, & je vous dois en conscience une description un peu détaillée de cette ville. Ce qu'en ont dit jusqu'à présent les voyageurs, est faux ou partial. Il est certain que bien des gens ont passé plusieurs années à *Pera*, sans l'avoir jamais vu, & cependant ils ont la hardiesse d'en donner la description. Les fauxbourgs de *Pera*, de *Tophana* & de *Galata*, qui ne sont habités que par des Chrétiens François, forment ensemble une très-belle ville: ils ne sont séparés de Constantinople que par un bras de mer, qui n'est pas plus large que la moitié de la Tamise dans sa plus grande largeur. Mais, d'un côté, les Chrétiens n'aiment point à s'exposer aux insultes qu'ils reçoivent ordinairement de la part des *Levents*, ou Mariniers du pays: ces gens sont encore plus grossiers que nos Bateliers; d'un autre côté, les femmes ne peuvent sortir sans être couvertes d'un voile, pour lequel elles ont une extrême aversion, quoique celui qu'on porte à *Pera*, releve tellement leur beauté, qu'on ne permettroit pas de

le porter à Conſtantinople. Voilà ce qui empêche preſque tout le monde de voir *Pera*, je crois même que l'Ambaſſadrice de France retournera dans ſon pays ſans l'avoir vu. Vous ſerez, ſans doute, ſurpriſe d'apprendre que j'y ai été très-ſouvent: le voile des Dames Turques me plait aſſez; quand même il me déplairoit, je le ſouffrirois pour ſatisfaire ma curioſité, qui eſt ma paſſion dominante. En vérité, le trajet que l'on fait ſur la Tamiſe pour aller à Chelſéa, n'eſt point comparable à celui qu'on fait ſur le canal pour aller à Conſtantinople. Le point de vue, pendant l'eſpace de vingt milles, en deſcendant le Bóſphore, eſt le plus agréable & le plus varié du monde. Le côté de l'Aſie, qui eſt tout couvert d'arbres fruitiers, offre aux yeux une multitude de villages qui font un payſage très-agréable: du côté de l'Europe, on voit Conſtantinople, ſituée ſur ſept collines. C'eſt une très-grande ville, & l'inégalité du lieu où elle eſt bâtie, la fait paroître encore un fois plus grande qu'elle n'eſt. On y découvre un agréable mélange de jardins, de pins, de cyprès, de palais, de moſquées, enfin d'édifices publics élevés au-deſſus des autres avec une ſymétrie ſemblable à celle d'un buffet; où les différents vaſes, les porcelaines, les chandeliers, & autres uſtenſiles ſont rangés avec ordre. Cette comparaiſon, quoique bizarre, eſt aſſez juſte. J'ai vu du Serrail tout ce qu'il eſt poſſible d'en voir: il eſt bâti ſur une langue de terre qui s'avance dans la mer; le palais eſt irrégulier; mais d'une très-grande étendue. Les jardins ſont immenſes, & tout plantés de cyprès d'une hauteur prodigieuſe. Voilà tout ce que j'en ai pu découvrir. Les bâtimens ſont de pierres blanches: on voit s'élever au-deſſus de petites tours & des pyramides dorées; ce qui produit un effet aſſez agréable. Je doute qu'on trouve dans toute la Chrétienté; un Roi qui ait un palais auſſi grand de moitié. Il y a ſix grandes cours rondes, ornées d'arbres, & environnées de galeries, bâties en pierres. La pre-

miere de ces cours eſt pour la Garde ; la ſeconde pour les Eſclaves ; la troiſieme pour les Officiers de cuiſine ; la quatrieme pour les écuries ; la cinquieme pour le Divan; la ſixieme enfin pour les Audiences. Il y en a au moins une fois autant dans la partie du Palais qu'occupent les femmes. Les Eunuques, les Officiers, les Cuiſiniers y ont tous leur quartier ſéparé.

L'édifice le plus renommé, après le Serrail, c'eſt Sainte Sophie ; mais un Chrétien ne parvient que très-difficilement à le voir. J'en ai fait demander trois fois la permiſſion au Caimaïram, Gouverneur de la ville, qui, à la fin, a fait aſſembler les principaux Effendis, Chefs de la Loi, & conſulter le Mufti, pour ſavoir ſi l'on pouvoit m'accorder la grace que je demandois. Cette affaire leur a paru ſi importante, qu'ils ont été trois jours en délibération, au bout deſquels ils ont enfin cédé à mes inſtances réitérées. Je n'ai encore pu découvrir quel eſt le motif qui rend les Turcs plus ſcrupuleux à l'égard de cette Moſquée, qu'à l'égard des autres, où on laiſſe entrer les Chrétiens ſans aucune difficulté. Comme elle a été d'abord une Egliſe Chrétienne, ils craignent, peut-être, qu'on ne la profane en adreſſant des prieres aux Saints qu'on y voit encore en Moſaïque, & qui n'ont été endommagés que par le laps du temps : car il eſt abſolument faux que les Turcs détruiſirent, comme on en eſt généralement perſuadé, toutes les images qu'ils trouverent dans Conſtantinople. Le dôme de Sainte Sophie, qu'on dit avoir 113 pieds de diamètre, eſt élevé ſur des voûtes, ſoutenues par des colonnes de marbre d'une groſſeur prodigieuſe ; les eſcaliers & le pavé ſont auſſi de marbre. On y voit deux galeries, ſoutenues par des colonnes de marbre de différentes couleurs. La voûte eſt à la Moſaïque; mais il y en a une partie qui tombe en ruine. On me préſenta une poignée de cette matiere, qui me parut être de verre, ou de cette compoſition dont on fait

l'aventurine. On me fit remarquer le tombeau de l'Empereur Conſtantin, pour lequel les Turcs ont beaucoup de vénération.

Je vous donne une deſcription bien imparfaite d'un édifice auſſi célébre que celui de Sainte Sophie; mais je me connois ſi peu en architecture, que je n'oſe entrer dans aucun détail. J'ai vu des Moſquées à Conſtantinople qui me plaiſoient plus que celle de Sainte Sophie; c'eſt peut-être ma faute. Celle du Sultan Soliman, par exemple, eſt un quarré parfait; il y a quatre belles tours dans les angles: au milieu eſt un dôme magnifique, ſupporté par des colonnes d'un très-beau marbre; aux deux extrémités on voit deux autres dômes qui ſont ſoutenus de la même maniere que celui du milieu; les galeries qui ſont le tour de la Moſquée, ſont de marbre; le pavé en eſt auſſi. Sous le grand dôme il y a une fontaine dont les colonnes ſont ſi belles, que j'ai peine à croire qu'elles ſoient d'un marbre blanc; de l'autre, la tribune du Grand-Seigneur, qui eſt environnée d'un grillage doré, & où l'on monte par un bel eſcalier. Dans le haut de la Moſquée, on voit une eſpece d'autel où on lit le nom de Dieu, devant lequel ſont deux chandeliers de la hauteur d'un homme ordinaire, avec des cierges de cire auſſi gros que trois de nos flambeaux. Le pavé eſt couvert de riches tapis, & toute la Moſquée eſt illuminée par une grande quantité de lampes. La cour, qui eſt audevant, eſt très-ſpacieuſe: on y voit une colonnade de marbre verd, ſurmontée de vingt-huit dômes, tous doublés de plomb en dedans & en dehors; au milieu eſt une magnifique fontaine. Cette deſcription peut vous donner une idée des autres Moſquées de Conſtantinople: elles ſont toutes ſur le même modele, & ne différent ſeulement que par le plus ou moins de grandeur & de richeſſes. Celle de la Sultane *Validé* eſt la plus grande de toutes; elle eſt d'une beauté ſurprenante, toute bâtie en

marbre. La mere de Mahomet IV la fonda en l'honneur de notre fexe. Entre nous, l'Eglife de Saint Paul de Londres ne lui eft pas comparable, & nos plus belles places ne peuvent être mifes en comparaifon avec l'*Atlerdam*, ou Marché aux Chevaux. Le lieu où fe tient ce Marché, eft ce qu'on appelloit l'*Hippodrome* fous les Empereurs Grecs. Au milieu de cette place, on voit une colonne de bronze qui eft formée par trois ferpens entrelacés, lefquels ouvrent la gueule. On ne fait point au jufte le motif pour lequel cette colonne extraordinaire a été érigée. Lorfqu'on interroge les Grecs à ce fujet, ils racontent des fables, font des hiftoires, toutes peu fatisfaifantes: il eft vrai qu'il n'y a jamais eu d'infcription. Au haut de la place eft un obélifque de porphyre, qui paroît avoir été apporté d'Egypte: les Hiérogiyphes qui y font encore, ne font que des jeux de mots. Il eft foutenu par quatre colonnes d'airain fur un piédeftal de pierre de taille en quarré. Sur deux côtés de ce piédeftal, on voit, en bas-relief, une Bataille & une Affemblée. Sur les deux autres, on lit des infcriptions Grecques & Latines: J'ai copié fur mes tablettes celle qui eft en latin: la voici.

Difficilis quondam Dominis parere ferenis.
Juffus, & extinctis palmam portare Tyrannis,
Omnia Theodofio cedunt, fobolique perenni.

Mylord vous interprétera ces vers. Ne vous imaginez pas que c'eft une déclaration d'amour que je lui envoie. Toutes les figures des bas-reliefs font entieres; & les voyageurs ont l'imprudence de dire qu'elles font fans tête. Je pourrois affirmer qu'ils ne les ont jamais vues, & qu'ils s'en font rapportés au témoignage feul des Grecs, qui ont l'audace de démentir leurs yeux mêmes, toutes les fois qu'il eft queftion de déshonorer leurs ennemis. Selon eux, il n'y a rien à Conftantinople qui foit digne de cu-

riosité, si ce n'est Sainte Sophie, quoiqu'il y ait, selon moi, plusieurs Mosquées qui méritent la préférence sur elle, tant par leur construction, que par leur grandeur. Celle du Sultan Achmet a des portes de bronze; & en général, dans toutes les Mosquées, il y a de petites chapelles où est la sépulture du Fondateur, & de toute sa famille: l'on y entretient toujours des cierges allumés.

Les Bourses sont de beaux édifices, où il y a de belles galeries, presque toutes soutenues par des piliers: on y entretient la propreté avec beaucoup de soin. Chaque commerce a une galerie qui lui est destinée: les marchandises y sont étalées comme à la Bourse de Londres. Le *Bisisten*, ou quartier des Jouailliers, est si rempli de diamans & de pierreries de toute espece, que les yeux en sont éblouis; on y voit aussi des broderies qui ont un grand éclat, & la curiosité y attire autant de monde que les affaires. Les marchés sont, pour la plupart, de très-beaux quarrés, & tous peut-être mieux pourvus de denrées que dans aucun autre pays du monde.

Vous attendez de moi quelque particularité sur les Esclaves; mais je ne vous ferai point, selon l'usage des Chrétiens, un horrible tableau de leur situation. Je ne suis pas Turque; mais je ne puis m'empêcher d'applaudir à l'humanité avec laquelle on traite ici ces pauvres Esclaves. On ne les frappe jamais, & leur esclavage n'est point, selon moi, plus gênant que la servitude ne l'est dans d'autres pays. Il est vrai qu'ils ne reçoivent point de gages; mais ce qu'on dépense en habits pour eux, surpasse ce que nous donnons à nos Domestiques. Vous m'objecterez sans doute, que les hommes y achetent les femmes avec des projets d'impureté. Mais, dans les grandes villes de la Chrétienté, les achete-t-on moins publiquement, & d'une maniere moins infâme? J'ajouterai à la description de Constantinople, qu'on n'y voit

plus le pilier historique; il s'écroula deux ans avant mon arrivée. Les seules antiquités que j'y aie vues, sont des aquéducs d'une prodigieuse grandeur; je crois qu'ils sont plus anciens que les Empereurs Grecs. Les Turcs, voulant s'attribuer l'honneur de ces grands ouvrages, y ont placé quelques pierres chargées d'inscriptions à leur louange; mais cette supercherie n'est pas difficile à découvrir. Les autres bâtimens publics sont les *Hans* & les *Monasteres*. Les Hans sont des bâtimens assez considérables, & le nombre en est grand; les Monasteres sont en petit nombre, & n'ont aucuue magnificence. J'eus la curiosité de visiter un des derniers, & d'observer les dévotions des Dervis; elles me parurent très-bizarres. Leur habit consiste en une piece de gros drap blanc, dont ils s'enveloppent le corps, laissant leurs jambes & leurs bras nuds. Ils ont la liberté de se marier; & l'unique regle à laquelle ils soient astreints, c'est d'observer, tous les mercredis & les vendredis, certaines cérémonies ridicules, dont voici le détail. Ils s'assemblent dans une grande salle, se tiennent tous debout, les yeux baissés, & les bras croisés. Au milieu d'eux est une chaire, dans laquelle un *Imaïm*, Prédicateur, lit quelques passages de l'Alcoran. Après cette lecture, huit ou dix d'entr'eux jouent sur des especes de flûtes, quelques airs lugubres, à la vérité, mais assez harmonieux. L'Imaïm fait ensuite un résumé de ce qu'il a lu; après quoi, tous les Dervis dansent & jouent, jusqu'à ce que leur Supérieur, qui est seul habillé de verd, se leve & commence lui-même une danse assez majestueuse. Pendant ce temps, ils se rangent tous autour de lui avec ordre. Les uns jouent sur leur espece de flûte, & les autres attachent avec une ceinture leurs robes, qui sont en général fort amples, & se mettent à tourner avec une vitesse surprenante, & toujours en mesure, c'est-à-dire, plus ou moins rapidement, suivant les temps. Ils continuent à tourner ainsi pendant plus d'une heure, sans qu'au-

cun d'eux sente le moindre étourdissement ; ce qui n'est pas surprenant, parce qu'ils y sont accoutumés depuis leur plus tendre jeunesse. La plupart d'entr'eux ont été destinés à ce genre de vie dès leur naissance. J'ai remarqué de petits Dervis de six à sept ans qui tournoient comme les autres, & n'étoient pas plus incommodés qu'eux. Lorsque cette cérémonie est finie, ils crient tous à haute voix: *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est son Prophète*. Ils baisent ensuite, tour-à-tour, la main de leur Supérieur, avec beaucoup de gravité, & se retirent. Ils ont toujours les yeux baissés, & paroissent continuellement ensevelis dans les plus profondes méditations. Quelque ridicules que me parussent leurs cérémonies, je fus cependant édifiée de leurs mortifications & de leur obéissance. Cette lettre est d'une terrible longueur : mais vous la jetterez au feu, quand vous vous ennuirez de la lire.

LETTRE XLII.

*A la Comtesse de ***.*

Je suis sur le point de quitter Constantinople: si je vous disois que c'est avec regret, vous croiriez que que je déguise mon sentiment. Je vous assure cependant, que m'étant accoutumée à l'air qu'on y respire, & ayant appris la langue qu'on y parle, je m'y plais beaucoup. Malgré le goût décidé que j'ai pour les voyages, je suis effrayée des accidens auxquels je prévois que je serai exposée dans celui qu'il faut que je fasse, avec une nombreuse famille & un enfant à la mamelle. Au reste, je prendrai dans cette occasion le même parti que j'ai pris dans tous les cas embarrassans où je me suis trouvée pendant

ma vie, c'eſt-à-dire, que je tâcherai d'en tirer tout le parti poſſible pour ſatisfaire ma curioſité. C'eſt dans cette idée que je parcours tous les jours les rues de Conſtantinople, avec mon voile : je veux voir tout ce qu'il y a de curieux. Vous eſpérez, ſans doute, que cet aveu ſera ſuivi du détail de ce que j'ai vu, Je ne répéterai point ce qui a déjà été dit tant de fois ; que Conſtantinople eſt l'ancienne Bizance ; qu'elle eſt à préſent ſous la domination d'un peuple qu'on croit être les Scythes ; qu'il y a cinq ou ſix mille Moſquées ; que l'Egliſe de Sainte Sophie a été fondée par l'Empereur Juſtinien, &c. Si je paſſe ces choſes ſous ſilence, ce n'eſt pas, en vérité, faute d'érudition. Pour vous donner auſſi la liſte des Empereurs Turcs, je pourrois lire *Knolles* & *Paul Ricaut*; mais je crois qu'il eſt inutile de vous dire ce que vous trouverez dans tous les Auteurs qui ont écrit ſur ce pays. J'ai plutôt envie, par cet eſprit de contradiction, naturel aux femmes, de vous faire remarquer la fauſſeté de la plupart des faits qu'ils rapportent. Par exemple, l'admirable M. *Hill* aſſure avec hardieſſe avoir vu une colonne ſuante dans Sainte Sophie, & que la ſueur de cette colonne eſt un remede ſûr contre les maux de tête. Je vous aſſure qu'il n'y a pas la moindre tradition d'un pareil fait : je crois que c'eſt une des viſions qu'il a eues pendant ſon étonnant ſéjour dans les Catacombes d'Egypte ; car je ſuis certaine qu'il n'a jamais entendu parler ici d'une pareille merveille. Il eſt plaiſant de voir avec quelle tendreſſe lui & ſes confreres, les écrivains de voyages, déplorent la captivité des Dames Turques, qui ſont peut-être plus libres que toutes les autres femmes du monde. Ce ſont les ſeules qui paſſent leur vie ſans aucun ſoin, & dans des plaiſirs continuels. Toute leur occupation conſiſte à faire des viſites, à aller au bain, à faire de la dépenſe, à inventer de nouvelles modes. Un mari qui exigeroit la moindre économie de ſa femme, paſſeroit pour fou ; elle ne doit avoir d'au-

tre regle là-dessus que sa fantaisie. En un mot, c'est au mari à gagner de l'argent, & à la femme à le dépenser: celles même qui sont du plus bas étage, jouissent de ce beau droit. La femme d'un petit Marchand qu'on voit porter sur son dos des mouchoirs brodés à vendre, ne voudroit pas mettre sur elles des étoffes qui ne seroient pas d'or. Elle a des fourrures d'hermine, & un assortissement de bijoux pour orner sa tête. Il est vrai que les femmes Turques n'ont pas d'autres rendez-vous que les bains, où les hommes ne peuvent entrer, mais elles s'y amusent beaucoup.

J'eus la curiosité, il y a trois jours, d'aller à un des plus beaux de la Ville: on y recevoit une nouvelle Mariée, & je vis avec plaisir les cérémonies qui sont en usage dans ces occasions, Elles me rappellerent à l'Idée l'Epithalame d'*Hélene* par *Théocrite*: il me paroît que ces cérémonies sont exactement ce qu'elles étoient alors. Toutes les amies, parentes, même les connoissances des deux familles nouvellement alliées, se trouvent au bain; beaucoup d'autres y vont par curiosité: enfin, il y avoit, ce jour-là, deux cens femmes. Celles qui étoient mariées, & les veuves, se placerent sur des sophas de marbre qui sont autour des salles; les filles se dépouillerent promptement de leurs habits & parurent toutes nues, n'ayant pour unique couverture que de longs cheveux garnis de perles & de rubans. Deux d'entrelles allerent à la porte recevoir la nouvelle Mariée, qui étoit conduite par sa mere & une de ses parentes. Elle étoit très-belle, & avoit au plus dix-sept ans. Ses habits étoient d'une étoffe très-riche, & tout couverts de pierreries. On la déshabilla sur le champ, & on la mit dans l'état de pure nature. Alors elle fit une espèce de procession avec toutes les filles. Deux marchoient devant, & jettoient des parfums dans des vases de vermeil: les autres, dont le nombre se montoit à trente, sui-

voient deux à deux. Celles qui précédoient cette marche, chantoient une Epithalame que les autres répétoient en *chorus* : les deux dernieres étoient à côté de la nouvelle Mariée, qui marchoit les yeux baissés avec un air de modestie qui me charmoit. Elles firent de cette maniere le tour des trois grandes salles du bain. Il est difficile de vous peindre la beauté de ce spectacle. Presque toutes les filles étoient extrémement bien proportionnées; leur peau étoit d'une blancheur éblouissante, & adoucie par le fréquent usage du bain. Lorsque cette espèce de procession fut finie, la nouvelle Mariée fut présentée à chaque Dame en particulier, qui lui fit un compliment accompagné d'un présent consistant en bijoux, pièces d'étoffes, mouchoir, ou autres choses semblables. Elle l'acceptoit en baisant la main de celle qui le lui présentoit. Je suis très-satisfaite d'avoir vu cette cérémonie. Vous pouvez croire, sur ma parole, que les Dames Turques ont, pour le moins, autant d'esprit, de politesse même de liberté que nous. Il est vrai que si, d'un côté, l'usage leur fournit souvent occasion de satisfaire leurs mauvaises inclinations, en cas qu'elles en aient, de l'autre, il donne aux maris le pouvoir d'en tirer la plus cruelle vengeance, s'ils les découvrent. Il n'y a pas deux mois qu'on trouva, au point du jour, tout près de la maison que j'habite, le corps d'une jeune femme. Il étoit sanglant & seulement enveloppé d'un gros drap. Il avoit deux coups de coûteau, l'un dans le côté, l'autre dans le sein. Il n'étoit pas encore froid, & conservoit les restes d'une si grande beauté, qu'il n'y a pas un homme dans Péra qui n'ait été le regarder. Mais, comme les femmes ne sont jamais vues par les hommes, on ne l'a pas reconnue. On imagina que ce corps avoit été apporté la nuit, de Constantinople : l'assassin fut très-peu recherché : on enterra le corps la nuit, sans bruit. Le meurtre ici n'est jamais poursuivi par les Officiers de Justice, comme parmi nous. Ce sont les pro-

ches parens du mort qui font les pourfuites; & s'ils veulent s'accommoder pour de l'argent, ce qui arrive fouvent, le meurtrier n'eft plus inquiété. On croiroit qu'un pareil vice dans le Gouvernement rendroit ce crime fréquent; mais il eft très-rare; ce qui prouve que cette Nation n'eft pas naturellement cruelle; auffi ne mérite-t-elle pas, même à beaucoup d'autres égards, ce titre de barbare que nous lui donnons. J'ai lié amitié avec une Dame Chrétienne de qualité, qui a pris un mari Turc; c'eft une femme d'efprit & de beaucoup de mérite. Son hiftoire eft finguliere, au point que je ne puis me difpenfer de vous la raconter: je le ferai avec le plus de précifion qu'il me fera poffible.

Cette Dame eft Efpagnole; elle demeuroit à Naples, avec fa famille, lorfque ce Royaume étoit fous la domination des Efpagnols. En traverfant la mer dans une felouque, avec fon frere, pour retourner dans fon Pays, ils furent attaqués, abordés & pris par l'Amiral Turc .... Comment pourrai-je, fans choquer la pudeur, continuer le récit de fon aventure? Elle effuya le même malheur qu'avoit effuyé la belle Lucréce tant d'années auparavant; mais elle étoit trop bonne Chrétienne pour fe punir, comme le fit cette Payenne, d'un crime involontaire. L'Amiral fut fi touché de la beauté & de la douleur de fa belle captive, que, pour premier préfent, il lui accorda la liberté de fon frere, & de tous fes domeftiques. Ce frere, deux mois après qu'il fut arrivé en Efpagne, envoya quatre mille livres fterling pour la rançon de fa fœur. Le Turc, généreux, prit l'argent, le lui remit entre les mains, en lui difant qu'elle étoit libre. Mais cette jeune Demoifelle réfléchit fur ce qu'elle devoit attendre dans fa patrie de la part de fes parens, & prévit qu'après ce qui lui étoit arrivé, ils fe croiroient obligés de la confiner dans un Couvent pour le refte de fes jours.... Son Amant, quoique Mahométan, étoit beau, tendre, paffionné; il prodiguoit

à ses pieds toute la magnificence Turque. Enfin, elle lui répondit que sa liberté lui paroissoit d'un prix beaucoup au-dessous de son honneur; qu'il lui avoit enlevé le dernier, & qu'il ne pouvoit le lui rendre qu'en l'épousant; elle le pria d'accepter sa rançon pour dot, & de lui donner la satisfaction de se voir dans le cas qu'aucun autre homme, que son mari, ne pût se vanter d'avoir joui d'elle. L'Amiral accepta son offre avec les plus grands transports de joie; il renvoya sa rançon à ses parens, & leur fit dire qu'il étoit trop heureux de la posséder. Il l'épousa, & n'eut jamais d'autre femme qu'elle: de son côté, elle dit qu'elle n'a jamais eu le moindre sujet de se repentir du parti qu'elle prit. Quelques années après, il la laissa une des plus riches veuves de Constantinople: mais comme une femme ne peut honnêtement rester seule, elle s'est remariée au Capitan Bassa, c'est-à-dire, Amiral. Il avoit succédé à son premier mari. Vous ne manquerez pas de croire que mon amie aimoit son ravisseur, & que c'est le principal motif qui l'a fait rester ici; pour moi, je m'en rapporte là-dessus à sa parole: elle m'assure qu'elle n'a eu pour guide que l'honneur je lui pardonnerois d'ailleurs de s'être laissée gagner par la générosité, qui est presque naturelle aux Turcs de quelque considération.

Il y a de la grandeur d'ame à dire la vérité, & l'on voit rarement un Turc soutenir un mensonge avec hardiesse. Je ne parle pas du bas peuple, qui a autant d'ignorance que de vice. Les faux témoins y sont à meilleur marché que parmi les Chrétiens, parce qu'ils ne sont pas punis comme ils le méritent, lors même que leur crime est prouvé.

Je vais vous donner une idée de leurs Loix. Je ne me souviens point de vous avoir parlé d'un usage qui est particulier aux Turcs c'est l'adoption; elle est encore plus commune parmi les Grecs & les Arméniens que parmi eux. Comme on n'est pas maître, dans ce

Pays, de dispofer de fon bien en faveur d'un parent ou d'un ami, pour ne pas le laiffer tomber dans le tréfor du Grand-Seigneur, il eft ordinaire que ceux qui prévoient n'avoir point d'enfans, en choififfent un parmi le peuple: ils le conduifent, avec les parens, devant le Cadi, où ils déclarent qu'ils le conftituent leur héritier. Les parens de l'enfant renoncent alors à tous leurs droits fur lui, & en paffent l'acte devant témoins; & celui qui a adopté l'enfant, ne peut plus le déshériter. J'ai vu cependant des mendians donner des preuves de l'amour paternel: ils refufoient de céder leurs enfans à des Grecs très-riches, quoiqu'ils foient certains que les peres adoptifs marquent beaucoup d'affection à ceux qu'ils ont adoptés. Ils les appellent *enfans de leur ame*. Cette coutume me plaît beaucoup plus que la nôtre. Pour perpétuer notre nom, nous laiffons fouvent tout ce que nous poffédons à un parent éloigné, que nous ne connoiffons que par quelques Lettres que l'intérêt l'a forcé de nous écrire: il eft bien plus raifonnable, felon moi, de rendre heureux un enfant que nous élevons fuivant notre goût, ce que les Turcs appellent nourri fur fes genoux. Puifque j'ai cité les Arméniens, je vais vous dire quelque chofe de cette Nation, qui, je crois, vous eft tout-à-fait inconnue. Je ne vous ennuierai point par une defcription Géographique de leur Pays: les Cartes peuvent vous fatisfaire à ce fujet: je ne vous fatiguerai point encore par un tableau de leur ancienne grandeur; vous le trouverez dans l'Hiftoire Romaine. Ils font à préfent fous la domination des Turcs: comme ils entendent très-bien le commerce, & qu'ils peuplent beaucoup, ils font répandus dans toutes les parties de cet Empire. Ils prétendent que ce fut S. Grégoire qui leur fit embraffer la Religion Chrétienne: ce font les Chrétiens peut-être les plus dévots qu'il y ait dans le monde. Leurs Prêtres leur enfeignent principalement à obferver fcrupuleufement le Carême, qui dure au moins fept mois de l'année; & ils ne le romproient pas pour le plus

preſſant beſoin. Ce ſeroit chez eux un péché irrémiſſible de manger pendant un Carême autre choſe que des légumes & des racines ſans huile, & du pain ſec. L'Interprete de Mylord M*** étoit Arménien: ce pauvre miſérable s'étoit tellement exténué par le jeûne, qu'on déſeſpéroit de ſa vie: néanmoins ni les ordres de ſon Maître, ni les perſécutions des Médecins n'ont pu le déterminer à prendre deux ou trois cuillerées de bouillon: on lui aſſuroit cependant que c'étoit le ſeul moyen d'échapper à la mort. A cet uſage près, leur Religion a du rapport avec la nôtre. Il eſt cependant vrai qu'ils approchent de la Doctrine de M. *Whiſton*, & je ne crois pas qu'ils different beaucoup de celle des Grecs. Ils prétendent que ſi le Saint-Eſprit ne procede que du Pere, le Fils lui eſt ſubordonné. Ils n'ont aucune idée de tranſubſtantiation, quoi qu'en diſe le Chevalier *Paul Ricaut*, qui leur avoit prêté cette croyance en 1679, pour gagner ſans doute les bonnes graces de la Cour d'Angleterre. Ils ont en horreur ceux d'entr'eux qui embraſſent la Religion Romaine. Le mariage eſt ce qu'il y a de plus extraordinaire parmi eux: je crois qu'on ne trouve rien de ſemblable dans le monde entier. Ils ſe promettent réciproquement de s'épouſer trés-jeunes; mais ils ne ſe voient que trois jours après la célébration du mariage. La nouvelle Mariée eſt conduite à l'Egliſe, ayant ſur la tête un bonnet qui a une forme platte & ronde; ſur ce bonnet eſt un voile de ſoie rouge, qui lui pend juſqu'aux pieds. Le Prêtre demande au Prétendu s'il conſent d'épouſer cette perſonne, *fût-elle ſourde*, *fût-elle aveugle;* ce ſont ſes propres termes. Si-tôt qu'il a répondu, oui, les parens & amis des deux côtés, la conduiſent chez lui en danſant & chantant. Lorſqu'elle y eſt arrivée, on la fait placer ſur un couſſin, dans le coin du ſopha; mais perſonne ne leve ſon voile; ſon mari même n'en a pas la liberté. Il y a quelque choſe de ſi extraordinaire dans un tel uſage, que je n'y ajouterois pas foi, ſi cette vérité ne m'avoit été atteſtée par pluſieurs Arméniens; entr'autres, par

un jeune homme qui me dit, en pleurant, que sa mere l'avoit promis à une fille qu'il devoit épouser de cette maniere. Mais il m'assura qu'il mourroit plutôt que de se soumettre à cette tyrannie, parce qu'il étoit persuadé que celle qu'on lui destinoit, avoit, toutes les difformités imaginables. Il me semble vous voir frémir d'horreur en lisant cette relation. Je crois que je ne peux finir ma lettre par une histoire plus surprenante. Je puis vous assurer qu'elle est aussi véritable, qu'il l'est que je suis, ma très-chere Sœur, Votre, &c.



LETTRE XLIII.

A l'Abbé de ***. De Constantinople, *le* 17 *Mai* 1718. *Vieux style.*

J'ai reçu de vos nouvelles avec beaucoup de plaisir. Vos savantes questions ont flatté ma vanité, qui, comme vous savez, est la passion dominante des hommes. Je ne suis, cependant, pas en état de vous répondre: quand je saurois autant de Mathématiques qu'Euclide même, il me faudroit séjourner un siecle dans ce pays pour faire de justes observations sur l'air & les vapeurs. Mais je n'y ai pas encore passé un an entier, & je dois bientôt le quitter. Je suis destinée à être errante: vous en serez surpris; mais personne ne peut l'être autant que moi. Vous ne manquerez pas de m'accuser de paresse ou de stupidité, peut-être de tous les deux ensemble, en voyant que je suis sur le point de quitter Constantinople, & que je ne vous fais aucun détail sur la Porte Ottomane. Je vous réponds à cela, qu'il suffit de jetter les yeux sur le Chevalier Paul Ricault; on y en trouve d'assez justes sur les Visirs, les Beglerbis, sur le Gouvernement civil & spirituel, & sur les Officiers du Serrail; il est fa-

cile de ſe procurer des Mémoires aſſez exacts à ce ſujet. Il y a cependant des Hiſtoriens, Dieu ſait.... Mais chacun a la liberté d'écrire ſes propres remarques; d'ailleurs les uſages d'un peuple peuvent changer, & il peut y en avoir quelques-uns qui échappent aux obſervations d'un Voyageur. Il n'en eſt pas de même des Gouvernemens; je ne vous en parlerai point, parce que je ne pourrois vous en dire rien de nouveau. Je paſſerai auſſi ſous ſilence l'Arſenal & les ſept Tours: je vous ai déjà parlé des Moſquées; je vous ai fait même la deſcription d'une des plus conſidérables: mais je ne puis m'empêcher de relever une erreur qui eſt dans *Gemelli;* c'eſt cependant, de tous les Voyageurs, celui dont je fais le plus de cas. Il dit qu'on ne trouve aucuns veſtiges de Calcédoine: il ſe trompe; je m'y tranſportai hier. Pour y arriver, je pris une galere dans laquelle je traverſai un bras de mer très-étroit, qui eſt entre Conſtantinople & cette ville. Calcédoine eſt encore fort grande & contient pluſieurs Moſquées. Les Chrétiens lui ont conſervé ſon ancien nom, & les Turcs lui en donnent un que j'ai déjà oublié; mais ce n'eſt qu'une corruption du même. Je ſuis perſuadée que cette erreur vient de ſon guide, & que ſon peu de ſéjour dans ce pays l'a empêché de la rectifier; car j'ai pluſieurs preuves de ſon exactitude. Rien n'eſt plus agréable que le canal qui eſt entre Conſtantinople & Calcédoine: les Turcs ont fait bâtir des maiſons de campagne ſur les bords, où ils ont de très-beaux points de vue, tant en Aſie qu'en Europe. On y voit plus de cent palais magnifiques, qui ſont tous à côté les uns des autres. Comme la fortune eſt encore plus inconſtante ici qu'ailleurs, il arrive très-ſouvent que les héritiers d'un Bacha à trois queues ne ſont pas en état d'entretenir la maiſon qu'il leur a laiſſée; voilà pourquoi l'on n'eſt pas long-temps ſans voir tomber les plus beaux palais de Turquie en ruine. J'allai voir celui du dernier Grand-Viſir, qui fut tué à Peter-Waradin; il avoit été conſtruit pour recevoir ſa royale épouſe,

fille du Sultan régnant; mais il ne vécut pas affez pour avoir cet honneur. J'ai envie de vous en faire la defcription; mais je n'ofe, parce que je crains de ne pouvoir, malgré mes efforts, vous en donner une jufte idée. Il eft fur le bord du canal, & dans une des plus agréables fituations qu'on puiffe trouver. Une montagne couverte d'un bois, le domine: fon étendue eft immenfe; le Concierge m'a dit qu'il y avoit plus de huit cens chambres; je ne puis affurer que cette quantité y foit; je ne les ai pas comptées: tout ce que je peux dire, c'eft que le nombre en eft prodigieux: elles font toutes décorées avec la plus grande magnificence. Le marbre, la dorure, & les peintures les plus fines y font prodigués. Le vitrage des fenêtres eft du plus beau cryftal d'Angleterre. On y voit enfin toute la magnificence & la fomptuofité que pourroit offrir le palais d'un jeune ambitieux, plongé dans le luxe, & qui auroit à fa difpofition toutes les richeffes d'un vafte & puiffant Empire: mais rien ne m'a fait plus de plaifir que les appartemens des bains. Il y en a deux qui répondent l'un à l'autre, & qui font bâtis exactement de la même maniere. Les bains, les fontaines & le pavé, font tout de marbre blanc, les plafonds dorés, & les murailles couvertes de porcelaine du Japon. Près de ces appartemens il y a deux falles, dont la plus élevée forme une eftrade, aux quatre coins de laquelle on voit fortir du plafond, des eaux qui tombent par cafcades dans des coquilles de marbre blanc, & fe réuniffent au bas dans un large baffin, entouré de petits tuyaux qui forment des jets de la hauteur de l'appartement. Les murailles font en forme de treillis, autour defquelles font plantés en dehors, des chevre-feuilles & des vignes qui forment une tapifferie de verdure, & donnent de l'ombrage à ces délicieux appartemens. Je pourrois vous conduire dans les autres, qui feroient tous dignes de votre curiofité: mais il eft plus difficile de donner la defcription des palais Turcs que de tous les autres, parce qu'ils font, en général,

très-irréguliérement bâtis. Il n'y a ni façade, ni aîles; & quoique cette irrégularité soit agréable à la vue, elle est inintelligible dans la narration. J'ajouterai seulement que la chambre destinée au Grand-Seigneur, quand il vient voir sa fille, est toute lambrissée de nacre de perle, & parsemée d'émeraudes en forme de clous. On y trouve plusieurs autres appartemens, dont les murailles sont marquetées en nacre de perle, en bois d'olivier; quelques-unes le sont en porcelaine du Japon. Il y a un grand nombre de galeries, qui sont toutes très-vastes: on y voit des pots de fleurs, des vases de porcelaine remplis de fruits de différentes especes: le tout est en plâtre; mais la peinture est si fine, les couleurs sont si vives, qu'on n'imagineroit jamais que c'est l'ouvrage de l'art. Les jardins répondent à la magnificence du Palais: il y a des cabinets de verdure, des arbres, des fontaines, le tout dans une agréable confusion: il y manque cependant des statues. Voyez à présent si cette nation est aussi barbare que nous le croyons. De ce que le goût des Turcs est différent du nôtre, s'ensuit il de-là qu'il soit mauvais? Pour moi, je crois qu'ils savent tirer partie de la vie. Ils la passent dans la musique, dans les jardins, dans le vin & la bonne chere, tandis que nous nous cassons la tête pour découvrir quelque systéme de politique, ou à étudier quelque science que nous n'approfondirons jamais, ou que nous ne pourrons jamais, persuader à personne d'estimer, quand même nous y réussirions. Il est certain, qu'il n'y a de plaisirs réels que ceux des sens: la réputation & les éloges sont au-dessous de leur prix; pour les obtenir, il en coûte le temps & la santé: il arrive souvent même que la mort ou la vieillesse surprennent avant qu'on ait recueilli le fruit de ses travaux. La vie de l'homme est si courte, qu'il ne doit songer qu'à rendre le présent agréable. Je n'ose pousser mes réflexions plus loin; je crains même qu'elles ne l'ayent été trop; mais mon cœur vous est si connu, que je crois devoir me rassurer; & je n'attends pas de vous ces insipides

plaisanteries, que d'autres ne manqueroient pas de faire en pareille occasion. Vous savez que je n'ai jamais confondu le plaisir avec le vice, comme font les gens dépourvus de jugement. Je veux vous faire rire en finissant ma lettre. J'aimerois mieux être un riche Effendi avec son ignorance, qu'Isaac Newton avec toute sa science. Je suis, &c.

LETTRE XLIV.

*A l'Abbé***.* De Tunis, *le* 31 *Juillet* 1718.

J'ai quitté Constantinople le 6 du mois dernier, & je n'ai trouvé jusqu'à présent aucune occasion pour vous faire tenir ma lettre: j'en étois fâchée, parce que je désirois de tout mon cœur, de partager avec quelqu'un le plaisir que j'ai goûté dans ma route. J'ai parcouru la plus agréable partie du monde; l'idée de ce qui s'est offert à ma vue, porte, malgré moi, mon esprit à la poésie.

* « Mon imagination échauffée par un enthousiasme » poëtique, parcourt les mers & les isles immortelles, » où les Muses ont tant de fois chanté, que les mon» tagnes répetent leurs vers ».

Pardonnez cet écart, je tâcherai, s'il est possible, d'écrire le reste de ma lettre en prose. Un jour, après que nous eûmes mis à la voile, nous cotoyâmes *Gallipolis*; c'est une belle ville; elle est située dans la baie du *Chersonèse*. Comme c'est la premiere place que les Turcs ayent conquise en Europe, elle est très-célèbre parmi eux. Le lendemain, à cinq heures du

* Traduction de quatre vers Anglois.

matin, nous jettâmes l'ancre dans l'Hellefpont, entre les Forts de *Seſtos* & *d'Abydos*, qu'on nomme à préfent les Dardanelles. Ce font deux petits forts très-anciens ; mais ils ne font pas beaucoup importans aujourd'hui; ils font commandés par un terrain fort élevé. J'avoue que je ne les aurois même pas vus, fi notre Capitaine & les Officiers ne m'avoient avertie d'y prendre garde. Mon imagination étoit frappée de cette Hiftoire tragique qui vous eft connue.

* « L'Amant nageur & l'Epoufe de nuit; combien » le Héros l'aima, & comment Léandre mourut ».

Toujours des vers! J'ai refpiré de l'air poétique, & j'en fuis encore remplie. Celui d'Abydos doit être tendre, puifque ce fut l'Amour qui le mit fous la domination des Turcs: ils en firent le fiége fous le règne d'Orchanes ; la fille du Gouverneur s'imaginant avoir vu en fonge celui qu'elle devoit époufer: (je ne fais fi elle s'étoit endormie fur le gâteau nuptial, ou fi elle avoit jeûnée en l'honneur de Sainte Agnès). Celui qu'elle avoit vu en fonge, étoit un des Affiégeans. Déterminée à fuivre fon deftin, elle lui jetta par-deffus les murailles un billet, par lequel elle lui offroit le Fort & fa perfonne. Le Turc porta ce billet à fon Général, qui, voulant tenter l'aventure, fit éloigner fon armée de la place, & donna ordre au jeune homme de s'en approcher à minuit avec un corps de gens d'élite. Il y fut introduit à l'heure marquée, tailla la garnifon en piéces, fit le Gouverneur prifonnier, & époufa la fille. Ce fort, qui eft en Afie, fut fondé par les *Mileſiens*: Seftos eft en Europe; c'étoit autrefois une des principales villes du Cherfonefe. A préfent que j'ai vu ce détroit, je ne regarde plus l'aventure de Léandre comme impoffible, ni le pont de bateau que Xercès fit conftruire, comme une mer-

---

* Traduction de deux vers Anglois.

veille. Il eſt ſi étroit, qu'il n'eſt pas étonnant qu'un jeune amant ait entrepris de le paſſer à la nage, ni qu'un Roi ambitieux ait tenté de le faire traverſer par ſon armée; mais il eſt ſi ſujet aux tempêtes, qu'il l'eſt encore moins que l'amant ait été noyé, & le pont détruit. De-là, nous découvrimes le mont Ida dans tout ſon entier.

(*) « Autrefois Junon y careſſa Jupiter, & le maître » du monde y fut vaincu par l'Amour ».

A quelques lieues de-là, je vis la pointe de terre où repoſent les cendres de la pauvre Hécube, & à une lieue au-deſſus, nous trouvâmes le Cap Janiſſaire, qui eſt le fameux *Promontoire de Sigée:* nous y mouillâmes. La curioſité me donna des forces au point que je montai juſqu'au haut, pour voir le tombeau d'Achille, Autrefois Alexandre, par vénération pour ce Héros, en fit le tour tout nud, ce qui ne manqua pas de faire beaucoup de bien à l'ame du mort. J'y trouvai les ruines d'une grande ville, & une pierre ſur laquelle Mylord M*** lut ces mots, *Sigæn Polin;* nous ordonnâmes à nos gens de la tranſporter à bord: un Prêtre Grec nous montra des choſes bien plus curieuſes; mais il étoit ſi ignorant, qu'il ne put nous en donner aucune explication paſſable. Aux deux côtés de la porte de ſa petite Egliſe, ſont deux grandes pierres qui ont chacune dix pieds de long, ſur cinq de large, & trois d'épaiſſeur. Celle qui eſt à droite, eſt de beau marbre blanc: ſur un des côtés, on voit un très-beau bas-relief qui repréſente une femme, laquelle paroit être une Divinité: elle eſt aſſiſe ſur une chaiſe qui a un marche pied. Une femme qui a l'air éplorée, ſemble lui préſenter un enfant qu'elle tient entre ſes bras. Celle-ci eſt ſuivie de quantité d'autres qui tiennent chacune un enfant dans la même attitude. Il y a lieu

---

(*) Traduction de deux vers Anglois.

de croire que c'eſt le reſte d'un ancien tombeau; mais je n'oſe vous en donner l'explication. Sur la pierre qui eſt à gauche, on lit une belle inſcription; mais le Grec en eſt trop ancien pour que Mylord M*** puiſſe l'expliquer. J'avois bien envie d'acheter cette pierre, que les pauvres habitans auroient certainement donnée pour peu de choſe; mais notre Capitaine me dit qu'il faudroit des machines faites exprès pour la tranſporter ſur le bord de la mer, & que d'ailleurs la chaloupe étoit trop petite pour la contenir. Les ruines de cette grande ville ſont habitées aujourd'hui par de pauvres Payſans Grecs, vêtus à la *Sciote*. Les femmes portent des juppes fort courtes, qui ſont attachées autour de leurs épaules, avec des cordons de cuir; les manches de leurs chemiſes ſont de toile aſſez blanche, & fort larges; elles ont des bas & des ſouliers aſſez propres; leur tête eſt couverte d'un grand morceau de mouſſeline, qui tombe ſur leurs épaules en formant pluſieurs plis. M. *Sands*, dont l'Ouvrage vous eſt connu, & qui eſt un des meilleurs Auteurs de ſon genre, prétend que ces ruines ſont les fondemens d'une ville que Conſtantin avoit eu le projet de bâtir, & qu'il abandonna pour ne s'occuper que de Conſtantinople: je ne ſuis pas de ſon ſentiment; elles me paroiſſent beaucoup plus anciennes.

De ce Promontoire, nous découvrîmes aiſément le *Simois*, qui prend ſa ſource au mont Ida; & traverſe une vallée très-ſpacieuſe: c'eſt cette grande Riviere qu'on appelle aujourd'hui *Simores*. Ses eaux ſe joignent dans la vallée dont je viens de parler, à celles du Scamandre, qui n'eſt qu'un foible ruiſſeau tout rempli de vaſe; peut-être eſt-il plus conſidérable l'hiver. C'eſt ce fameux *Xantus* qu'Homere place parmi les Dieux, & que la Nymphe *Œnone* invoqua dans ſon Epître à *Pâris*. Les Vierges Troyennes étoient obligées d'offrir leurs premieres faveurs au Scamandre, & ce fut l'aventure ſi agréablement racontée par M. de la Fontaine, qui mit fin à cette cérémonie

payenne. Les eaux du *Scamandre* & du *Simois* vont ensemble se décharger dans la mer.

Il ne reste de Troye que le terrain sur lequel elle étoit bâtie; & je crois que les antiquités qui se trouvent dans les environs, sont bien plus modernes: c'est, si je ne me trompe, le sentiment de Strabon. Quoi qu'il en soit, j'ai vu avec plaisir cette fameuse vallée où Ménélas & Pâris se livrerent un combat singulier, & où la plus grande ville du monde étoit située. La capitale d'un vaste Empire seroit certainement très-bien placée dans ce lieu, même plus avantageusement que Constantinople; le port pourroit recevoir toutes sortes de vaisseaux de toutes les parties du monde, & en tout temps; & il régne six mois de l'année, à celui de Constantinople, un vent de nord qui empêche les vaisseaux d'y aborder pendant ce temps.

Au nord du Promontoire de Sigée, nous vîmes celui de Rhete, qui est renommé par le tombeau d'*Ajax*; j'examinois ces lieux avec une sérieuse attention, & ne pouvois m'empêcher d'admirer en même temps l'exactitude avec laquelle Homere, qui j'avois à la main, les a décrits: chaque épithéte qu'il a donnée à une plaine ou à une montagne, peut encore lui être appliquée. J'ai passé là plusieurs heures dans une méditation aussi agréable que celle que fit *Dom Quichotte* sur le mont Montesinos. Enfin nous fimes voile la nuit suivante, vers l'endroit où l'on dit qu'étoit positivement située la fameuse ville de *Troye*. Je me levai à deux heures du matin pour en visiter les ruines, qu'on montre aux étrangers avec beaucoup de complaisance. Les Turcs les appellent *Eski Stamboul*, c'est-à-dire, ancienne Constantinople; cette dénomination, jointe à plusieurs autres raisons, m'a fait conjecturer que ce pouvoient être les restes de cette ville, commencée par Constantin. Je pris un âne de louage, car c'est la seule voiture qu'on trouve dans ce pays: j'avançai

quelques milles (*) dans les terres, & fis le tour des murailles, qui font d'une vafte étendue; nous trouvâmes fur une montagne les débris d'un château, & ceux d'un autre dans une vallée, outre plufieurs colonnes brifées: je lus fur deux piédeftaux, deux Infcriptions latines que voici.

DIVI AUG. COL.
ET COL. JUL. PHILIPPENSIS.
EORUMDEM ET PRINCIP. AM.
COL. JUL. PARIANÆ. TRIBUN.
MILIT. COH. XXXII. VOLUNTAR.
TRIB. MILIT. LEG. XIII. GEM.
PRÆFECTO. EQUIT. ALAE. I.
SCUBULORUM.
VIC. VIII.

DIVI JULI. FLAMINI.
C. ANTONIO M. F.
VOLT. RUFO. FLAMIN.
DIV. AUG. COL. CL. APRENS.
ET COL. JUL. PHILIPPENSIS.
EORUMDEM ET PRINCIP. ITEM.
COL. JUL. PARIANÆ TRIB.
MILIT. COH. XXXII. VOLUNTARIOR.
TRIB. MILIT. XIII.
GEM. PRAEF. EQUIT. ALÆ. I.
SCUBULORUM.
VIC. VII.

Il paroit que les ruines qu'on trouve dans les environs, font celles d'un temple confacré à Augufte; &

(*) Le mille d'Angleterre vaut 1250 pas Géométriques.

je ne sais pourquoi M. *Sands* prétend qu'elles sont d'un temple Chrétien; il est incontestable que les Romains ont bâti dans ces endroits. On y voit plusieurs tombeaux de beau marbre, & des pieces d'Architecture d'une grandeur & d'une grosseur immense; mais elles diminuent tous les jours, parce que les Turcs en tirent leurs boutels. Nous passâmes le soir devant l'isle de *Ténédos*, qui étoit autrefois sous la protection d'Apollon. Il la mit luimême dans l'état de ses biens, lorsqu'il faisoit sa cour à *Daphné*. Elle n'a que dix milles de circuit; mais outre qu'elle est bien peuplée, que ses habitans sont riches, elle est encore célèbre par la bonté de ses vins. Je ne vous parlerai point de *Tenes*, d'où elle tire son nom; nous passâmes ensuite à Mytylene: je ne puis m'empêcher de vous dire quelque chose de *Lesbos*, où régna *Pittacus*, & où *Sapho* composa ses premiers Vers. Cette isle est encore célèbre pour avoir donné la naissance à Alcée, à Théophraste & à Arion; ces grands Maitres en poésie, en philosophie & en musique. Ce fut une des isles que les Chrétiens conserverent le plus long-temps après la prise de Constantinople par les Turcs. Il est inutile que je vous parle de Constantinople, &c. Vous savez aussi-bien que moi l'histoire des Empereurs Grecs. Je fus fâchée de voir qu'en quittant cette isle, nous faisions voile tout droit dans la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel, & que nous laissions sur notre gauche Scio, qui est l'ancienne Chios. C'est la plus riche & la plus peuplée de toutes les isles de l'Archipel: elle est abondante en grains, en soie & en coton; on y trouve d'agréables bosquets, formés par des orangers & des citroniers: le mont *Arvoisin*, si célebre par le *nectar*, dont parle Virgile, est dans cette isle. La meilleure manufacture en soie de toute la Turquie est à Scio: la ville est assez bien bâtie; les femmes y sont très-belles, & ont le visage découvert comme dans la Chrétienté. Il y a beaucoup de familles très-riches; mais elles ont grand soin de n'en rien laisser paroitre dans l'extérieur de leurs maisons, pour ne pas causer

de jaloufies aux Turcs qui y entretiennent un Baffa. Tous les habitans jouiffent cependant d'une honnête liberté; & comme le climat femble les exciter à faire de l'exercice, ils paffent leur vie dans les jeux, la danfe & les feftins. Enfin, leurs chaînes, quoique nouvelles, ne font pas pefantes: ils ne font foumis aux Turcs que depuis l'an 1566, & peut-être n'eft-il pas plus dur pour eux d'obéir au Grand-Seigneur qu'à l'Etat de Gênes, auquel un Empereur Grec avoit vendu leur pays. Mais je m'embarraffe toujours dans l'hiftoire, ce qui ne convient guere, fur-tout lorfque je vous écris en paffant le détroit, qui eft entre les ifles d'*Andros* & d'*Achaïe*, aujourd'hui *Libiadia*; nous découvrimes le Promontoire de *Lunium*, connu fous le nom de *Cap Colonne*. On y voit encore des colonnes d'une grandeur & d'une groffeur prodigieufe, qu'on prétend avoir fervi à un temple de Minerve.

Ce lieu m'infpira de la vénération, & me rappella l'idée de ce magnifique temple de Théfée, qui étoit à Athenes, & qui fubfifteroit vraifemblablement encore, prefque tout entier, fans l'accident qui lui arriva par l'imprudence des Turcs: pendant la derniere campagne de la Morée, ils en firent leur magafin à poudre; le feu y prit, & il fauta en l'air. J'avois bien envie, comme vous pouvez le croire, de mettre pied à terre dans le fameux Péloponefe, pour goûter le plaifir de voir les rivieres d'*Afopus*, de *Percée*, d'*Inachus* & d'*Eurotas*, les campagnes d'Arcadie; enfin, tous ces lieux fi connus dans l'ancienne Mythologie; mais on me dit, ce qui eft affez vraifemblable, qu'au lieu de Héros & de demi-Dieux, l'on n'y trouvoit plus que des brigands, entre les mains defquels je pourrois très-bien tomber fi j'avançois dans un pays fi défert. Je conferve cependant pour lui tant de vénération, que je fuis tentée de vous en faire l'hiftoire, depuis la fondation de *Nicanie* & de *Corinthe*, jufqu'à la derniere campagne des Turcs; mais je réfifte à cette envie auffi-bien qu'à celle d'y mettre pied

à terre. Nous fimes voile vers le cap *Angelo*, autrefois *Malea:* je n'y vis aucuns vestiges du fameux temple d'Apollon. Le soir même nous découvrîmes l'isle de Candie: c'est un pays fort montagneux. Virgile dit qu'il y avoit cent villes:

Centum urbes habitant magnas.

La principale, qui étoit, pour ainsi dire, le séjour des plus horribles passions, fut d'abord conquise par Metellus: son Jupiter y avoit pris naissance .... Elle tomba ensuite sous la domination de .... Mais si je ne prends garde, je vais vous faire l'histoire de Candie, jusqu'au temps où elle fut assiégée par les Turcs. Je suis si mécontente de moi, que je ne vous parlerai point des autres isles. Je vous dirai seulement en général, que ce voyage auroit été bien agréable pour moi, il y a deux ou trois mille ans, le matin, j'aurois pris le thé avec Sapho; le soir, j'aurois été visiter le temple d'Homere à *Chios*, & j'aurois toujours eu soin de lever les plans des temples magnifiques, de dessiner les statues miraculeuses: quelle satisfaction j'aurois goûtée, en outre, de converser avec les hommes les plus gais & les plus polis! Aujourd'hui les arts ne sont plus dans cette partie du monde: on n'y trouve que les merveilles de la nature. A plusieurs lieues en mer, on voit les flammes du mont *Etna*; elles donnent lieu à mille réflexions; mais je respecte trop la philosophie pour vouloir renverser le systême d'*Empedocles*, & jamais Lucien ne me fera mépriser un homme dont Lucrece a dit:

. . . Vix humanâ videtur stirpe creatus.

Après avoir passé *Trinacria*, aujourd'hui la *Sicile*, sans entendre le chant des *Syrenes*, dont parle Homere, & sans échouer contre *Scylla* ni contre *Charybde*, nous arrivâmes sains & saufs à l'Isle de Malte, nommée autrefois *Melita*, parce qu'elle étoit abondante

en miel. C'eſt un rocher ſur lequel il y a un peu de terre. Le Grand Maître y vit en Prince Souverain; ſes forces maritimes ſont aujourd'hui peu de choſe. Les fortifications de cette Iſle paſſent pour les meilleures du Monde: elles ont été creuſées dans le roc vif; ce qui a dû coûter beaucoup de travail & d'argent. Aux environs de Malte, nous eſſuyâmes une violente tempête, & nous nous trouvâmes fort heureux de pouvoir relâcher au bout de huit jours à *Porta Farine*, ſur la côte d'Afrique, où notre Vaiſſeau eſt encore à la rade. Le Conſul Anglois qui réſide à Tunis, eſt venu nous faire des offres de ſervice. J'ai accepté de bon cœur ſa maiſon pour quelques jours, étant fort curieuſe de voir cette partie du Monde, & principalement les ruines de *Carthage*. Je montai dans ſa chaiſe de poſte à neuf heures du ſoir, parce que la chaleur eſt à préſent ſi grande, qu'on ne peut voyager que la nuit. Comme la Lune étoit dans ſon plein, je voyois le Pays où je paſſois, preſqu'auſſi-bien que s'il avoit fait jour. Le terrain, quoique ſabloneux, eſt fertile en dattes, en figues & en olives, qui viennent ſans qu'on les cultive: ce ſont, en général, de très-bons fruits. Les vignobles & les champs où l'on ſeme les melons, ſont entourés de haies faites avec ce que nous appellons figuiers d'Inde: elles ſont ſi fortes que les bêtes fauves ne peuvent paſſer au travers. Ces figuiers d'Inde montent fort haut & garniſſent beaucoup; ils ont des épines qui ſont auſſi longues & auſſi pointues que des poinçons; ils portent des fruits qui ſont aſſez agréables au goût, & dont le Payſan fait une grande conſommation.

C'eſt à préſent le *Ramadan*, ou Carême des Turcs; comme tout le monde profeſſe ici la Religion Mahométane, l'on ne voit manger perſonne pendant le jour; mais on paſſe la nuit dans les feſtins. Nous avons vu pluſieurs troupes de Payſans ſous des arbres: une partie s'occupoit à manger, pendant que l'autre danſoit & chantoit. Ce ſont des Mulâtres, & je vous jure

que je n'ai point vu de figures humaines aussi hideuses. Ils sont presque tout nuds, n'ayant pour vêtement qu'un morceau de serge dans laquelle ils s'enveloppent; mais les femmes ont un ornement singulier: elles s'impriment avec de la poudre à canon, des fleurs, des étoiles, enfin toutes sortes de figures sur le visage, sur le cou, sur les épaules & sur les bras; ce qui n'augmente pas leur difformité naturelle. Je ne crois pas qu'elles puissent se procurer ces agrémens sans souffrir beaucoup.

Nous vîmes, à environ six milles de Tunis, les restes de ce fameux aquéduc qui conduisoit l'eau à Carthage par-dessus plusieurs hautes montagnes: il avoit plus de quarante milles de longueur. On voit encore des arches qui sont entieres. Nous passâmes deux heures à le visiter, & Mylord M*** m'assura que celui de Rome n'étoit pas, à beaucoup près, si beau. Les pierres, quoique d'une prodigieuse grosseur, sont si polies & si adaptées les unes aux autres, qu'il paroît qu'on n'eut pas besoin de beaucoup de ciment pour les joindre ensemble. Ces ruines subsisteront encore mille ans, si l'on n'emploie pas l'art pour les détruire. Nous arrivâmes à Tunis vers le point du jour. Cette Ville est bâtie de pierres blanches: il n'y a point de jardin. On dit que les Turcs la détruisirent la premiere fois qu'ils la prirent, & qu'on n'y en a pas fait depuis. Les sables arides font un coup d'œil désagréable, & la chaleur naturelle du climat, qui n'est tempérée que par très-peu d'ombre, est insupportable. Il feroit même impossible de vivre ici sans une brise qui vient tous les jours à midi de la mer, & qui rafraîchit l'air. Il n'y a que de l'eau de citernes, qu'on a soin de ramasser des pluies abondantes qui tombent en Septembre. On dit que les femmes de Tunis sont assez jolies; mais elles ont toujours sur le visage un voile de crêpe noir. Louis IX, Roi de France, assiégea cette Ville en 1270; mais il mourut sous ses murs d'une fiévre maligne. Son fils Philip-

pe, & Edouard, un de nos Princes, fils de Henri III, leverent le siége, mais à des conditions honorables. Elle resta sous la domination de ses Rois Africains, jusqu'au temps où elle fut livrée par trahison à Barbe-Rousse, Amiral de Soliman le Magnifique. Barbe-Rousse en fut chassé à son tour par Charles-Quint; mais les Turcs, commandés par le Bassa *Sinan*, la reprirent sous Sélim II. Depuis ce temps, elle a toujours été tributaire du Grand-Seigneur. Elle est gouvernée par un Bey, qui a le titre de Sujet des Turcs, quoiqu'il se soit soustrait à leur domination, & qu'il leur paie très-rarement tribut. Celui qui commande à Bagdat, est dans le même cas, & le Grand-Seigneur laisse ces deux Rebelles tranquilles, dans la crainte de perdre encore le titre de Souverain de ces Pays.

J'allai hier au matin, après avoir pris un peu de repos, voir les ruines de *Carthage*. Quoique je fusse à moitié grillée par l'ardeur du Soleil, j'eus cependant le courage de continuer ma route. On me conduisit dans des salles qui sont sous terre: on les appelle *étables aux Eléphans*. Je vis dans plusieurs des morceaux de colonne de très-beau marbre, d'autres de porphyre: je ne crois pas qu'on eût mis de si belles colonnes dans ces lieux, s'ils avoient été uniquement destinés pour l'usage des Eléphans. Je suis persuadée, au contraire, qu'ils servoient d'appartemens d'été, & qu'on les avoit construits sous quelques Palais, pour y être à l'abri des chaleurs excessives qu'on endure dans ce Pays: ils servent aujourd'hui de greniers aux Paysans. Je venois de la Ville de *Tents*, qui, à la vérité, n'en est pas fort éloignée; mais j'étois lasse, & je m'y arrêtai quelque temps pour me reposer. Je ne tardai pas à être environnée d'une quantité assez considérable de femmes qui étoient venues pour me voir. Il est certain que nous étions, les unes pour les autres, un spectacle assez divertissant. Leur façon de s'asseoir, la couleur de leur peau, leurs cheveux noirs & plats, tombant sur les deux côtés de leur

visage, leurs traits, enfin, la forme de leurs membres les rendent si semblables à ces grands singes qui sont répandus dans l'Afrique, qu'il est difficile de les distinguer les uns d'avec les autres, & je suis persuadée qu'ils ont autrefois habité ensemble Lorsque je fus délassée, & que j'eus pris du lait & des fruits que ces femmes m'apporterent, je montai sur la petite colline où étoit autrefois le Château de *Byrsa*. J'y découvris distinctement le lieu où la fameuse Ville de Carthage étoit située : c'est un *Isthme* qui est baigné de la mer des deux côtés: on n'y voit plus aujourd'hui que des étangs salés. Strabon dit que cette fameuse Ville avoit deux milles de circonférence : il n'en reste que ce que je viens de vous dire. L'Histoire en est trop connue pour que je vous en fasse l'abrégé. Comme je suis persuadée que vous préférez l'obéissance aux complimens, je les ai réservés pour la fin de ma Lettre, & suis entrée dans tous les détails que vous m'avez demandés. Je compte partir demain d'ici, continuer mon voyage par l'Italie & la France. J'espere vous dire de bouche, dans quelqu'un de ces Pays, que je suis, &c.

LETTRE XLV.

A la Comtesse de ***. De Gênes, *le* 28 *Aout* 1718. *Vieux style.*

Je vous demande pardon, ma chere Sœur, de ne vous avoir pas écrit de Tunis ; c'est la seule occasion que j'ai eue de le faire depuis mon départ de Constantinople: mais la chaleur y étoit si excessive, la lumiere y est si pernicieuse pour la vue, que j'ai pensé devenir aveugle en écrivant une Lettre à l'Abbé***, & je n'ai osé en écrire d'autres; d'ailleurs, qu'aurois-je pu vous mander de satisfaisant

d'un pays barbare ? Je suis à présent environnée d'objets agréables : l'Italie est un très-beau Pays ; & je me crois obligée de lui donner des éloges en reconnoissance du plaisir que j'y goûte. Je dois le même tribut à Madame Davenant, chez laquelle je suis logée à *Saint-Pierre d'Arena* ; sa politesse, sa gaieté contribuent beaucoup à me rendre le séjour de Gênes agréable. Cette Ville est située dans une Baye sur la pente d'une montagne : les jardins, la beauté des bâtimens font une très-belle perspective du côté de la mer. Ce spectacle m'a cependant fait peu d'impression, sans doute parce que mes yeux étoient accoutumés à celui de Constantinople, appellée *Galata*. Ils ont bien mérité ce qui leur est arrivé ; même la perte de toutes leurs conquêtes du côté de l'Orient, pour avoir abandonné si lâchement la cause des Chretiens, & facilité aux Infideles la prise de Constantinople. Ils sont aujourd'hui pauvres, & les François les méprisent depuis que le dernier Roi força le Doge d'aller à Paris lui faire excuse d'une insulte qui lui avoit été faite ; on avoit couvert de fumier, pendant la nuit, les Armes de France, qui étoient sur la porte de l'Envoyé de cette Nation. Cette insulte avoit été faite par quelqu'un de la faction Espagnole, qui est encore dominante ici, quoiqu'on n'ose le dire publiquement. Les Dames s'habillent à la Françoise, & sont beaucoup plus jolies que leurs modèles. Vous n'avez sans doute jamais entendu parler des Cizisbeys. Ce sont des êtres si singuliers, qu'il faut que je les voie, pour croire qu'ils existent. On en a vu d'abord à Gênes, ensuite ils se sont répandus par toute l'Italie, où les maris ne sont pas si jaloux qu'on nous le dit : aucun ne blâme les Cizisbeys, qui semblent avoir été établis par la politique. Je suis persuadée que le Sénat imagina cet expédient pour donner de l'occupation aux jeunes gens qni n'en avoient point d'autre que celle de se couper la gorge, & pour mettre fin aux disputes de familles qui avoient mis l'Etat à deux doigts de

ſa perte: ce remede a été ſi efficace, que, depuis ce temps, l'union regne parmi les familles, & la tranquillité dans l'Etat. Un Cizisbey eſt un jeune homme qui ſe voue entiérement au ſervice de quelque femme; car les filles ſont toutes enfermées dans des Couvens. Il eſt obligé de l'accompagner par-tout où elle va; il ſe place derriere ſa chaiſe, ſe charge de ſes gants & de ſon éventail: lorſqu'elle ſort de chez elle, ou qu'elle y retourne, il marche à côté de ſa chaiſe comme un domeſtique. Il ne manque jamais de lui faire un préſent le jour de ſa fête, ou de quelque réjouiſſance publique. Enfin, il eſt obligé de lui conſacrer tout ſon temps, & de dépenſer pour elle tout ſon argent: la Dame lui accorde ce qu'on croit bien qu'il lui demande, & l'occaſion s'en préſente très-ſouvent; car le mari n'oſe faire paroître le moindre ſoupçon de jalouſie. Il eſt vrai qu'il tâche de lui en donner un à ſon goût; mais s'il n'eſt pas à celui de la femme, ce qui arrive aſſez ſouvent, elle s'y prend ſi bien, qu'elle en obtient un qui lui plaiſe. Dans les commencemens, une femme avoit huit ou dix de ces humbles ſerviteurs; mais aujourd'hui les hommes ſont plus rares, & moins traitables: chaque femme eſt obligée de ſe contenter d'un ſeul.

On voit régner ici la liberté républicaine; c'eſt cependant un Gouvernement Ariſtocratique, car le peuple y eſt dans un vil eſclavage. On élit un Doge tous les deux ans; celui qui occupe cette place a très-peu d'autorité ſur les anciens Nobles, & ſa femme n'a aucune diſtinction parmi les autres. La famille d'*André Doria*, ce grand homme, auquel les Génois doivent la liberté dont ils jouiſſent, a ſeule quelques privileges. Par exemple, lorſque le Sénat fait publier une loi ſomptuaire, elle n'y eſt point ſoumiſe, & fait toute la dépenſe qu'elle juge à propos. J'ai contemplé avec plaiſir la ſtatue de ce Héros, qui eſt dans la cour du Duc Doria. A propos de palais, il y en a ici de ſuperbes; mais je ne me crois pas capable

d'en faire la description, je vous dirai seulement qu'ils sont construits sur les dessins du *Palladio*. Dans la rue *Strada nova*, on voit la plus belle enfilade de bâtimens qui soit peut-être au monde. Les vastes palais de *Durazzo*, des deux *Balbi*, qui sont joints ensemble par une magnifique colonnade : le palais *Impérial* & celui de *Doria*, sont dignes de toute l'attention des curieux. Toute la perfection de l'Architecture paroît en dehors, & on trouve en dedans la plus grande magnificence, jointe au goût & à l'élégance. Mais rien ne m'a fait plus de plaisir que la collection de tableaux qui sont tous de *Raphaël*, de *Paul Véronese*, du *Titien*, du *Carache*, de *Michel Ange*, du *Guide* & du *Corrége*, Je mets ces deux-ci les derniers, parce qu'ils sont mes Peintres favoris. Je n'aime point les tableaux qui représentent des objets d'horreur, & plus un martyr est peint au naturel, plus il est désagréable à mes yeux. Le Guide & le Corrége présente toujours la nature dans son beau, & l'imitent parfaitement. J'ai été frappée d'étonnement à la vue d'une Lucréce qui est dans le palais *Balbi*. La beauté de son visage, l'expression qui y est, son sein, en un mot, tout inspire dans ce tableau les mêmes sentimens de pitié & d'admiration, qu'on sentiroit à la lecture d'un beau Poëme sur cette matiere. On y voit encore une Cléopâtre de la même main; elle mérite aussi beaucoup d'éloges, & je lui en donnerois, si Lucrece n'avoit d'abord captivé mon admiration. Il y a en outre quelques bustes anciens qui sont d'une beauté surprenante. L'Eglise de Saint Laurent est bâtie de marbre blanc & noir. On y garde cette fameuse assiette qui est d'une émeraude. On ne permet à personne d'y toucher, depuis qu'on a découvert le projet qui avoit été formé de la laisser tomber pour la casser. On accuse de cette méchanceté le Roi de Sicile, qui vouloit se venger, dit-on, de ce que l'on avoit refusé de la lui vendre. L'Eglise de l'Annonciation est toute de marbre en dedans: celui des piliers est blanc & rouge; les Jésuites ont très-bien décoré

celle de Saint Ambroiſe; mais toutes les Egliſes qui ſont ici, ne méritent pas en général, qu'on y faſſe attention, lorſqu'on a vu Sainte Sophie. Vous conviendrez que j'ai bien employé mon temps pour avoir vu tant de choſes depuis que nous ſommes ſortis de quarantaine. Tous ceux qui viennent du Levant ſont obligés de la faire: la nôtre, à la vérité, a été bien abrégée; d'ailleurs, je l'ai paſſée agréablement avec Madame *Davenant*, au village de Saint-Pierre d'Arena, qui eſt environ à un mille de Gênes. Nous étions logées dans une maiſon extrêmement belle & commode en même temps: elle a été bâtie par le *Palladio*. Nous avons reçu la viſite de quelques Anglois; ils étoient accompagnés d'un noble Génois, qui avoit la commiſſion de nous empêcher de nous toucher. Je compte reſter encore quelques jours à Gênes, & je voudrois bien y paſſer le reſte de ma vie; mais je ne ſuis pas deſtinée à une ſi grande tranquillité. Je ſuis, &c.



LETTRE XLVI.

*A la Comteſſe de***.* De Turin, *le* 12 *Septembre* 1718. *Vieux ſtyle.*

Je ſuis venue de Gênes ici en deux jours, par le plus beau chemin du monde. J'ai déjà vu tout ce qu'on montre aux Etrangers de curieux dans Turin, & je n'y ai rien trouvé qui mérite une deſcription particuliere. *Le Saint Mouchoir* ne me paroit pas une choſe aſſez reſpectable pour que je vous en entretienne. Les Egliſes ſont belles; le Palais du Roi a quelque choſe de majeſtueux: mais les chefs-d'œuvres d'Architecture que j'ai vus depuis peu, m'ont rendue ſi difficile, que je ne fais pas grande attention aux bâtimens qui ſont ici. La ville de Turin

eſt bien conſtruite ; elle eſt ſituee dans une belle plaine ſur les bords du Pô. Les palais de la *Vénerie* & de la *Valantine*, qui en ſont à peu de diſtance, peuvent être regardés comme des édifices aſſez agréables. Nous avons pris notre logement ſur la Place Royale, qui eſt un des beaux carrés que j'aye jamais vus : elle eſt entourée d'arcades en pierres blanches. Le Chevalier *** que vous avez vu en Angleterre, eſt venu nous voir. Il nous a offert de nous préſenter à la Cour, qui eſt actuellement à *Rivoli*, à une lieue de Turin. J'y allai hier, & j'eus l'honneur d'être préſentée à la Reine par ſa première Dame d'honneur. Sa Majeſté étoit dans un appartement magnifique, environnée des Dames de ſa ſuite, qui ſont toutes aſſez jolies : elles avoient des robes longues ; il étoit fort aiſé de diſtinguer parmi elles la belle Princeſſe de Carignan. La Reine a beaucoup de bon ſens : elle m'a parlé avec douceur & avec bonté. Elle ſe ſouvient toujours qu'il coule du ſang Anglois dans ſes veines, & même s'en glorifie. Elle m'a dit qu'elle étoit fort attachée à cette nation. Pour répondre à ſa bonté, je lui ai donné, auſſi ſouvent qu'il m'a été poſſible, le titre de Majeſté : je crains qu'on ne le lui donne pas long-temps. Le Roi a les yeux pleins de feu ; le jeune Prince de Piémont eſt d'une figure fort agréable : mais la grande dévotion dans laquelle cette Cour eſt plongée, ne lui permet aucun des divertiſſmens convenables à ſon âge. Il n'y a ici de magnificence que dans le Proceſſions & les Meſſes. La galanterie y eſt regardée comme un crime irrémiſſible. Le pauvre Comte de ***, qui étoit lié avec nous à Londres, eſt diſgracié, pour avoir eu la hardieſſe de faire des propoſitions à une Dame d'honneur de la Reine. Je compte me mettre en route demain & traverſer ces redoutables Alpes, dont il eſt tant parlé. Si j'ai le bonheur de les paſſer ſans accident, je vous donnerai de mes nouvelles.

Je ſuis, &c.



LETTRE XLVII.

*A Madame L***.* De Lyon, *le* 25 *Septembre* 1718. *Vieux ſtyle.*

EN arrivant ici, j'ai reçu vos deux lettres, & celles de pluſieurs de mes amis, leſquelles m'avoient été adreſſées à Conſtantinople. Notre Marchand de Marſeille, ſçachant que nous étions ici, nous les y a adreſſées. Ma ſœur n'étoit point alors en Angleterre; je crains qu'elle n'ait pas reçu la lettre que je lui ai écrite de Turin, & comme je n'ai point reçu de ſes nouvelles, je ne ſais où lui adreſſer les miennes. J'ai gardé le lit pendant pluſieurs jours; j'arrivai ici le 17 de ce mois: je fus priſe d'une fiévre ſi violente, que je me crus toucher au moment où tous mes voyages ſeroient finis: il n'eſt pas étonnant que mes fatigues ayent produit cet effet. Pour aller de Turin à Novalaſſe, nous avons traverſé un très-beau pays; il eſt bien planté: l'art & la nature ſe sont réunis pour l'embellir. Le jour ſuivant, nous commençâmes de monter le mont *Cénis*; nous fîmes démonter nos chaiſes: nous les mîmes ſur des mulets, & nous nous plaçâmes dans de petites chaiſes d'oſier, paſſées dans des bâtons, que des hommes portent ſur leurs épaules.

L'aſpect de ces montagnes, couvertes d'une neige éternelle, des nuages ſuſpendus au-deſſous de nous, des torrens qui ſe précipitent de rocher en rocher, avec un fracas horrible, & formant des caſcades d'autant plus belles, qu'elles ſont naturelles, auroient fixé toute mon attention; ſi je n'avois pas enduré un froid exceſſif. Un brouillard épais qui régne continuellement ſur cette montagne, pénétra l'épaiſſe

fourrure qui m'enveloppoit, & me causa un froid si violent, que j'étois à demi-morte avant de parvenir au bas de cette montagne: nous n'y arrivâmes cependant que deux heures après le soleil couché. Sur le sommet du mont *Cénis*, on trouve une vaste plaine, au milieu de laquelle est un Lac.

La descente de cette montagne est si rapide & si glissante, que j'étois étonnée de voir nos porteurs marcher d'un pas aussi ferme, que s'ils avoient été sur un terrain plat. Je craignois cependant moins de me casser le cou, que de tomber malade, & l'événement prouve que j'avais raison.

On peut passer toutes les autres montagnes en chaise: elles sont abondantes en vignes & en pâturages: on y voit une quantité prodigieuse de très-belles chevres. La derniere de ces montagnes s'appelle *Aquebelle*. Peu après l'avoir descendue, nous arrivâmes à *Pont-Beauvoisin*, ville frontiere de la France; le pont sert de séparation entre ce Royaume & celui de Savoye. Nous continuâmes notre route jusqu'à Lyon, où nous entrâmes la nuit. Depuis que j'y suis, je n'ai été occupée que du soin de ma santé; je crois cependant être hors de danger; & je ne compte pas garder encore la chambre long-temps, quoique j'aye toujours un violent mal de gorge. Je suis impatiente de voir les curiosités de cette fameuse ville, & encore plus d'arriver à Paris, d'où je vous écrirai une lettre plus amusante que celle-ci. La maladie m'a affoibli l'esprit: d'ailleurs, la mauvaise auberge où nous sommes, les bouteilles d'Apothicaire dont ma chambre est remplie, me donnent de l'humeur.
Je suis, &c.



LETTRE XLVIII.

A M. Pope. De Lyon, *le* 28 *Septembre* 1718; *Vieux ſtyle.*

VOTRE lettre m'a été adreſſée ici, & je l'ai reçue. Vous me marquez que vous avez appris mon retour avec plaiſir : je devrois vous en remercier, il eſt vrai : mais je ne puis vous pardonner de vous réjouir d'une chose qui m'afflige : ce compliment doit vous paroître extraordinaire. Il eſt cependant certain que je reverrai mes amis avec beaucoup de ſatisfaction ; mais quand je fais rêflexion, que je ſerai obligee de voir & d'écouter en même temps mille impoſtures, de recevoir, de rendre des viſites, de faire des complimens, d'aſſiſter aux tables de thé & d'y eſſuyer une foule de queſtions ; d'un autre côté, ne me trouvant pas capable de rendre ſervice à mes compatriotes, pour leſquels je ne puis former que des vœux impuiſſans, je regrette de n'être pas reſtée dans un lieu où j'aurois trouvé le repos & la tranquillité, ſi convenables à mon indolence. Je tomberois certainement dans la mélancolie, ſi je vous écrivois encore une ligne ſur ce ton. J'aime mieux remplir le reſte de ma lettre avec les inſcriptions qui ſont ſur des tables d'airain qu'on voit aux côtés de la Maiſon de ville.

TABLE PREMIERE.

MŒRERUNT. noſter : : : ſu : : : : Equidem. primam. omnium. illam. cogitationem. hominum quam. maxime. primam. occurſam. mihi. provideo. deprecor. nequaſi. novam. iſtam. rem. introduci. exhorreſcatis. ſed. illa. potius. cogitetis. quam. multa. in. hac. civitate. novata.

ſint. & quidem. ſtatim. ab. origine. urbis. noſtræ. in. quod. formas. ſtatuſque. res. P. veſtra. diducta. ſit.

Quondam. Reges hanc. tenuere. urbem. ne. tamen. domeſticis. ſucceſſoribus. eam. tradere. contigit. alieni. & quidam. externi. ut. Numa. Romulo. ſucceſſerit. ex. Sabinis. veniens. vicinus. quidem. ſed. tunc. externus. ut. Anco. Marcio. Priſcus. Tarquinius. propter. temeratum. ſanguinem. quod. patre. de marato. Corinthio. natus. erat. &. Tarquinienſi. matre. generoſa. ſed. nopi. ut. quæ. tali. marito. neceſſe. habuerit. ſuccumbere. cum. domi. repelleretur. à. gerendis. honoribus. poſt. quam. Romam. migravit. Regnum. adeptus. eſt. huic. quoque. &. filio. nepotive. ejus. nam. &. hoc. inter. auctores. diſcrepat. inſertus. Servius. Tullius. ſi. noſtros. ſequimur. captiva. natus. ocreſia. ſi. tuſcos. cœli. quondam. vivenuæ. ſodalis. fideliſſimus. omnis. que. ejus. caſus. comes, poſtquam. varia. fortúna. evactus. cum. omnibus. reliquis. Cæliani. exercitus. Etruria. exceſſit. montem. cælium. occupavit. &. à. duce. ſuo. Cælio. ita. appellitatus. mutatoque. nomine. nam. tuſce. maſturna. ei. nomen. erat. ita. appellatus. eſt. ut. dixi. &. regnum. ſumma. cum. reib. utilitate. obtinuit. deinde. poſtquam. Tarquini. Superbi. mores. inviſi. civitati. noſtræ. eſſe. cæperunt. qua. ipſius. qua. filiorum. ejus. nempe. pertæſum. eſt. mentes. regni. &. ad. conſules. annuos. Magiſtratus. adminiſtratio. reip. tranſlata. eſt.

Quid. nunc. commemorem. dictaturæ. hoc. ipſo. conſulari. imperium. Valentius. repertum. apud. majores. noſtros. quo. in. aſperioribus. bellis. aut. in. civili. motu. difficiliore. uterentur. aut. in. auxilium. plebis. creatos. tribunos. plebei. quid. a conſulibus. ad decemviros. tranſlatim. imperium. ſolutoque. poſtea. decemvirali. regno. ad. conſules. rurſus. reditum. quid. ire : : : : v. ris. diſtributum. conſulare. imperium. tribunoſque. militum. conſulari. imperio. appellatos. qui. ſeni. & octoni. crearentur. qui. communicatos. poſtremo. cum. plebe. honores. non. imperi. ſolum. ſed. ſacerdotiorum. quoque. jam. ſi. narrem. bella. á. quibus. cæperint. majores. noſtri. &.

quo. processerimus. vereor. ne. nimio. insolentior. esse. videar. &. quæsisse. jactationem. gloriæ. prolati. imperi. ultra. Oceanum. sed. illo. C. Parius. revertar. civitatem.



TABLE II.

: :
sane :
: : novo : : divus : Aug : : no : lus. &. patruus. Ti. Cæsar. omnem. florem. ubique. coloniarum. ac. municipiorum. bonorum. scilicet. virorum. &. locupletium. in. hac. curia. esse. voluit. quid. ergo. non. ita icus. Senator. provinciali. potior. est. jam. vobis. cum. hanc. partem. censuræ. approbare. cæpero. quid. de. fa. re. sententiam. rebus. ostendam. sed. ne. provinciales. quidem. si. modo. ornare. curiam. poterint. rejiciendos. puto.

Amatissima. ecce. colonia. valentissimaque. Renniensium. quam. longo. jam. tempore. Senatores. huic. curiæ. confert. ex. qua. colonia. inter. paucos. equestris. ordinis. ornamentum. L. Restinum. familiarissime. diligo. &. hodie, in. rebus. meis. detineo. cujus. liberi. fruantur. quæso. primo. Sacerdotiorum. gradu. post. modo. cum. annis. promoturi. dignitatis. suæ. incrementa. ut. dirum. nomen. latronis. taceam. &. ode. illude. Palestricum. prodiguum. quod. ante. in. Domum. Consulatum. intulit. quam. colonia. sua. solidum. civitatis. Romanæ. beneficium. consecuta. est. idem. de. fratre. ejus. possum. dicere. miserabili. quidem. indignissimoque. hoc. casu. ut. vobis. utilis. se nator. esse. non. possit.

Tempus. est. jam. Ti. Cæsar. Germanicæ. detegere. te. patribus. conscriptis. quo. tendat. oratio. tua. jam. enim. ad. extremos. fines. Galliæ. Narbonensis. venisti.

Tot. ecce. insignes. juvenes. quod. intueor. non. magis.

gis. ſunt. pœnitendi. ſenatores. quam. pœnitet. Perſicum. Nobiliſſimum. verum. amicum. meum. inter. imagines. majorum. ſuorum. Allobrogici. nomen. elegere. quod. hæc. ita. eſſe. contenti. is. quid. ultra. deſideratis. quam. ut. vobis. digito. demonſtrem. ſolum. ipſum. ultra. fines. Provinciæ. Narbonenſis. jam. vobis. Senatores. mittere. quando. ex. Lugduno. habere. nos. noſtri. ordinis. viros. non. pœnitet. timide. quidem. P. C. egreſſus. adſuetos. familiareſque. vobis. Provinciarum. terminos. ſum. ſed. deſtrictè. jam. comatæ. Galliæ. cauſa. agenda. eſt. in. qua. ſi. quis. hoc. intuetur. quod. bello. per. decem. annos. exercuerunt. divum. Julium. idem. opponat. centum. annorum. immobilem. fidem. obſequiumque. multis. trepidis. rebus. noſtris. pluſquam. expertum. illi. patri. meo. Druſo. Germaniam. ſubigenti. tutam. quiete. ſua. ſecuramque. a. tergo. pacem. præſtiterum. &. quidem. cum. ad. ſenſus. novo. tum. opere. &. in. adſueto. Galliis ad. bellum. advocatus. eſſet. quod. opus. quam. arduum. ſit. nobis nunc. cum. maxime. quamvis. nihil. ultra. quam. ut. publice. notæ. ſint. facultater. noſtræ. exquiratur. nimis. magno. experimento, cognoſcimus.

On voit près la porte de Saint Juſtin les débris d'un aquéduc qui avoit été bâti par les Romains, & derriere le Couvent de Sainte Marie, on trouve les ruines d'un Palais Impérial, où l'Empereur Claude naquit. Il fut habité par Septime Sévere. La cathédrale eſt ſous l'invocation de Saint Jean : c'eſt un grand édifice, d'une architecture gothique. Il y a une horloge, dont les Allemans font beaucoup de cas. On voit dans une place publique la ſtatue du feu Roi. A propos de cette ſtatue, je vous dirai que je trouve le goût des François aſſez ſingulier : ils ont coutume de charger la tête de celui qu'ils repréſentent d'une groſſe perruque dorée & bien friſée : c'eſt donner à un Héros l'air coquet, On a tant écrit ſur Lyon, que je me crois diſpenſée de vous en parler. Les maiſons ſont aſſez bien conſ-

ftruites, le cours eft beau & bien planté. On y découvre le confluent du Rhône & de la Saône.

Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,
Atarque dubitans quò fuos fluctus agat.

J'ai eu le temps de voir toutes les curiofités de cette ville; un mal de gorge qui m'étoit refté d'une fievre occafionnée par le froid que j'avois enduré en traverfant les Alpes, m'a forcée d'y féjourner. Les Médecins de ce pays me menacent de toutes fortes de maladies fi je les quitte; mais mon mal eft fi opiniâtre, que j'imagine qu'il m'eft auffi poffible de faire le voyage de Paris avec lui, que de me promener dans les rues de Lyon. Enfin, quoiqu'en difent ces Docteurs & les Apothicaires, je fuis déterminée à me mettre en route demain avec mon mal de gorge.

Quand vous verrez Milady, dites-lui, je vous prie, que j'ai reçu fa lettre, & que je lui ferai réponfe de Paris, d'où elle recevra des nouvelles avec plus de plaifir que de par-tout ailleurs. Je fuis, &c.

LETTRE XLIX.

A Milady ***. De Paris, *le* 10 *Octobre* 1718. *Vieux ftyle.*

Vous écrire du fein des plaifirs, c'eft vous prouver, ma chere Milady, combien je vous fuis attachée. Je fuis accablée de vifite: on me fait tant de complimens, que je n'ai pas même le temps d'y répondre. L'Ambaffadeur de France à Conftantinople a beaucoup de parens ici; ils viennent tous me voir, & m'importunent par leurs queftions éternelles. L'air de Paris m'eft favorable: je n'ai jamais joui d'une fi bonne fan-

té, quoique j'aie été fort incommodée pendant la route, qui étoit assez désagréable par elle-même. Pendant que nous changions de chevaux, les Paysans venoient en foule nous demander l'aumône: leur air & leurs habits annonçoient une misere extrême. En arrivant à Fontainebleau, j'examinai le Palais du Roi: les appartemens sont vastes & bien dorés; mais l'Architecture & les Peintures n'ont rien de remarquable. La grande galerie que fit bâtir Henri IV, est d'un goût antique. Le parc est charmant: on y voit de très-beaux arbres, & des étangs magnifiques, où il y a des carpes privées, dont quelques-unes ont, dit-on, plus de quatre-vingts ans. Le feu Roi avoit coutume de passer tous les ans quelques mois dans ce Palais. Les Sentences qu'on trouve sur toutes les pierres des environs, annoncent que la dévotion étoit alors fort à la mode dans cette Cour; mais on n'en voit plus aucuns restes à Paris; on n'y respire que les plaisirs.

La foire Saint-Laurent est à présent ouverte: vous imaginez bien que j'y ai été, les boutiques y sont rangées avec tant de régularité, & sont si bien illuminées, qu'elles sont un agréable spectacle. La grossiereté du Harlequin m'a déplu, & la musique Françoise a choqué mes oreilles, qui sont accoutumées à celle d'Italie. La salle de l'Opéra n'est qu'une loge en comparaison de la nôtre du Hai-Market; & celle de la Comédie n'est pas comparable à celle de Lincolns Junfields; mais j'avouerai, à la louange des François, que leurs Acteurs tragiques sont beaucoup meilleurs que les nôtres: à peine Mademoiselle O D pourroit servir de confidente à la ***. J'ai vu représenter Bajazet sur le théâtre François: elle fut si bien jouée, que je puis vous assurer que nos Acteurs ne savent que parler, & que ceux-ci savent sentir. L'ame est certainement plus émue en voyant un homme dont le malheur est peint sur sa figure, que lorsqu'il le raconte avec un air tranquille. A propos d'air, je vous dirai que j'ai vu celles qui passent pour des beautés parmi

les Dames Françoises: elles font en vérité dégoûtantes, (pardonnez-moi l'expreſſion) par leur façon de ſe mettre, & par le fard dont elles couvrent leur viſage: leurs cheveux courts & friſés reſſemblent à de la laine blanche; & avec leur viſage couleur de feu, elles n'ont même pas la figure humaine; on les prendroit volontiers pour des moutons nouvellement écorchés. Je me rappelle avec plaiſir mes jolies Compatriotes; & ſi j'écrivois à d'autre qu'à vous, je dirois que ces figures groteſquement barbouillées relevent beaucoup, dans mon idée, les graces naturelles de ma chere Lady R***.

Poſt Scriptum.

J'AI rencontré ici l'Abbé, qui m'a chargée de vous faire ſes complimens.



LETTRE L.

*A M. T***.* De Paris, *le* 16 *Octobre* 1718. *Vieux ſtyle.*

JE vous avois promis de vous écrire de Paris, & vous voyez que je vous tiens parole; ç'a été pour moi une agréable ſurpriſe de trouver ici ma ſœur; comme elle n'avoit pas reçu mes dernieres Lettres, ç'en a été auſſi une pour elle de m'y voir. Cette rencontre feroit fort agréable ſous la plume de Scuderi; mais je n'imiterai pas ſon ſtyle au point de vous dire combien de fois nous nous ſommes embraſſées, combien de fois elle m'a demandé par quel haſard j'étois de retour de Conſtantinople; je lui ai répondu en lui demandant ce qui l'avoit attirée à Paris. Enfin, pour nous abréger l'hiſtoire de nos demandes, de nos réponſes & de nos complimens, nous convînmes que nous viſiterions enſemble les environs de Paris: nous avons

été en conſéquence à Verſailles, à Trianon, à Marli & à Saint-Cloud. On avoit ordre de faire jouer les eaux pour nous: tous les Anglois qui étoient à Paris nous ſuivirent. Je vous avoue que Verſailles m'a paru plus vaſte que magnifique; ſon irrégularité eſt même choquante pour quelqu'un qui a vu les juſtes proportions des bâtimens Italiens. Le cabinet du Roi contient une très-belle collection d'antiques & de médailles. L'apothéoſe de Germanicus, qui eſt ſur une grande agathe, eſt la plus belle choſe que j'aie jamais vu dans ce genre. On trouve, en outre, d'anciennes ſtatues qui ſont d'une rare beauté; la grande Galerie eſt un monument du rare mérite de le Brun. Je ne vous ferai point la deſcription du grand appartement, des fontaines, qui ſont en grand nombre, du théâtre d'eau, des boſquets & des fables d'Eſope; aſſez de François l'ont faite. Trianon, dans ſa petiteſſe, m'a paru préférable à Verſailles; Marli à Trianon, & Saint-Cloud à tous les trois. Il a l'avantage d'être ſitué ſur le bord de la Seine, qui coule au pied des jardins & de la grande caſcade. Si vous voulez ſavoir le nombre des ſtatues, & à combien de pieds elles jettent l'eau, vous pouvez conſulter les Livres dont je vous ai parlé ci deſſus.

Nous avons vu les tableaux du Roi, qui ſont dans le bel Hôtel du Duc d'Antin, à qui la garde en eſt confiée juſqu'à la majorité du Monarque. Ils ſont en petit nombre, mais des meilleurs Maîtres. J'ai vu avec beaucoup de plaiſir l'Archange de Raphaël, où le ſentiment de ces êtres ſupérieurs ſont auſſi-bien exprimés que dans *Milton.* Pour ce qui regarde les Thuileries, je vous dirai, en général, qu'elles ſont plus belles que notre S. James, & que le cours eſt plus agréable que *Hide-Park:* les arbres y donnent de l'ombre dans les grandes chaleurs. J'ai vu le Roi au Louvre: il étoit accompagné du Duc Régent. Ce Monarque eſt grand & bien pris dans ſa taille. En parlant de la Cour de France, je vous avouerai que j'ai vu

avec un fingulier plaifir un Anglois, ou au moins un fujet du Roi d'Angleterre, faire la loi dans Paris. Je parle de M. Law, qui traite les Ducs & Pairs d'une maniere fort dure, pendant que, de leur côté, ils ne l'abordent qu'avec refpect & foumiffion. Je ne vous parlerai point de la place des Victoires; j'aurois trop à faire fi j'entreprenois toutes ces defcriptions. Il me femble que Paris eft préférable à Londres pour la netteté du pavé, pour la régularité des rues, pour les illuminations pendant la nuit; d'ailleurs, toutes les maifons font bâties en pierres, & celles des gens de qualité font ornées de jardins: Londres eft cependant de moitié plus grand, & je crois que c'eft toute la fupériorité qu'elle a fur Paris. Je ne ferai pas ici un long féjour. Envoyez-moi donc promptement les commiffions dont vous comptez me charger, afin que je puiffe m'en acquiter. Je fuis, &c.



LETTRE LI.

*A l'Abbé***.* A Douvres, *le* 31 *Octobre* 1718. *Vieux ftyle.*

JE compte que vous me faurez gré de vous avoir averti le plutôt qu'il m'a été poffible, de mon arrivée en Angleterre. Je fuis entrée ce matin dans Douvres; mais j'ai effuyé une fi terrible tempête pendant la nuit dans le *Paquebot*, que le Capitaine lui-même a été effrayé: il n'a pu s'empêcher de nous avertir que nous étions dans un très-grand danger. Nous avons donné le fignal à un petit bateau de pêcheur, qui a eu beaucoup de peine à arriver à notre bord. La confternation enfin étoit fi grande, que tout l'équipage imploroit la protection du Ciel. Quoique ce fpectacle fût horrible, & que j'euffe peur d'être noyée, je ne pus m'empêcher de rire du double embarras dans lequel fe trouva

une Angloiſe; une Dame qui paſſoit avec nous, & qui me pria de la recevoir dans ma chambre pendant la traverſée. Elle avoit acheté une très-belle coëffure qu'elle vouloit cacher au Commis de la Douane. Lorſque le vent commença à s'élever, & qu'elle entendit notre bâtiment craquer de toutes parts, elle oublia ſa coëffure pour prier Dieu: mais dès quelle le vit diminuer, cette chere coëffure lui revint à l'idée. » Ma » chere Dame, me dit-elle, prenez ſoin de mon point; » ſi je le perdois... Ah! mon Dieu, nous allons tous » périr: mon Dieu, ayez pitié de mon ame! Madame, » ayez ſoin de ma coëffure, je vous en prie „.

Les ſoins qu'elle prenoit de ſa coëffure & de ſon ame tour-à-tour; les inquiétudes que l'une & l'autre lui cauſoient, m'ont fait douter à laquelle des deux elle donnoit la préférence. Cette ſcene n'étoit cependant pas aſſez divertiſſante pour me faire oublier le danger où j'etois moi-même: je déſirois beaucoup d'être à bord, & j'y ſuis arrivée ſaine & ſauve. La nature nous donne, ſans doute, de l'amour pour notre patrie, afin de nous y arrêter, de nous empêcher de parcourir le monde, & de chercher à acquérir des connoiſſances pour leſquelles elle ne nous a pas créés. Le ſeul fruit que nous rapportons de nos voyages, c'eſt le deſir de jouir de tous les plaiſirs, de toutes les commodités que nous avons trouvées dans les différents climats, mais qu'on ne peut réunir dans un ſeul. J'ai lu tout ce qu'on peut lire dans les différentes langues que je poſſede; je me ſuis affoibli la vue en travaillant la nuit: en ſuis-je plus contente aujourd'hui? Non; je porte envie à cette heureuſe tranquillité dont jouit une ſimple laitiere: aucuns doutes, aucuns ſcrupules ne s'élevent dans ſon eſprit; elle entend le ſermon avec humilité, & ne confond point le devoir réel avec les ſublimités de l'école. Si elle en ſavoit davantage, elle n'en feroit pas moins ignorante. Moi, qui ai vu une partie de l'Aſie, de l'Afrique, qui ai fait preſque le tour de l'Europe, je me trouve moins heu-

reuſe qu'un honnête Gentilhomme Anglois, qui croit fermement que les meilleurs vins de Grece ne valent pas la bierre de Mars, que les pommes de reinette ſont préférables aux fruits d'Afrique, que les bec-figues d'Italie n'ont pas le goût ſi agréable qu'un cimier de bœuf; enfin, que hors de l'Angleterre, on ne peut goûter des plaiſirs réels. Je demande à Dieu la grace de me donner cette façon de penſer le reſte de ma vie, & de me faire oublier l'admirable clarté du Soleil de Conſtantinople, pour me contenter de la foible lumiere dont nous jouiſſons ici. Je ſuis, &c.



LETTRE LII.

A M. Pope De Douvres, *le premier Novembre* 1718. *Vieux ſtyle.*

JE reçois dans le moment votre lettre, qui m'a été envoyée de Paris. Je compte vous revoir bientôt, auſſi-bien que M. Congreve: mais je crois ne pouvoir mieux employer mon tems, qu'à vous faire réponſe, pendant qu'on diſpoſe mes bagages pour mon retour à Londres.

Je ne puis m'empêcher d'applaudir à vos généreux ſentimens, de ſuppoſer que vos amans de village, appellés vulgairement Faneurs, auroient paſſé leur vie dans l'union & les plaiſirs, ſi la foudre n'en eût arrêté le cours. Car pourquoi s'imaginer que Jean *Hughues* & *Sara Drew* euſſent été plus ſages & plus vertueux que leurs voiſins? Il n'eſt pas étonnant qu'un homme de vingt-cinq ans ait eu envie d'épouſer une brune de dix-huit ans, & je ne doute point que s'ils ſe fuſſent unis par les liens du mariage, ils n'euſſent vécu enſemble comme les autres payſans. La précaution que prit Jean Hughues de mettre ſa maîtreſſe à l'abri de

l'orage, eſt ſi naturelle, qu'il y a lieu de croire qu'en pareil cas il en eût fait autant pour ſon cheval. Je ne crois point que leur amour réciproque ait été la cauſe de leur mort. Vovs ſavez que les Juifs furent réprouvés pour avoir penſé qu'un village avoit été détruit par le feu du Ciel, parce qu'il étoit plus criminel que les autres. Tous les hommes en général ſont expoſés aux effets du haſard; puiſque vous voulez que je faſſe l'épitaphe de ces deux pauvres amans, en voici une qui, ſans être ſi poëtique que la votre, eſt peut-être plus juſte.

« Ci giſſent *Jean Hughues* & *Sara Drew*. Que vous » importe, direz-vous peut-être ? Il y auroit, ami, » beaucoup de choſes à dire ſur ce pauvre couple. Ils » devoient ſe marier Dimanche prochain : voyez la » bizarrerie du deſtin ! Il plut, fit des éclairs Jeudi » dernier ; & ces tendres amans, fort effrayés, ſe » mirent ſous un tas de foin : mais le tonnerre, qui, » ſans doute, étoit envoyé à deſſein, les ſurprit dans » les tranſports de leur paſſion, & les envoya parmi » les Morts. Ce fut peut-être un bonheur pour eux; » car s'ils euſſent encore vécu une année, le mari » eût, ſans doute, été cocu, la femme battue, & » tous les deux auroient maudit le mariage. Cependant » Pope a daigné écrire ſur leur tombe: Ne ſont» ils pas heureux dans leur malheur? ».

J'avoue que ces ſentimens ne ſont pas ſi nobles que les vôtres; mais j'eſpere que vous les excuſerez en faveur des deux derniers vers. Vous voyez à quel prix je mets l'honneur que vous leur avez fait; je ne déſire cependant point que vous me le rendiez en pareil cas : j'aime mieux vivre votre très-humble ſervante, que d'être chantée après ma mort pas les plus célèbres plumes de l'Europe.

Je n'écrirai point à M***. Je vous prie de lui faire part de ma lettre, s'il vous demande de mes nouvelles.

Fin de la ſeconde Partie.

LETTRES
DE MILADY
WORTLAY MONTAGUTE,
TRADUITES DE L'ANGLOIS.

TROISIEME PARTIE.



PRÉFACE

DE LA TROISIEME PARTIE.

MILADY MONTAGUTE eſt une des femmes les plus célèbres de ce ſiécle ; & ce n'eſt pas ſeulement à ſon eſprit & à ſes talens qu'elle doit ſa célébrité: c'eſt à elle que toute l'Europe eſt redevable de l'établiſſement précieux de l'inoculation; le ſouvenir ſeul de ce bienfait ſuffiroit pour honorer ſa mémoire.

On prétend que Milady Montagute, croyant avoir à ſe plaindre de l'ingratitude de ſes compatriotes, ſe reprochoit, ſur la fin de ſa vie, de leur avoir donné l'inoculation. Je ne ſai pas ſi ſes plaintes étoient fondées; mais elle n'étoit pas digne de faire du bien aux hommes, ſi elle étoit fâchée d'en avoir fait à des ingrats.

Milady Montagute avoit beaucoup d'eſprit naturel; l'étude de la littérature, la connoiſſance des langues, le commerce des gens de Lettres, & les voyages avoient étendu & fortifié en elle les dons de la nature. Elle écrivoit avec beaucoup d'élégance, en proſe & en vers; on a d'elle pluſieurs pieces de vers agréables; on ne connoît en proſe que ſes Lettres, qui ont eu le plus grand ſuccès en Angleterre, & dont la traduction, quelqu'inférieure qu'elle puiſſe être à l'original,

n'a pas été moins bien accueillie en France. On a appellé Milady Montagute *la Sévigné de l'Angleterre*; mais ſelon les Auteurs de la *Gazette Littéraire*, (*tome I, pag.* 121) elle n'a ni la rapidité & la variété du ſtyle de Madame de Sévigné, ni ſon imagination vive & ſenſible. C'eſt une élégance charmante nourrie d'une érudition qui feroit honneur à un Savant, & qui eſt tempérée par les graces. Il règne ſur-tout dans les Lettres de la Dame Angloiſe, un eſprit de liberté & de philoſophie qui caractériſe ſa nation. Madame de Sévigné ſent beaucoup plus qu'elle ne penſe. Madame de Maintenon écrivoit quelquefois ce qu'elle ne penſoit pas. Milady Montagute écrit tout ce qu'elle penſe. Les Lettres des deux Françoiſes n'intéreſſent que leur nation ; celles de Milady Montagute ſemblent faites pous toutes les Nations qui veulent s'inſtruire.

Lorſqu'en 1716, ſon mari fut nommé Ambaſſadeur en Turquie, elle l'accompagna, & fit le voyage par terre ; elle paſſa par la Hollande & l'Allemagne, & traverſa des pays qu'aucune perſonne de conſidération n'avoit viſités avant elle, depuis plus de ſix cens ans. Elle paſſa par Peterwaradin, par les déſerts de la Servie, par Philippopolis, par le Mont Rhodope, par Sophia. Enſuite, lorſqu'elle revint par mer, elle vit avec attention les lieux que l'Iliade a célébrés. Ainſi, après avoir parcouru la partie d'Orphée, elle obſerva le théâtre de la guerre chantée par Homere. Elle voya-

geoit l'Iliade à la main, & quelquefois elle paroît animée de son esprit.

Son rang, sa curiosité, & une légere connoissance de la Langue Turque, lui ouvrirent l'entrée de tout ce qui est fermé & inconnu pour jamais aux étrangers. On a même prétendu qu'elle avoit été admise aux secrets les plus intimes du Serrail du Grand-Seigneur. On fit à ce sujet, en Angleterre, un conte assez scandaleux, dont Milady Montagute accusa Pope d'être l'auteur. Pope s'en défendit publiquement, par une plaisanterie plus injurieuse à Milady Montagute que le conte même ne l'étoit. Elle avoit été fort liée avec lui; ils s'étoient brouillés, je ne sais pour quel sujet; mais le ressentiment d'une femme offensée est terrible. Milady composa contre ce Poëte une satyre d'une violence & d'une énergie où l'on a peine à reconnoître le ton d'une femme aimable. Juvénal n'a rien fait de si amer.

Les nouvelles Lettres, dont on donne ici la traduction, sont évidemment de Milady Montagute. On n'a jamais contesté en Angleterre l'authenticité des premieres; mais on n'a pas craint en France de publier que ce n'étoit qu'un Roman. M. le B*** de T.... qui a vécu plusieurs années à Constantinople, employé par notre Ministre, a accrédité cette opinion, par une critique de ces Lettres, imprimée dans le *Journal Encyclopédique* (*Novembre* 1765). Un homme d'esprit, qui a passé plusieurs années au Levant, a répondu à

cette critique, & c'eſt ſa réponſe qu'on trouve à la fin de ces nouvelles Lettres. Le public prononcera entre ces deux autorités. Nous ne dîrons qu'un mot ſur cette diſpute. Si Milady Montagute, avec le déſir le plus ardent de tout voir, & les moyens de bien voir, s'eſt trompée ſi ſouvent, à quel Voyageur, à quel Hiſtorien faudra t-il ſe fier? Si elle a voulu tromper ceux à qui elle écrivoit, à qui ſe fier encore? On pourroit auſſi demander aux Auteurs du Journal Encyclopédique, ſi prévenus contre ces Lettres, & en faveur de la cenſure qu'ils ont publiée eux-mêmes, quelle eſt leur regle de critique, pour déférer plutôt à l'autorité du François, qu'à celle d'une Ambaſſadrice, beaucoup plus à portée que lui d'être bien inſtruite.



NOUVEL-



NOUVELLES LETTRES

DE MILADY

WORTLAY-MONTAGUTE.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE LIII.

*A Ladi ***. Le* 13 *Janvier* 1715-16.

JE vois par tout ce que vous me dites dans votre derniere Lettre, que Madame D*** eſt déterminée à épouſer ſon vieux Curé: elle a toujours été du parti de la Haute-Egliſe, & vous ſavez qu'elle parloit de Sacheverel comme d'un Saint Apôtre, digne d'être placé tout au moins à côté de Saint Paul. Cependant il n'eſt pas bien décidé pour moi, ſi ce n'eſt pas l'homme, plus encore que l'Apôtre, que Madame D*** recherche dans ce mariage. Quoiqu'elle ait ſes quarante ans, je peux vous aſſurer qu'elle eſt bien loin

d'être froide & insensible. Son feu peut être couvert de cendres, mais il n'est pas éteint. Ne soyez pas dupe de son air pieux & mystique: cette chaleur apparente de dévotion est souvent une marque assez sûre de celle des passions; d'ailleurs, j'ai en main des preuves, que je vous communiquerai, que notre sainte & savante prude est on ne peut pas plus disposée à se servir des moyens que suppose le premier des commandemens du Créateur, sans s'embarasser de ce qui en arrivera. Il est vrai que ce Curé est bien dégoûtant avec son nez rouge & bourgeonné, & ses yeux louches: il est impossible d'être plus laid; & ce qui naturellement devroit le rendre sur-tout désagréable pour une personne du goût de Madame D***, c'est qu'il est vieux. En vérité, je ne sais pas comment ils vivront: il n'a que 40 liv. sterling de revenu; elle n'a presque rien; de sorte qu'ils m'ont bien l'air de vivre d'amour & de théologie, ce qui fait une nourriture bien creuse quand elle n'est pas suffisamment assaisonnée de bœuf & de pouding. J'ai cependant engagé notre ami, qui est le Seigneur du Curé, à les traiter favorablement pour leur bail, de sorte que si Madame D***, au lieu de passer les journées à lire les ouvrages de Collier & de Hicks, ou de plates traductions de Platon & d'Epictete, vouloit seulement prendre le parti de veiller sur la maison, & d'avoir soin de sa basse-cour, ils pourroient être passablement. Il n'y a pas d'apparence que leurs tendres amours les exposent à se voir chargés d'une nombreuse famille à établir & à faire subsister.

J'ai rencontré hier l'Amant qui alloit à la taverne, avec sa robe sale, portant un livre sous son bras, sans doute pour amuser sa coterie. Comme Madame D*** étoit dans ce moment avec moi, je lui montrai cette charmante créature; elle rougit, minauda, & cita un passage d'Hérodote, qui dit que les Perses portoient de longues robes de chambre. Il est en vérité aussi difficile d'expliquer le goût de certaines femmes pour

le mariage, que celui de votre amie Miss S—y pour la craie & le charbon, dont elle dévore tout ce qui lui en tombe sous la main.

Comme le mariage produit les enfans, les enfans produisent les inquiétudes & les querelles; mais les vieux garçons & les vieilles filles prétendent que les querelles sont une des douceurs de l'état conjugal. Vous m'apprenez que votre amie, Madame * * *, est enfin accouchée d'un fils, & que son mari, qui, à ce qu'il dit, est un grand Philosophe, veut absolument qu'elle nourrisse elle-même cet enfant; & vous me demandez mon avis là-dessus. A vous parler franchement, la demande de M. *** me paroit déraisonnable, parce que sa femme est d'une constitution foible & d'une humeur chagrine. Un vrai Philosophe auroit égard à ces considérations, mais un pédant vous jette toujours son systême à la tête, & l'applique également dans toutes les circonstances, à tous les temps & à tous les lieux; semblable à un Tailleur qui voudroit faire un habit au hasard, sans s'embarrasser de la taille de celui pour qui il le destineroit. Tous ces beaux argumens qu'il tire de la nature pour vous fermer la bouche, n'ont, je vous l'avoue, que très-peu d'autorité sur moi. Ce mot de nature est très-spécieux; il exprime beaucoup quand il est bien entendu & bien appliqué, mais je ne peux souffrir qu'on en abuse pour justifier ce que le sens commun condamne. La nature n'est-elle pas modifiée par l'art en mille choses? Cela ne devoit pas arriver, & n'est-il pas heureux pour la Société humaine que cela soit? Voudriez-vous que votre mari laissât croître sa barbe, sous prétexte que cette barbe est un don de la nature? Ce n'est point la nature qui a fait les Tailleurs, les Tisserands, les Coëffeuses, les Marchandes de modes, &c. Je suis cependant fort aise que nous n'allions pas nuds comme les Hotentots. Mais, pour ne pas nous écarter de notre sujet, je conviens que la nature a donné à la mere du lait pour nourrir son enfant; mais je soutiens en même

temps que, si le lait d'une autre femme peut être meilleur pour cet enfant, on doit le préférer sans hésiter: je ne vois pas pourquoi la mere auroit plus de scrupule à cet égard que son mari n'en a eu à préférer le vin de Port, ou de Bordeaux, à l'eau de la claire fontaine que la nature avoit préparée pour étancher sa soif. Si Madame * * * étoit une femme saine, vigoureuse, qui fit un exercice convenable, se nourrit d'alimens simples, jouit d'un sommeil réglé, & fût exempte de passions violentes, (ce qui n'est pas, à beaucoup près, comme nous le savons vous & moi,) elle pourroit être une très-bonne nourrice pour son enfant; mais dans l'état où sont les choses, je suis très-persuadée que le lait d'une bonne & belle vache qui paît tranquillement dans la prairie, qui ne mange point de ragoût & ne boit point de liqueurs, qui ne prend point d'humeur au quadrille, & ne veille pas jusqu'à trois heures du matin, enivrée du gain qu'elle a fait ou désespérée de la perte, je suis, dis-je, très-persuadée que le lait de cette vache, ou d'une nourrice qui en approcheroit le plus qu'il seroit possible, seroit plus propre à nourrir cet enfant, que le lait de sa mere. S'il est vrai que l'enfant suce les passions de sa nourrice avec son lait, c'est un fort argument en faveur de la vache, à moins que vous ne craigniez que notre petit Gentil-homme ne devienne un veau; mais combien voyons-nous de veaux dans le (1) grand monde, qui ont été nourris du lait de leur mere.

Je vous promets de ne communiquer à personne la derniere Lettre que vous m'avez écrite. Je suis persuadée de la vérité de ce que vous me dites sur les deux Lords rebelles; mais je ne peux rien dans cette affaire. Si je ne suis pas trompée dans mes espérances, je vous verrai avant un mois. Faites mes complimens

(1) Quoique le Traducteur ne puisse pas trouver cette plaisanterie de bon goût, il n'a pas cru devoir la supprimer.

au Docteur Blaskbeard: c'eſt un honnète homme; mais je n'ai vu, de ma vie, une phyſionomie ſi intolérante cacher un cœur ſi tendre & ſi humain. Je m'imagine que les Prêtres de Smithfield, qui brûloient les Proteſtans du temps de la Reine Marie, avoient préciſément l'air du Docteur. Si nous étions Papiſtes, je l'aimerois beaucoup pour Confeſſeur: ſon auſtérité apparente nous donneroit, à vous & à moi, une grande réputation de ſainteté, tandis que la bonté & l'indulgence de ſon cœur conviendroient à merveille à la tiédeur de notre zèle. Adieu, ma chere amie, &c.



LETTRE LIV.

*A l'Abbé***.* De Vienne, *le* 2 *Janvier* 1717.
Vieux ſtyle.

OUI, mon cher Abbé, je ſuis preſque fatiguée de la vie que je mene ici: ce n'eſt pas que je ſois ennemie du mouvement & de la diſſipation, & encore moins de l'amuſement & du plaiſir; mais je ne peux ſouffrir long-temps même le plaiſir, lorſqu'il eſt géné par l'étiquette, & qu'il prend un air d'arrangement. Il eſt vrai que je me ſuis fait ici quelques liaiſons très-agréables; &, ce qui peut-être vous ſurprendra, c'eſt que j'ai beaucoup de plaiſir à vivre avec mes deux Eſpagnols, le Comte Oropeſa & le Général Puebla. Ils ſont très-bien venus de l'Empereur, quoiqu'ils paroiſſent préparer quelque éclat fâcheux. La Cour de Madrid ne ſauroit penſer ſans regret aux Provinces qui ont été démembrées de la Monarchie Eſpagnole par la Paix d'Utrecht, & il y a apparence qu'elle ſaiſiroit avec plaiſir une occaſion de le recouvrer; mais c'eſt ce dont je m'embarraſſe fort peu. Que l'Eſpagne ait tort ou raiſon, j'aime beaucoup ſes deux miniſtres. J'ai dîné il y a quelques jours avec eux chez le Comte de Vurm-

brand, Conseiller Aulique de l'Empire, qui est homme de Lettres, & généralement estimé ici; mais l'homme de cette Cour le plus distingué par les lumieres & les talens, est certainement le Comte Schleik, Grand Chancelier de Bohéme, qui joint à une immense lecture un goût délicat & un jugement solide. Il est ennemi déclaré du Prince Eugène, & ami non moins ardent de l'honnête Maréchal de Stahremberg.

Un des hommes les plus accomplis que j'aie vus à Vienne, est le jeune Comte Tarocco, qui accompagne l'aimable Prince de Portugal. Je suis presque amoureuse de tous les deux, & je ne saurois assez m'étonner de voir des manieres si élégantes, des sentimens si libres & si nobles dans deux jeunes gens qui n'ont encore vu que leur pays. Le Comte est précisément un Catholique Romain comme vous; il réussit à merveille auprès des beautés dévotes, parce qu'il sait envelopper avec art ses premieres ouvertures de galanterie d'un certain ton mielleux & mystique le plus séduisant du monde.

J'ai fait connoissance hier avec le fameux Poëte Rousseau, qui vit ici sous la protection particuliere du Prince Eugène, & subsiste de ses bienfaits. Il passe en ce pays pour un esprit fort; &, ce qui est encore pis à mes yeux, pour un homme qui ne prend pas dans son cœur les éloges qu'il donne dans ses poësies à l'honneur & à la vertu. J'aime beaucoup ses Odes; elles sont bien supérieures aux productions lyriques de tous nos Poëtes Anglois; nous en avons peu en effet qui aient eu quelque succès dans ce genre de Poésie.

Les Savans ne sont pas nombreux à Vienne; on y trouve à la vérité un grand nombre d'Alchymistes, & la pierre philosophale est le grand objet de l'émulation & de la science. Tous ceux qui ont plus de capacité que le commun des hommes, semblent avoir transporté leur superstition ou leur fanatisme, de la dévo-

tion à la chimie ; & ils croient à une nouvelle (1) tranſubſtantiation auſſi inconcevable que l'autre. Cette manie épidémique a déjà ruiné pluſieurs grandes Maiſons. Il n'y a preſque pas un homme riche ou du beau monde, qui n'ait un Alchymiſte à ſon ſervice; on prétend que l'Empereur lui-même n'eſt pas ennemi de cette extravagance, quoiqu'il ait affecté de la déſapprouver en public.

Le Prince Eugène a eu la politeſſe de me montrer hier ſa Bibliotheque; nous l'avons trouvé accompagné de Rouſſeau & de ſon Favori le Comte de Bonneval, homme d'eſprit, qu'on regarde ici comme un homme hardi & ambitieux. Sa Bibliothéque n'eſt pas très-conſidérable, mais elle eſt bien choiſie; cependant le Prince n'y admet que des éditions agréables & ſoignées, il y manque beaucoup d'excellens ouvrages, qui en ſont exclus, parce qu'ils ſont mal imprimés; cette ridicule délicateſſe a laiſſé dans cette collection des lacunes déſagréables. Tous les volumes ſont magnifiquement reliés en maroquin, & l'on a fait venir, pour ce travail. deux des plus fameux relieurs de Paris, Bonneval me dit plaiſamment qu'il y avoit pluſieurs *in-quarto* ſur l'art de la guerre, qui étoient reliés avec des peaux de Spahis & de Janiſſaires: cette plaiſanterie me parut d'aſſez bon goût, & fit éclorre un ſourire ſur la grave phyſionomie du Héros.

Le Prince, qui aime & connoît les beaux Arts, me montra, avec une complaiſance particuliere, la fameuſe collection de portraits qui avoit appartenu à Fouquet, & qu'il avoit achetée à un prix énorme. Il l'a augmentée d'un grand nombre d'autres tableaux; de ſorte qu'il a actuellement une collection de ce genre plus nombreuſe que n'en formeroient dix des plus ri-

---

(1) On ſe ſouviendra que c'eſt une femme Proteſtante qui parle.

ches cabinets de l'Europe. Si je vous difois le nombre de fes tableaux, vous diriez que j'abufe de la permiffion de mentir qu'on accorde aux Voyageurs.

On m'annonce le Comte de Tarocco. C'eft le feul que j'aie excepté de l'ordre général que j'ai donné ce matin, de ne laiffer entrer perfonne. Il me femble que je vous vois fourire. . . . mais je ne fuis pas affez avancée pour avoir befoin d'abfolution. Cependant comme le cœur humain eft fragile & le Comte très-aimable, vous pouvez bien croire que, fi je n'ai pas befoin d'abfolution, du moins je ne ferai pas fâchée de trouver de l'indulgence . . . . En vérité, il n'y a rien de ce que vous penfez . . . . mais comme je fuis hérétique, & que vous n'êtes pas Confeffeur, je ne vous ferai point d'aveux là-deffus. L'objet de la vifite du Comte eft un Bal. Encore du plaifir! en vérité, j'en aurai une indigeftion. Adieu, &c.

LETTRE LV.

A Monfieur Pope. De Conftantinople, *le* 1 *Septembre* 1717.

LORSQUE je vous écrivis ma derniere Lettre, Belgrade étoit entre les mains des Turcs; mais, dans ce moment, cette Ville a changé de maîtres, & a repaffé dans les mains des Impériaux. Un Janiffaire qui eft parti de l'armée Turque devant Belgrade, & qui eft arrivé ici, en neuf jours, fur les aîles que donne la terreur panique, a apporté à M. Vortlay la nouvelle d'une victoire complette remportée par le Prince Eugène fur les troupes Ottomanes. On dit que ce Prince a montré beaucoup de valeur & d'habileté dans cette affaire; je fuis charmée que la voix du devoir & de l'honneur l'ait arraché des . . . . (*il s'eft trouvé ici plu-*

ſieurs mots effacés dans le manuſcrit).... Deux jours apres la Ville ſe rendit. La conſternation que ce revers a répandue ici eſt inexprimable. Le Grand-Seigneur craignant quelque ſoulevement de la part du peuple, dont le reſſentiment & l'indignation étoient excités par certains chefs mal-intentionnés, commença, ſuivant la louable coutume de ce beau gouvernement, par faire étrangler tous ceux qui étoient l'objet de ſa défiance impériale. Il ordonna en même-temps à ſon Tréſorier d'avancer quelques mois de paie aux Janiſſaires ; précaution déplacée & ſuperflue, car ils s'étoient fort mal comportés dans cette campagne, & leur licencieuſe férocité paroiſſoit ſuffiſamment calmée par le mépris public. Les fuyards qui reviennent en foule dans cette Capitale, n'ont ni aſſez de courage, ni aſſez de crédit pour ſe défendre des outrages de la populace ; les enfans même les inſultent, & le peuple leur crache au viſage dans les rues. Pendant la bataille ils ont refuſé leurs ſecours pour ſauver le bagage & la caiſſe militaire, qui etoient cependant vigoureuſement défendue par les Pachas & leur ſuite, tandis que les Spahis & les Janiſſaires étoient bravement occupés à piller leur propre camp.

Vous allez trouver bien étrange la réponſe que je fais à votre aimable Lettre; vous me donnez un détail très-intéreſſant des vos liaiſons agréables, avec des gens d'eſprit & de goût, & des momens délicieux que vous paſſez dans leur ſociété ſous des ombrages champêtres ; & moi je vous offre en retour le barbare ſpectacle des Turcs & des Allemands, qui ſe coupent la gorge. Mais que pourriez-vous attendre d'un pays comme celui-ci, que les Muſes ont abandonné, & dont les Lettres paroiſſent bannies pour jamais. Les hommes privés n'y ont qu'un objet, c'eſt le bonheur, & ils ne le cherchent que dans les rafinemens d'une indolente volupté ; ceux qui oſent s'expoſer ſur le théâtre des affaires publiques, menent une vie environnée d'incertitude, de ſoupçons & de terreur. Je ne ſuis pas

ennemie du plaisir, sur-tout quand il est convenablement assaisonné & de bonne composition, mais le plaisir qu'on recherche ici doit être bientôt suivi de la fatiété. Les ressources de l'esprit, les agrémens de la conversation, les douceurs de la société, sont des biens inconnus aux Turcs : ce n'est pas cependant qu'ils ne fussent capables de les goûter & de les sentir, si l'esprit destructeur de leur Gouvernement n'étouffoit pas le génie, n'éteignoit pas le sentiment de la curiosité, & ne réprimoit pas mille passions qui embellissent la vie. La passion du Serrail est presque la seule qui soit ici pleinement satisfaite; mais elle est tellement défigurée par le sombre despotisme des hommes, & par l'inquiétude & l'avilissement que produit ce despotisme dans les femmes, qu'à mes yeux il ne peut résulter de cette passion, que des jouissances très-imparfaites.

Les femmes, il est vrai, ne sont pas aussi étroitement resserrées ici qu'on l'a rapporté. Au sein de la servitude, elles jouissent d'une assez grande liberté, & elles ont des moyens de déguisement qui sont très-favorables à la galanterie; mais avec toutes ces ressources, elles sont toujours tourmentées par la crainte d'être découvertes, & cet accident les exposeroit à l'impitoyable ressentiment de la jalousie, monstre qu'on ne peut appaiser ici qu'avec du sang.

Le faste & la richesse qui regnent dans les appartemens des femmes du premier ordre, paroissent composer un de leurs plus grands plaisirs; elles s'amusent beaucoup à faire danser, chanter & jouer des instrumens, une troupe de jolies esclaves, qu'elles se plaisent aussi à parer superbement; mais quoique j'aye été séduite au premier coup d'œil, de cette magnificence, elle est accompagnée d'un air de cérémonie & d'appareil qui me déplut à la longue. Cette roideur & cette formalité dans les manieres, est particuliere aux femmes Turques; car les Grecques so. . d'un goût & d'un

caractere tout différent. Le plaisir se montre près d'elles sous des formes plus aimables; leurs personnes, leurs manieres, leur conversation & leurs amusemens ne sont pas dépourvus de graces & d'élégance.

J'ai appris, sans beaucoup de surprise, que M. Addison étoit nommé Secrétaire d'Etat; je savois que cette place lui avoit déjà été offerte une fois; il la refusa alors, & je crois en vérité qu'il auroit bien fait de la refuser encore cette fois-ci. Un emploi comme celui-là, & une femme comme la (1) Comtesse, ne me paroissent pas convenir beaucoup à un asthmatique; & nous verrons peut-être arriver bientôt le moment où il sera bien-aise de résigner l'un & l'autre.

Il a bien fait de renoncer au projet de ce volumineux Dictionnaire, dont j'ai entendu parler souvent, à vous ou à quelqu'autre. Mais finissons là-dessus. Je n'en aurois même pas tant dit, si je n'étois certaine que cette Lettre vous parviendra sûrement sans être ouverte.

Il me tarde beaucoup de revoir la terre Britannique, auprès de vous & de M. Congreve, qui avez rendu cette terre *un terrain classique*; & vous ne refuserez pas de partager cet éloge avec le nouveau Secrétaire d'Etat, quelques raisons que vous ayez d'ailleurs de vous plaindre de lui. Vous êtes les trois plus heureux Poëtes dont j'aie jamais entendu parler. L'un est Secrétaire d'Etat, l'autre jouit noblement d'un doux loisir, en possédant deux emplois lucratifs; & vous; que votre religion exclut des places de la Cour & des emplois civils, vous avez trouvé la pierre philosophale; car en faisant passer l'Iliade dans votre creuset poëtique, & en lui donnant une forme Angloise, sans lui faire rien perdre de sa beauté originale, vous avez

(1) La Comtesse de Warwick qu'il avoit épousée en 1716.

fait couler à (1) Twickenham les eaux dorées du Pactole. C'eſt ce que j'appelle trouver la pierre philoſophale, puiſque vous ſeul en avez le ſecret. A.... (2) & T.... l'ont cherché, mais ſans ſuccès, & ſi cette épreuve ne leur a pas coûté leur fortune, ils y ont du moins perdu une partie de leur réputation: mais vous, vous avez touché le manteau du Poëte Divin, & il vous a ſoufflé ſon eſprit. J'eſpere que nous aurons bientôt l'Odyſſée de cette heureuſe main, & j'imagine déjà un très-grand plaiſir à ſuivre, dans vos vers harmonieux, le voyageur Ulyſſe, cet obſervateur des hommes & des mœurs. Je l'aime bien mieux que cette tête chaude d'Achille, qui faiſoit le fanfaron avec ſon Général, & pleuroit pour ſa maîtreſſe. Il eſt vrai que l'excellence de l'Iliade ne repoſe pas ſur le mérite & la dignité d'Achille; j'aurois cependant déſiré qu'Homere eût choiſi un Héros un peu moins colere & moins fantaſque. Un caractère parfait eſt un être chimérique & hors de nature, & par conſéquent la peinture en feroit ſans utilité; mais s'il faut donner au Héros d'un Poëme les foibleſſes qui ſont l'appanage de l'humanité, il eſt vrai auſſi qu'il ne faut pas en faire un perſonnage abſurde .... Je m'apperçois que le ton critique me va mal, ainſi je prends congé de vous, en vous priant de me croire, &c.

---

(1) Maiſon de campagne de M. Pope.

(2) C'eſt Addiſſon & Tiekell, qui ſont déſignés par ces deux Lettres. Lorſque Pope annonça ſa traduction de l'Illiade, Tickell publia une traduction du premier Livre ſous ſon nom; mais on l'attribua généralement à Addiſſon. Cet eſſai n'eut aucune ſuite.



LETTRE LVI.

A la Comtesse de ***. De Florence (1) *Samedi.*

Je partis de Boulogne dès que j'eus achevé la Lettre que je vous écrivis lundi dernier; je vais continuer à vous rendre compte des choses qui m'ont le plus frappée dans le voyage. De mauvais chemins, des rochers & des montagnes, voilà ce que je trouvai de Boulogne à Firenzuola. Entre cette derniere ville & Florence, je m'écartai de ma route pour aller visiter le Couvent de la Trappe; c'est un ordre Religieux, d'origine françoise, & le plus austere que je connoisse. Je ne puis contempler sans douleur, dans cette triste solitude, jusqu'où peut entraîner l'excès du zele. Il m'est impossible de me former une idée de ces plaisirs spirituels & mystiques, qui sont mêlés de gémissemens, de soupirs, de faim & de soif, & de toutes les macérations monastiques.

Le profond silence qui est prescrit aux Moines de la Trappe, est une des circonstances les plus singulieres de leur regle; s'il ne leur étoit jamais permis de s'écarter de cette loi, on ne pourroit être tenté de les voir que comme une collection de statues; mais le Supérieur du Couvent voulut bien, en notre faveur, suspendre cette loi rigoureuse, & permit à un de ses muets de converser avec moi, & de répondre à quelques questions que je lui fis avec beaucoup de ré-

(1) Comme cette Lettre est le supplément d'une autre que l'Editeur n'a pu se procurer, c'est probablement pour cela qu'elle se trouve sans date. Il y a toute apparence qu'elle a été écrite après que Milady Wortlay-Montagute eut fini son séjour en Italie.

ferve. Il me dit que les Moines de la Trappe, qui font établis en France, font encore plus aufteres que ceux d'Italie, en ce qu'ils ne boivent point de vin, ne mangent ni viande, ni œufs, ni poiffon, & ne fe nourriffent que de végétaux.

L'hiftoire de l'Inftitution de cet Ordre eft très-remarquable, & fi l'on ne m'a pas trompée, elle paroît bien atteftée, quelque romanefque qu'elle foit. Son Fondateur étoit un Gentilhomme François, nommé Bouthillier de Rancé, homme aimable, livré au plaifir & à la galanterie, & que l'événement fuivant plongea dans la plus profonde dévotion. Ses affaires l'avoient obligé de s'éloigner d'une Dame avec laquelle il vivoit dans les familiarités les plus intimes de l'amour heureux. A fon retour à Paris, il fe propofa de furprendre agréablement fa maîtreffe, & voulant en même temps fatisfaire l'impatient défir qu'il avoit de la revoir, il paffa à fon Hôtel, & fans fe faire annoncer, il alla droit à fon appartement par un efcalier dérobé qui lui étoit bien connu. Imaginez, fi vous le pouvez, quel fut le fpectacle qui s'offrit à fes yeux, en entrant dans cette chambre, qui avoit été fi fouvent le théâtre de fon bonheur! Sa Maîtreffe morte! morte de la petite vérole! fes traits horriblement défigurés! &, qui plus eft, cette tête qu'il avoit tant chérie, venoit d'être féparée de ce beau corps, qui n'étoit plus qu'une maffe infecte & dégoûtante. Frappé d'un étonnement ftupide, mêlé d'épouvante & d'horreur, il refta quelque temps immobile; puis s'arrachant à cet affreux fpectacle, il renonça au monde pour jamais, & alla enfevelir fon défefpoir au Couvent de la Trappe, où il paffa le refte de fes jours dans le repentir & les auftérités. . . . Mais laiffons-là ces triftes objets.

Je ne dois pas oublier de vous dire, qu'avant d'aller à ce Couvent, je voulus voir les montagnes brûlantes qui font près de Firenzuola, & dont les Naturaliftes parlent comme d'une curiofité intéreffante.

On y voit sortir de la terre une flamme sans fumée, qui ressemble assez à celle de l'esprit-de-vin enflammé. Le terrain des environs est bien cultivé, & le feu ne sort que d'un seul endroit, où l'on voit une cavité dont la circonférence n'est pas considérable; mais on y remarque différentes crévasses dont on ne connoît pas la profondeur. Quand on jette dans cette cavité un morceau de bois, quoiqu'il soit trop gros pour passer à travers les crevasses, il est consumé dans un moment. Le terrain environnant est entierement froid; cependant si on frotte avec force un bâton contre la terre, il en sort une flamme, qui à la vérité n'est ni aussi forte, ni aussi durable que celle du volcan. Si vous désiriez un détail plus circonstancié de ce phénomene, & que vous ayez fait assez de progrès dans l'Italien pour être en état de lire la description qu'en a donné le P. Carazzi, demandez cet ouvrage à M. F***, à qui je l'ai envoyé.

Après avoir observé le volcan, je grimpai sur toutes les collines voisines, en partie à cheval, en partie à pied; mais je n'y pus trouver aucunes traces de feu, quoique, suivant l'opinion populaire, elles soient toutes des volcans.

J'espere que vous ne vous êtes pas attendue à recevoir de moi une description de la fameuse galerie de cette ville, où je ne suis arrivée que mardi à midi; il faudroit pour cette tâche un volume, & non une Lettre: d'ailleurs, je n'ai encore vu qu'une partie de cet immense trésor, & je me propose d'employer plusieurs semaines à bien voir le tout.

Vous ne pouvez pas vous former l'idée d'une situation plus agréable que celle de Florence. Elle est située dans une vallée riante & fertile, arrosée par l'Arno, qui traverse la ville. Rien ne peut surpasser la beauté de ses édifices publics, sur-tout de la Cathédrale dont la magnificence m'a frappé d'admira-

tion. Les Palais, les places, les fontaines, les ſtatues, les ponts, forment non-ſeulement un aſpect plein d'élégance & de grandeur, mais encore découvrent partout un goût tout-à-fait différent de celui qui régne dans les bâtimens publics des autres pays. Plus je vois l'Italie, plus je ſuis perſuadée que les Italiens ont en tout un ſtyle, ſi j'oſe me ſervir de ce mot, qui les diſtingue preſque eſſentiellement de tous les autres peuples de l'Europe. Où l'ont-ils pris ? eſt-ce un inſtinct de nature? eſt-ce imitation ou héritage? C'eſt-ce que je n'examinerai pas; mais le fait eſt certain.

Je n'ai été qu'un jour dans la galerie, ce dépôt étonnant des plus précieux reſtes de l'Antiquité, qui seul ſuffiroit pour immortaliſer l'illuſtre Maiſon de Médicis, à qui on doit la conſtruction de cet édifice, & toutes les richeſſes que nous y voyons aujourd'hui. J'étois ſi impatiente de voir la fameuſe *Vénus de Médicis*, que je traverſai à la hâte ſix appartemens pour aller chercher cette divine figure, me propoſant de revenir ſur mes pas, lorſque j'aurois ſatisfait cette ardente curioſité, & d'examiner le reſte à loiſir. En paſſant dans la grande piece où ſont les ſtatues antiques, je fus arrêtée tout court par la vue de l'*Antinoüs* qu'on a placé près de la ſtatue d'Adrien. Je ne ſais ſi c'eſt pour conſerver la mémoire de leurs amours. Cette ſtatue, ainſi que la *Vénus de Médicis*, eſt au-deſſus de toutes les deſcriptions. De ſi belles figures n'avoient jamais frappé mes yeux. Quand je voyois autrefois Ovide comparer une belle femme à une ſtatue, je trouvois cette comparaiſon très-déſobligeante; je vois à préſent que c'étoit la louange la plus fine & la plus ſublime.

L'*Antinoüs* eſt abſolument nud, & plus grand que nature; mais les belles proportions de toutes les parties, & l'attitude charmante de la figure ont un caractere de grace, d'élégance & de facilité, que les mots ne peuvent jamais rendre. En conſidérant la

Vénus,

Vénus, j'étois transportée d'admiration ; mais je ne pouvois m'empêcher de reporter ma pensée vers l'*Antinoüs*. On devroit rapprocher ces deux figures, elles sont dignes l'une de l'autre. Si le marbre pouvoit voir & sentir, cette séparation seroit prudente ; s'il pouvoit seulement voir, il perdroit à coup sûr sa froideur & apprendroit à sentir ; & alors les charmes mutuels de ces deux statues produiroient un miracle absolument opposé à celui de la tête de Méduse, qui transformoit la chair en pierre. Si j'entreprenois de vous décrire la *Vénus*, je ne ferois que mettre votre imagination à la torture pour vous en former une idée, & votre idée ne ressembleroit pas plus à cette figure, que la face Portugaise de Miss N * * * qui a enchanté notre Chevalier, ne ressemble à la douce & aimable physionomie de Lady . . ., l'objet de sa premiere flamme. Il est inutile de chercher à décrire un visage, parce qu'on n'en trace jamais une image fidelle ; on satisfait seulement l'imagination en lui présentant une image fantastique, qui se détruit, dès qu'on voit la réalité. Ainsi, ma chere amie, si vous avez envie d'avoir une juste idée des formes & des traits divins de la *Vénus* & de l'*Antinoüs*, venez à Florence.

Je voudrois bien vous satisfaire, ainsi que votre ami Vertue, en faisant votre commission pour les esquisses des cartons de Raphaël qui sont à Hampton-court ; mais je ne peux pas remplir vos désirs à cet égard. J'ai vu à la vérité, dans la collection du Grand Duc, quatre morceaux, où cet admirable Peintre a jetté négligemment ses premières pensées & les traits imparfaits de quelques-unes de ses compositions ; & comme les premières pensées d'un grand génie sont toujours précieuses, ces morceaux ont fixé singuliérement mon attention ; mais quand je me suis mise à les examiner de plus près, je les ai trouvé si endommagés & si effacés, qu'il n'est pas possible de faire ce que vous désirez. Je ne peux pas vous dire si l'état où sont ces esquisses est un effet de la négligence ou

de l'envie; je dis *l'envie*, parce qu'il eſt conſtant que pluſieurs Peintres modernes ont donné des preuves de ce vil ſentiment, à la vue des productions inimitables des Anciens. Au lieu d'employer leur art à conſerver les chef-d'œuvres de l'antiquité, ils ont fait tous leurs efforts pour en détruire & en altérer pluſieurs. J'en ai vu de mes propres yeux une preuve inconteſtable à Boulogne, où la plus grande partie des peintures à freſque qui ont été faites par Carrage & par Guide, ſur les murs du Couvent de Saint-Michel *in boſco*, ont été détruites par des Peintres, qui, après avoir copié quelques-unes des plus belles têtes, les ont effacées preſque entiérement avec leurs ongles. Vous voyez que rien n'échappe à la malignité humaine.

Ce mot de *malignité* & un paſſage de votre lettre, me rappellent la malfaiſante Guépe (1) de Twickenham. Ses menſonges ne m'affectent plus; ils doivent être auſſi mépriſés que les contes du Serrail & du mouchoir, dont je ſuis bien perſuadée qu'il eſt ſeul l'inventeur. Cet homme a un cœur méchant & bas, & il eſt aſſez vil pour prendre le maſque d'un moraliſte, afin de décrier la nature humaine, & de couvrir d'un voile décent la haine qu'il porte aux hommes comme aux femmes. Mais c'eſt trop m'occuper de ce mépriſable objet, ſur lequel une juſte indignation rendroit ma plume ſi féconde, qu'après vous avoir fatiguée d'une longue lettre, je vous accablerois d'un ſupplément deux fois auſſi long; d'ailleurs, j'ai un violent mal de tête, qui m'avertit de quitter la plume, & d'aller me mettre au lit. Je vous marquerai dans ma premiere lettre quelque choſe que je vous prierai de faire voir à l'*homme étrangé*, comme de vous même. Mon

1 Milady Montagute parle ici de Pope avec qui elle s'étoit brouillée, & à qui elle attribuoit une mauvaiſe plaiſanterie qui s'étoit répandue au ſujet d'une prétendue viſite faite par cette Dame au Serrail du Grand-Seigneur.

esprit est à présent assez tranquille; s'il étoit aussi mort au péché qu'il l'est à certaines habitudes, je serois grande Sainte. Adieu, ma chere amie, je suis toute à vous, &c.

LETTRE LVII.

*A M. P***.*

J'AI couru Paris avec ma sœur, d'une maniere étrange, & nous y avons vu d'étranges choses, étranges du moins pour moi, car après avoir été accoutumée à la gravité des Turcs, je ne peux pas me faire à la légereté, à la continuelle mobilité de ces fantômes aëriens qui voltigent autour de moi. Au milieu du tableau réel de la vie humaine, je crois à chaque instant assister à une représentation de marionettes. J'ouvre de grands yeux fixes, mais personne ne les remarque; car tout le monde a ici le regard fixe, c'est la contenance à la mode. On prend un regard fixe pour exprimer l'attention, l'intérêt, la curiosité, l'attente, la surprise, & vous vous amuseriez beaucoup à voir toutes les puérilités qui sont l'objet de ces mouvemens divers. Cette espece de regard pourroit avoir un air grave, s'il n'étoit tempéré par un ricanement qui l'accompagne presque toujours. Quand un homme ou une femme se présente dans un cercle, son arrivée excite une espece de sourire, qui est fait pour exprimer la complaisance & le plaisir qu'on ressent à les voir, mais qui dans la réalité ne présente qu'une certaine contorsion de muscles, dont tout étranger doit rire de bonne foi quand il l'observe. Cette grimace françoise est aussi éloignée de la sérénité gaie du sourire, que de la joie franche d'un bon éclat de rire anglois.

Je ne m'arrêterai peut-être pas assez long-temps

ici pour prendre une idée juste des mœurs & du caractere des François, quoique je pense qu'il y faudroit peu d'étude, attendu que tout y est en superficie. Ce peuple paroît, à la premiere vue, frivole, inquiet & agréable. L'Abbé est mon guide, & il m'eût été difficile d'en trouver un meilleur; il me dit que ce sont les femmes qui forment ici le caractere des hommes, & toutes les sociétés que je vois concourent à me convaincre de cette vérité. On diroit qu'il n'y a pas en France d'état intermédiaire entre l'enfance & la virilité; car dès qu'un enfant a quitté ses lisieres, il est jetté dans le monde. Les femmes se chargent de l'y diriger, & les premieres impressions qu'il reçoit de ces aimables guides sont ordinairement ineffaçables; aussi les hommes se rendent-ils parfaitement ridicules par l'imitation des graces & des caprices des femmes; de sorte que la dignité des mœurs est très-rare avant l'âge de soixante ans. Le Roi Prophête ne dit-il pas quelque part, que *l'homme marche dans un monde d'illusion?* Je crois que cela est vrai, du moins pour le François; mais il marche gaiement, & semble jouir de l'illusion; & en cela n'est-il pas plus heureux que plusieurs de nos profonds raisonneurs, dont le front est sillonné par l'habitude de la réflexion, & dont la sagesse est obscurcie par les brouillards du *splcen* & des *vapeurs*.

Ce qui me plait ici davantage, c'est le spectacle de la magnificence, souvent accompagnée de goût, qui régne dans les Palais & les Jardins du Roi; je n'en aime pas beaucoup, il est vrai, l'Architecture, qui me paroît manquer de proportions & de régularité; mais les peintures, les sculptures, & tous les ornemens qui y sont répandus me plaisent infiniment. Un des chef-d'œuvres de l'antiquité qui m'a le plus vivement frappée dans les Jardins de Versailles, c'est la fameuse statue colossale de Jupiter, faite par Myron, que Marc-Antoine emporta de Samos, & qu'Auguste fit placer dans le Capitole. Elle est de marbre de Paros, & quoi-

qu'elle ait été un peu endommagée par l'effet du temps, elle conserve encore un air frappant de majesté. Si le marbre pouvoit sentir, ce Dieu éprouveroit une généreuse indignation, de se trouver transporté du Capitole dans un Jardin François, & de n'y voir que des Courtisans bien parés, qui passent à côté de lui sans y faire attention, tandis qu'il a reçu jadis les hommages des Empereurs Romains, qui venoient, au retour de leurs conquêtes, déposer leur couronne à ses pieds.

Je compte quitter incessamment ce pays-ci; ainsi je ne vous écrirai plus du continent; d'ailleurs, je suis excédée, & la tête me tourne de cette énorme variété d'objets que je suis obligée de parcourir avec une rapidité incroyable; parce que le peu de temps dont j'ai à disposer ne me permet pas de les examiner à mon aise. Je vois ici une excessive profusion de décorations & d'ornemens, & c'est précisément le contraire de ce qu'on remarque dans nos Jardins Royaux. Cette profusion est l'effet de la légéreté & de l'inconstance de goût des François, qui soupirent sans cesse après la nouveauté, & entassent sans fin & sans mesure, ornemens sur ornemens; mais il est temps de mettre fin à cette lettre; je vous souhaite le bon soir, & suis toujours, &c.

---

(1) LETTRE LVIII.

*Au Comte de ***.*

J'AI reçu, Monsieur, avec bien du plaisir, votre obli-

---

(1) Cette Lettre étoit originairement écrite en François par Milady Montague; l'Editeur Anglois de ces nouvelles Lettres l'a traduite en Anglois, & je suis obligé, n'ayant pas l'original, de traduire en François la traduction Angloise.

geante lettre; & vous pouvez voir, à la grandeur de mon papier, que je me propose de répondre exactement à toutes vos questions, du moins autant que mon François me le permettra; car c'est une langue que je n'entends pas parfaitement, & je crains que le défaut d'expression ne m'oblige de finir plutôt que je ne voudrois. Souvenez-vous donc que j'écris dans une Langue étrangere, & n'attribuez, je vous prie, les impertinences & les puérilités qui échapperont à ma plume; qu'à la difficulté de trouver les termes propres pour exprimer mes pensées, & non à la sottise ou à la légéreté.

Tout cela étant bien convenu, je commence par vous dire que vous vous êtes fait une juste idée de l'Alcoran, sur lequel les Prêtres Grecs, qui sont les plus grands fripons de l'Univers, ont forgé, de leur propre tête, mille contes ridicules, afin de décrier la Loi de Mahomet, & d'en interdire non-seulement l'examen, mais même la lecture. Ils craignent qu'en examinant les erreurs de l'Alcoran, les hommes ne s'en tiennent pas là, & ne se servent aussi de leur propre raison pour examiner les fables absurdes dont ils ont osé défigurer la Religion. En effet, rien ne ressemble plus aux fables des Mahométans que celles des Grecs; les premiers ont une multitude de Saints, sur la tombe desquels il se fait, selon eux, des miracles continuels; & les vies de ces bienheureux Musulmans ne sont pas moins chargées d'extravagances, que les légendes romanesques des Papas Grecs.

Vous me demandez s'il est vrai que Mahomet exclut les femmes de toute participation à une félicité éternelle après cette vie; cette opinion, quoique généralement repandue dans les pays Chrétiens, est une erreur manifeste. Mohomet étoit trop galant homme, & aimoit trop les femmes pour les traiter avec tant d'inhumanité. Il promet, au contraire, un beau Paradis aux femmes Turques; il dit, à la vérité, que ce

Paradis sera séparé de celui de leurs maris; mais je suis persuadée que la plupart d'entr'elles ne s'en trouveront pas plus mal, & que le regret de cette séparation ne troublera jamais les délices dont elles jouiront. J'ajouterai que les vertus que Mahomet exige d'une femme pour mériter le bonheur éternel, ne consistent pas à se rendre inutile au monde, mais à s'occuper de de tout son pouvoir à faire des petits Musulmans. Les vierges qui meurent vierges, & les veuves qui ne se remarient pas, sont regardées comme en état de péché mortel, & en conséquence, exclues du Paradis. Les femmes, dit Mahomet, n'étant pas en état de traiter les affaires de l'Etat, & de supporter les fatigues de la guerre, Dieu ne les a pas faites pour gouverner ou réformer le monde; mais il les a destinées à la fonction non moins honorable, de conserver & de multiplier l'espece humaine; & celles qui, par malice ou par lâcheté, ne s'occupent pas à faire & à élever des enfans, ne remplissent pas le devoir de leur vocation, & sont réfractaires aux ordres de Dieu. Voilà des maximes qui sont bien contraires à celles de vos Couvens. Aux yeux d'un bon Mahométan, toutes vos vierges ne sont donc que des femmes impies, qui passent leur vie dans le plus honteux déréglement.

Je ne sais pas ce que vous penserez d'une doctrine si étrange pour vous; mais vous pouvez être persuadé qu'en matiere de politique, de philosophie, & même de galanterie, les Turcs ne sont pas aussi ignorans que nous l'imaginons. Il est vrai que la discipline militaire, telle qu'elle est pratiquée actuellement en Europe, ne peut pas leur convenir. Une longue paix les a plongés dans une indolence universelle. Contens de leur situation, & habitués à tous les rafinimens du luxe & de la mollesse, ils redoutent toute espece de fatigue. Mais pour compenser ces inconvéniens, les sciences font des progrès parmi eux. Les Effendis, c'est-à-dire, les Savans, sont dignes de ce nom. Ils n'ont pas plus de foi à l'inspiration de Mahomet qu'à l'infaillibilité du

Pape. Lorſqu'ils ſont entr'eux, ou avec des perſonnes à qui ils peuvent ſe fier, ils ſont profeſſion ouverte de déiſme, & ne parlent jamais de leur Religion, que comme d'une inſtitution politique, introduite dans ſon origine par l'enthouſiaſme, mais à laquelle les hommes ſages doivent aujourd'hui ſe conformer.

Je crois vous avoir dit dans une de mes précédentes lettres, que nous avons logé à Belgrade, chez un riche & puiſſant Effendi, homme d'eſprit, fort inſtruit, & d'une humeur très-agréable. Pendant un mois que nous reſtâmes dans ſa maiſon, il mangea toujours avec nous, buvant du vin ſans aucun ſcrupule. Je le plaiſantai un jour ſur cette petite liberté; il me répondit en ſouriant, que toutes les créatures de ce monde avoient été faites pour le plaiſir de l'homme, & que Dieu n'auroit pas laiſſé croître la vigne, ſi c'étoit un péché que d'en boire le jus; il ajouta que la Loi qui défend au vulgaire l'uſage de cette liqueur, étoit très-ſage, parce que la plupart des hommes n'ont pas aſſez de raiſon pour en boire modérément. Nos querelles de parti n'étoient pas inconnues à cet Effendi, qui me parut avoir auſſi quelques connoiſſances de nos diſputes religieuſes, & même de nos Ecrivains. Je ne fus pas peu ſurpriſe de lui entendre demander des nouvelles de M. Toland.

Mon papier, tout grand qu'il eſt, touche à ſa fin. Pour ne pas outrepaſſer ſes limites, il faut que je ſaute du Mahométiſme aux Tulipes, ſur leſquelles vous me demandez des éclairciſſemens. Leur mélange produit des effets étonnans; mais ce qu'il y a de plus étonnant à obſerver, ce ſont les expériences dont vous parlez concernant les animaux, & qu'on peut faire ici tous les jours. Les fauxbourgs de Pera, de Tophana & de Galata, ſont habités par des étrangers recueillis de toutes les parties du monde. Ils ſe ſont ſi fort mêlés par les mariages, qu'il en eſt réſulté pluſieurs races d'hommes très-ſingulieres. Il n'y a pas une ſeule fa-

mille de natifs, qui puisse se flatter d'être sans mélange. Vous trouvez fréquemment une personne, dont le pere étoit Grec, la mere Italienne, le grand-pere François, la grand'mere Arménienne, & les ancêtres Anglois, Russes, Asiatiques, &c.

Ces mélanges produisent des individus plus extraordinaires que vous ne pouvez vous l'imaginer. On ne peut pas douter qu'il n'y ait plusieurs races d'hommes comme de chiens; car les hommes blancs, les noirs ayant de la laine ou de longs cheveux, les Tartares & les Chinois aux petits yeux, les Américains imberbes; &. sans parler de beaucoup d'autres, les habitans de la Nouvelle Zemble, qui ont la peau jaune & huileuse, ont entr'eux des différences aussi spécifiques, quoique compris sous une même dénomination, que les Mâtins, les Epagneuls, les Dogues, & la race de ma petite *Diane* (je demande pardon de la comparaison). Ainsi comme les mêlanges divers de ces animaux produisent des métis, les hommes ont aussi leurs métis, divisés & subdivisés en une infinité de classes. Nous en avons ici, comme je vous l'ai déjà dit, mille preuves tous les jours. On remarque souvent dans le même individu, la perfidie grecque, la défiance italienne, l'arrogance espagnole, la loquacité françoise, & tout d'un coup on le voit saisi d'un accés de rêverie angloise, tenant un peu à cette stupidité que plusieurs de mes compatriotes ont héritée de leurs ancêtres Saxons; mais de toutes ces combinaisons singulieres, celle qui me plaît le plus à considérer, c'est le produit de la conjonction bisarre d'un Hollandois avec une Grecque; comme ces deux natures présentent les deux extrêmes opposés, il y a du plaisir à voir comment les atômes discordans dont ils sont composés se combattent perpétuellement dans les enfans, au point de produire des effets mêmes visibles dans leur forme extérieure. Ils ont les grands yeux noirs du pays, avec la chair blanche, grasse & poissonneuse de la Hollande, & un air vif, bigarré de stupidité. Ils montrent

en même temps ce goût pour la dépenfe, fi général parmi les Grecs, avec du penchant à la parcimonie Hollandoife. Vous voyez, par exemple, de jeunes femmes qui fe ruinent pour acheter des bijoux dont elles parent leurs têtes, tandis qu'elles fe refufent des fouliers, ou plutôt des pantouffles, pour couvrir leurs pieds, qui font communément dans un miférable état; & en cela elles font d'un goût bien différent de celui de nos femmes Angloifes, qui n'aiment fi paffionément les paniers que pour laiffer mieux voir la propreté de leur chauffure.

J'aurois encore bien des chofes à vous dire, mais je fuis au bout de mon papier & de mon François.



DISCOURS

De Milady Montagute, fur cette Maxime de M. de la Rochefoucauld: il y a de bons mariages, mais il y en a peu de délicieux.

C'est une entreprife qui aura l'air de la préfomption dans une femme, que celle d'attaquer une maxime avancée par un Ecrivain auffi célèbre que M. de la Rochefoucault, & adoptée avec une foi implicite par une Nation qui fe pique de furpaffer en politeffe le refte du monde, & qui depuis long-temps donne des regles de galanterie à toute l'Europe. Animée cependant par le zele qu'infpire la vérité, j'ofe foutenir une propofition contraire, & je prétends prouver que des mariages formés par l'amour peuvent être délicieux, lorfqu'ils font animés par la fympatie des cœurs & des efprits.

La nature nous a réfervé des plaifirs convenables à notre organifation; livrons-nous à fes impreffions;

lorſqu'elles ſont épurées par le goût, & exaltées par une imagination vive & heureuſe, elles ſuffiſent pour nous faire goûter le bonheur le plus parfait dont l'eſpece humaine ſoit ſuſceptible. Les jouiſſances, même les plus exquiſes, de l'ambition, de l'avarice, de la vanité, ne nous offrent que des plaiſirs inſipides & froids, qui ne peuvent intéreſſer une ame délicate & ſenſible.

Nous ſommes obligés de conſidérer les bienfaits de la fortune, dans l'état actuel de la ſociété, comme des moyens néceſſaires pour obtenir le bonheur. Comment en effet ſerions-nous heureux, ſi nous étions forcés de réprimer ſans ceſſe, & de contraindre nos déſirs; ſi nous nous voyions environnés de biens dont les autres jouiſſent, & qui nous ſont interdits? Mais ce beſoin de la fortune eſt le poiſon des plaiſirs, & la ſource la plus féconde des tourmens de la vie.

Le vrai bonheur conſiſte dans le ſentiment de l'amitié, fondée ſur l'eſtime mutuelle, fortifiée par le penchant du cœur, & animée par les tendres ſollicitudes de l'amour. C'eſt ce que les anciens ont admirablement repréſenté ſous la forme d'un bel enfant. L'amour ſe plait dans les jeux de l'enfance; des bagatelles l'amuſent, ſes plaiſirs ſont doux & innocens; il eſt délicat, ſenſible, & incapable de vouloir nuire.

Ils ont repréſenté bien différemment un autre ſentiment, trop groſſier pour que j'en faſſe le portrait, & dont en général les hommes ſeuls ſont ſuſceptibles. C'eſt ce qu'ils ont dépeint ſous la figure d'un ſatyre, monſtre qui, dans ſa compoſition, tient moins de l'homme que de la bête. Ils ont voulu déſigner par cet animal fabuleux une paſſion, qui eſt le mobile de tous les beaux exploits de la galanterie moderne, & qui n'a d'autre but que d'appaiſer ſes ardeurs par la jouiſſance de l'objet qu'on trouve aimable; paſſion fondée ſur l'injuſtice, & qui traine à ſa ſuite le crime, le re-

mords, la jalousie & le mépris. Une affection semblable pourroit-elle être délicieuse pour une ame vertueuse? Cependant tel est le principe de tous ces engagemens illustres de galanterie; ceux qui les forment sont obligés de renoncer à tous les sentimens d'honneur inséparables d'une éducation honnête; ils sont condamnés à vivre misérablement dans la poursuite continuelle de ce que la raison réprouve, & à voir tous leurs plaisirs empoisonnés pas le remords, réduits à la déplorable condition d'avoir perdu la vertu, sans pouvoir trouver le bonheur dans le vice.

Il est impossible de goûter parfaitement toutes les délices de l'amour, si ce n'est dans un mariage bien assorti. Rien ne décele davantage la petitesse d'esprit, que de se laisser gouverner par les mots. Si un usage absurde, quoique fondé sur quelques raisons, a pu jetter une sorte de ridicule sur les mots de *mari* & de *femme*, c'est que dans l'acception commune celui de *mari* offre l'idée d'un tyran jaloux & fâcheux, ou du moins d'un sot, dupe & crédule; & celui de *femme* désigne un animal domestique, tracassier, capricieux & léger, destiné à tromper & à désoler un malheureux mari. La conduite en général des personnes mariées, suffit sans doute pour justifier ces idées populaires.

Mais pourquoi, comme je l'ai déjà dit, nous en laisserions-nous imposer par les mots? Un mariage bien assorti n'a rien de commun avec les unions formées par l'ambition & l'intérêt. Un mari & une femme unis l'un à l'autre par une tendresse vive & mutuelle, ne sont que deux amans heureux, qui peuvent se livrer à tous les transports de l'amour. Je ne regarde les cérémonies que prescrivent les loix des pays divers, que comme un amant regarde l'échelle de corde qu'il attache à la fenêtre de sa maîtresse. S'ils jouissent l'un de l'autre, s'ils peuvent passer leurs jours ensemble, qu'importe à quel prix & par quels moyens ils arrivent au terme de leurs désirs? Quand on brûle d'un amour vrai, profond & mérité, il est impossible

de trouver le bonheur ailleurs que dans la jouissance tranquille de l'objet aimé; le prix auquel on l'obtient, ne sauroit affoiblir la vivacité, & altérer les douceurs d'une passion telle que mon imagination la conçoit. Si j'avois du goût pour faire des Romans, ce ne feroit pas dans l'ancienne Arcadie que j'irois peindre l'image du vrai bonheur; je ne suis pas assez prude non plus pour borner aux désirs seulement les charmes de l'amour. Je commencerois mon Roman par le mariage de deux amans, unis par la raison, le goût & la vertu. Peut-on concevoir un plus haut degré de félicité que cette union entière d'affections, d'intérêts, de plaisirs & de peines. L'amant a la douce satisfaction de donner à sa maîtresse le dernier témoignage d'estime & de confiance: elle remet de son côté, son repos & sa liberté, entre les mains de son amant. Quels gages mutuels peuvent être plus précieux & plus chers? Y a-t-il rien de plus naturel que de donner à l'objet qu'on aime les preuves les moins équivoques du sentiment dont le cœur est rempli? Je sais qu'il y a des esprits assez subtils pour soutenir que les plaisirs de l'amour tiennent aux obstacles mêmes & aux difficultés qui les accompagnent; ils observent très-finement qu'une rose ne seroit pas rose, si elle n'étoit pas entourée d'épines. Il y a mille autres plates observations de ce genre, auxquelles je dédaignerois de répondre. Je suis, au contraire, bien persuadée que, si j'étois amant, la crainte de nuire à ma maîtresse me rendroit très-malheureux, en pensant que la jouissance de son cœur & de ses charmes peut être accompagnée du moindre danger pour elle.

La vie de deux amans devient bien différente après le mariage. Leurs jours s'écoulent dans un commerce successif de services & d'obligations. Chacun des deux goûte le doux plaisir de faire le bonheur entier de l'objet qu'il aime. Si le parfait bonheur n'est pas là, où peut-il être? Les plus petits détails de l'économie deviennent intéressans, dès qu'ils sont annoblis par

le ſentiment. Meubler mon appartement n'eſt pas ſeulement me procurer un logement agréable, c'eſt parer le lieu où je recevrai mon amant. L'amour anime tout. En conſidérant ſous ce point de vue les occupations néceſſaires du ménage, une femme raiſonnable & tendre y trouve des plaiſirs plus vifs & plus touchans que dans ce cercle de bruyantes frivolités qui amuſent la plupart des femmes, incapables des vraies jouiſſances de l'ame.

Un attachement tendre & ſolide adoucit toutes les émotions de l'ame, & répand de l'intérêt ſur tous les objets qui ſe préſentent à l'amant heureux; j'entends par-là celui qui a épouſé ſa maîtreſſe Les fonctions d'une charge, les fatigues de la guerre, les troubles de la Cour, tout lui eſt agréable, en penſant qu'il n'éprouve ces inconvéniens que pour ſervir l'objet de ſa tendreſſe. Si la fortune le favoriſe, (car le ſuccès ne dépend pas du mérite) tous les avantages qu'il en reçoit lui paroiſſent autant de tributs dont il fait hommage à l'idole de ſon cœur; & en ſatisfaiſant cette ambition, il éprouve un plaiſir plus vif & plus digne d'un honnête-homme, que celui qu'il pourroit ſentir à augmenter ſes richeſſes, & à attirer ſur lui les regards du public. Il ne jouit de la gloire, des titres & de la fortune, qu'autant qu'il les partage avec celle qu'il aime, & lorſqu'il a obtenu l'approbation du Sénat, les applaudiſſemens de l'armée, ou les éloges de ſon Prince, il voit au de-là un bien auquel il eſt encore plus ſenſible, ce ſont les louanges de ſa maîtreſſe.

S'il eſt accablé par un revers de fortune, il trouve des conſolations dans un cœur qui partage tous ſes ſentimens; & dans les bras d'un objet chéri, de douces réflexions peuvent calmer ſon ame & adoucir ſes peines. « Non, lui diroit-il, mon bonheur ne dépend » pas d'un caprice du ſort; j'ai ici un aſyle sûr contre » l'infortune. Votre eſtime me rendra inſenſible aux

» injustices de la Cour, ou à l'ingratitude du Prince, » & je trouverai un nouveau plaisir dans mes disgra- » ces si elles me procurent de nouvelles preuves de » votre tendresse & de votre vertu. A quoi serviroit » la grandeur à ceux qui sont déjà heureux? Je n'ai » pas besoin de flatteurs; je ne crains pas les besoins; » je regne dans votre cœur, & je trouve dans sa pos- » session tous les biens que le mien peut désirer ».

Enfin, il n'y a point de douleur, dont l'amertume ne soit adoucie par les consolations de l'amitié: la maladie elle-même trouve des soulagemens dans les services qu'on reçoit de l'objet qu'on aime. Je ne finirois pas, si j'entreprenois de décrire toutes les douceurs d'un tendre attachement, où se réunit tout ce qui peut flatter les sens & procurer à l'ame les transports les plus vifs & les plus délicieux; mais pourrois-je ne pas m'arrêter sur le plaisir que nous goûtons à nous voir reproduire dans les gages chéris d'une tendresse mutuelle, à les voir croître chaque jour sous nos yeux, & à nous faire un jeu de développer & de perfectionner leurs facultés? Il est très-doux de s'abandonner à un instinct de nature, exalté encore par l'amour. Nous aimons dans une fille la beauté de sa mere; nous louons dans un fils l'esprit & l'air de probité que nous estimons dans son pere. C'est un plaisir dont le Tout-Puissant jouit lui-même, suivant le texte sacré, lorsqu'en contemplant les ouvrages de ses mains, il vit que tout étoit bien. En parlant de la création, je ne peux m'empêcher d'observer ici qu'il ne peut y avoir de bonheur sur la terre comparable à celui que Dieu avoit destiné d'abord à l'homme. C'étoit vraiment un paradis délicieux que l'état où nos premiers peres furent placés; cet état fut de peu de durée, parce qu'ils manquoient d'expérience, & c'est par la même raison que les mariages d'amour sont si rarement heureux. Quand deux amans s'unissent sans connoître le cœur humain ni le monde, ils ont beau s'aimer, ce sentiment s'affoiblit bientôt. Dans l'yvresse des pre-

miers momens, ils se forment des idées exagérées l'un de l'autre; l'amant regarde sa maitresse comme un ange, parce qu'elle est belle; & celle-ci est ravi du mérite de son amant, parce qu'elle en est adorée. Mais ce culte se réfroidit à mesure que les traits de la belle se flétrissent, & l'époux cesse d'être aimable dès qu'il cesse d'adorer. Ils se deviennent odieux par degrés l'un à l'autre, & finissent comme Adam & Eve, par se reprocher amérement le crime de leur mutuelle imbécillité. Le mépris vient à la suite de l'indifférence, & ils sont bien convaincus qu'ils doivent se détester, parce qu'ils sont mariés. Les plus petits défauts grossissent aux yeux l'un de l'autre; ils deviennent aveugles pour les mêmes charmes qui les toucheroient dans tout autre objet. Toute union fondée uniquement sur les impressions des sens, ne peut pas avoir d'autres suites.

Lorsqu'un homme épouse la femme qu'il aime, il devroit oublier qu'elle lui paroit adorable, & ne la regarder que comme mortelle, sujette aux maladies, à l'humeur, aux caprices; il devroit s'armer de courage pour supporter la perte de sa beauté, & se pourvoir d'un fond de complaisance, qu'exige un commerce suivi, même avec la personne la plus égale & la plus raisonnable. D'un autre côté la femme ne doit pas s'attendre à une suite constante d'adulation & de complaisance; elle doit se disposer à son tour à obéir de bonne grace: science très-difficile à acquérir, & par conséquent très-estimable. Elle doit tâcher enfin de suppléer aux charmes de la maîtresse par le bon sens & la solidité de l'amie.

Quand un couple, aussi raisonnable, s'unit par des liens indissolubles, toute la nature s'embellit pour eux, & ils trouvent des charmes dans les objets les plus communs. Cette vie est, à mon avis, infiniment plus heureuse & plus délicieuse que les transports & les voluptés de l'amour même le mieux assorti.

Toute

Toute femme, capable de réflexion, ne peut regarder un amant que comme un séducteur qui cherche à profiter de sa foiblesse, pour se procurer un plaisir momentané aux dépens de sa gloire, de son repos, de sa vertu & même de sa vie. Le brigand qui vous met le pistolet sur la gorge pour vous dépouiller de votre argent, est moins criminel & moins coupable. J'ai assez bonne opinion de moi, pour croire que, si j'étais homme, je serois aussi capable de devenir assassin que de chercher à déshonorer une femme, estimée dans le monde & heureuse avec son mari, en lui inspirant une passion à laquelle elle pourroit sacrifier son honneur & sa tranquillité. Si je la rendois méprisable, qui pourroit paroître aimable à mes yeux? Pour récompense de sa tendresse, voudrois-je lui faire perdre l'estime & l'amitié de sa famille, lui rendre ses enfans indifférents & son mari haïssable? Il me semble que ces réflexions se feroient présentées à moi avec toute la force qu'elles ont actuellement dans mon esprit, si mon sexe n'eût pas rendu ces désordres excusables; & j'ose me flatter que j'aurois eu assez de raison pour ne pas trouver moins odieux un vice, parce qu'il eût été à la mode.

J'aime beaucoup les mœurs des Turcs; ce peuple, quoiqu'ignorant, est à mon avis vraiment poli. Un homme convaincu d'avoir séduit une femme mariée, est regardé comme un être nuisible & dangereux; il est méprisé comme l'est une prostituée parmi nous. Toutes les voies de la fortune lui sont fermées, & ce seroit un scandale universel que de voir revêtu d'un emploi considérable un homme coupable d'une si énorme injustice.

Que penseroit ce peuple moral de nos anti-chevaliers errans, qui vont sans cesse à la quête d'aventures nouvelles, pour séduire des vierges innocentes, & déshonorer des femmes honnêtes; qui regardent la beauté, la jeunesse, le rang, la vertu même, com-

me autant d'aiguillons propres à enflammer davantage leurs désirs, & à rendre leur poursuite plus ardente, & qui, en se flattant de la gloire de paroître d'habiles séducteurs, oublient qu'ils ne peuvent jamais, à ce noble métier, obtenir que le second rang, le diable étant depuis long-temps en possession du premier.

Nos mœurs barbares sont si bien faites pour les progrès & l'encouragement du vice & des miseres qui en sont inséparables, qu'il faut un degré de raison & de sensibilité infiniment au-dessus du commun, pour goûter & même concevoir le bonheur d'un mariage tel que je l'ai vû. La nature de l'homme est si foible & si portée au changement, qu'il est bien difficile de concevoir la constance, même la plus raisonnable, au milieu de toutes les dissipations que nos ridicules usages ont rendues inévitables.

Un mari bien amoureux ne peut, sans douleur, voir sa femme prendre toutes les libertés que la mode autorise, & en même temps il ne peut guere les lui interdire. Pour être comme les autres, il est donc réduit à la nécessité d'être témoin des familiarités impertinentes qu'elle permet au premier venu, de l'entendre déployer pour le monde les graces de son esprit, de la voir découvrir son sein en public, se parer pour le bal & la Comédie, attirer près d'elle mille & mille adorateurs, & écouter en souriant les fades cajoleries d'un troupeau de fats. Est-il possible de conserver après cela beaucoup d'estime pour une semblable femme, ou du moins ne doit-elle pas perdre une grande partie de son mérite par cette espece de prostitution?

Il faut que j'en revienne aux maximes de l'Orient, où les plus belles femmes se contentent d'exercer le pouvoir de leurs charmes sur celui qui a le droit d'en jouir, quoiqu'elles se croient très-capables d'exciter des désirs dans les autres.

Je me rappelle une conversation que j'ai eue avec une femme très-considérable de Constantinople, la plus aimable que j'aie connue de ma vie, & avec la-

quelle j'ai contracté depuis une tendre amitié. Elle me disoit de bonne foi qu'elle étoit contente de son mari. « Vous êtes bien libertines, ajoutoit-elle, vous » autres Dames Chrétiennes! Vous avez la liberté de » recevoir les visites de tout autant d'hommes qu'il » vous plait, & vos Loix vous permettent l'usage illi- » mité de l'amour & du vin. ». Je l'assurai qu'elle étoit mal informée, & que c'étoit un crime que d'aimer un autre que son mari. « Vos maris, me dit-elle, » en souriant, sont donc de grands sots, s'ils se con- » tentent d'une fidélité si commode. Votre col, vos » yeux, vos mains, votre conversation sont à la dispo- » sition de tout le monde; que leur réservez-vous » donc? Pardonnez-moi, ma belle Sultane, continua- » t-elle, en m'embrassant: j'ai la plus grande disposi- » tion à croire tout ce que vous me dites, mais c'est » une chose impossible que ce que vous voulez me » faire croire. Je connois la grossiereté des Infideles; » mais j'apperçois que vous rougissez vous-méme, je » n'en dirai pas davantage ».

Je trouvois tant de justesse & de bon sens dans ce qu'elle me disoit, que je ne savois comment y répondre; je fus obligée de convenir qu'elle avoit raison de préférer les mœurs Mahométanes à nos usages, qui offrent un mélange bizarre des rigides maximes du Christianisme, avec le libertinage des Spartiates. Cependant, malgré l'absurdité de nos usages, je suis bien persuadée qu'une femme déterminée à placer son bonheur dans la tendresse de son mari, abandonneroit aisément le désir extravagant d'obtenir les adorations du public; & qu'à son tour, un mari véritablement amoureux de sa femme renonceroit, sans peine, à la frivole réputation d'être un homme galant. Vous me direz que je suppose un couple bien difficile à rencontrer; il n'est donc pas étonnant qu'il soit si rare de trouver une semblable union dans des pays où l'on se croit obligé, pour être heureux, de se conformer aux usages établis.



LETTRE

A MONSIEUR

BOURLAC DE MONTREDON,

OU

Examen des Lettres de Milady Montagute, *& de la Critique de ces Lettres, par M. de T.... où il est traité de l'origine du Croissant, adopté par les Turcs, comme symbole ou armoirie.*

Par M. G.... Négociant à Marseille.

JE viens de lire, Monsieur, tout ce que Monsieur le Baron de T... a publié dans le Journal (1) Encyclopédique, sur les lettres de Milady Montagute; mais avant d'examiner la critique qu'il en a faite, je dois vous faire connoître cet Auteur, & lui rendre toute la justice qui lui est due.

M. de T... annonçoit beaucoup d'esprit, de vivacité, & des talens peu communs, lorsqu'en 1755, il passa à Marseille, à la suite de M. le Chevalier de Vergennes, Ambassadeur du Roi auprès du Grand-Seigneur, avec M. de T... son pere, Brigadier des Ar-

(1) Novembre 1765. Août 1764.

mées du Roi, Officier aussi distingué par son attachement à la France, par le zele dans les diverses Commissions qu'il a exécutées, que par ses services Militaires, & par les qualités de son cœur. M. de T... le fils alloit, avec les plus heureuses dispositions, faire un utile aprentissage sous un maître, tel que M. le Chevalier de Vergennes, & profiter des leçons de cet Ambassadeur, ainsi que de l'expérience & des instructions de M. son pere. Vous ne devez donc pas être surpris, Monsieur, qu'il soit en état d'annoncer un bon ouvrage sur le gouvernement & les mœurs des Turcs. Il a encore le temps de vérifier avec soin les observations qu'il a faites, d'approfondir & de comparer ; car un simple coup d'œil jetté dans la vivacité de l'âge, où les yeux parcourent rapidement les objets, sur une nation dont l'extérieur frappant ne donne d'elle qu'une foible idée, ne suffit pas pour se flatter de la bien connoître. Les relations mêmes, ou les témoignages d'un seul d'entre les Turcs, quelqu'éclairé qu'il soit, ne procurent pas tous les détails, & toute la certitude qu'on recherche pour juger les Turcs, & les représenter tels qu'ils sont. Il faut se mêler avec le peuple, étudier son caractere, avoir appris, par les négociations & la conduite des affaires, les loix, les maximes, les principes du gouvernement; il faut avoir approché des Grands, ou avoir conversé avec ceux qui les voient de près, avoir traité avec les gens en place, comme notre ami M. Delaria (1), qui avoit su prendre leurs maximes, leur dou-

---

[1] Premier Interprete du Roi à la Porte, éleve de feu M. le Marquis de Bonac. Il fut digne des soins de cet habile Ministre & surpassa ses espérances. Il parloit si bien la langue Turque, que les Turcs, enchantés de l'entendre, se plaignoient de ce qu'il n'etoit pas né Musulman. Aussi le chargeoit-il des affaires les plus difficiles; il savoit persuader & obtenir. Il joignoit à cet heureux don de la parole une présence & une finesse d'esprit peu communes ; il connoissoit les hommes, & il ne s'en faisoit pas connoître lui-même, sans les gagner par la douceur & l'aménité de son caractère. Il fit sous M. de Villeneuve, en 1739; le Traité de Paix de Belgrade; il renouvel-

ceur, leur phlegme impofant; qui avoit cette urbanité peu commune, qu'on trouve dans le Serrail chez les principaux Officiers & les Courtifans du Grand-Seigneur.

Vous auriez défiré que M. de T.... eût fuivi, en parlant de Milady Montagute, ce que j'obferve à fon égard, & qu'il fût remonté au même temps où elle écrivoit fes Lettres; mais il paroît que pour les critiques il ne s'eft confulté que lui-même. Il auroit pu s'adreffer à ceux qui ont vu cette Ambaffadrice à Conftantinople, avant de relever ce que Milady a pu exagérer ou rapporter fur la foi d'autrui; il lui eût rendu la juftice qui lui étoit due fur ce qu'elle a bien vu, & par elle-même. Je n'oferois avancer, ni foupçonner même que ce foit là précifément ce que M. de T.... n'a pas voulu voir dans les Lettres Angloifes.

M de T... auroit appris que, lorfque Milady étoit à Conftantinople, les François qu'elle combloit de politeffes, étoient reçus & accueillis au Palais de l'Ambaffadeur d'Angleterre, comme à celui de M. le Marquis de Bonac, alors Ambaffadeur de France. Cette confidération, jointe aux égards qu'on doit à une Dame auffi diftinguée par fon rang que par fa naiffance, auroit

la enfuite nos Capitulations avec l'Interprete de la Porte, qui l'aimoit comme fon frere. Il accompagna en France Saïde Pacha, & peu de temps après fon retour à Conftantinoble, il y mourut attaqué de la Pefte. Ce n'eft pas pour vous, Monfieur, ni pour vous attendrir par le fouvenir d'un ancien ami, que j'é cris ceci; mais puis-je revenir avec vous fur Conftantinople, fans jetter des fleurs & répandre des larmes fur le tombeau de cet homme rare, dont la mémoire y eft toujours chere? Nous avons été obligés, fans pouvoir l'approcher, de recevoir avec feu M. Peyffonel fes derniers adieux; nous l'avons embraffé pour la dernière fois, lorfqu'il alloit fe coucher frappé de cette cruelle maladie qu'il ne craignoit pas affez, & nous promettant de venir fe repofer & fe réfugier avec nous au village de Belgrade. Il vouloit demander fa retraite, revoir fa patrie, & quitttet enfin Conftantinople.

au moins modéré les termes de la critique qu'il s'est pressé de publier.

Il auroit été mieux fondé à censurer une ostentation puérile que Milady attribue à Madame la Marquise de Bonac; (1) quoiqu'il soit vraisemblable qu'elle eût effacé dans la suite, lorsqu'elle a mieux connu cette respectable Ambassadrice, le trait qui lui est échappé contr'elle.

---

(1) Lettre XXVIII. p. 190, première Partie.
Madame de Bonac, fille de M. le Duc de Biron, épouse de l'Ambassadeur, aimoit tendrement son mari, & elle voulut le suivre à Constantinople. Elle y gagna tous les cœurs par la bonté du sien & par ses vertus. Tous les François qui ont vu cette digne Ambassadrice, n'en parlent pas sans attendrissement. M. le Marquis de Bonac ne s'est pas moins fait aimer, & a rendu son Ambassade mémorable. Ce qu'il a écrit sur le commerce a servi d'instruction à ses successeurs. Il obtint la réparation du Saint Sépulchre, la restitution du pillage fait à Tripoli par les Turcs, & l'Ambassade de Mehemet Effendi, envoyé en France par le Grand-Seigneur; il renouvella nos Capitulations avec la Porte. Ses négociations entre le Sultan & le Czar de Russie, pour les troubles survenus entr'eux, & pour le partage des frontieres de Perse, lui valurent dans ses audiences deux pelisses de samour: honneur qui n'avoit pas encore été accordé à aucun Ambassadeur du Roi, & le Czar lui envoya le Cordon de S. André. Il étoit arrivé à Constantinople en 1716, & il en partit en 1725. Cet Ambassadeur joignoit à des connoissances peu communes, à une fermeté à toute épreuve, à l'habileté pour les négociations, qu'il savoit même faire naître pour s'en rendre l'arbitre, joignoit, dis-je, le grand art de développer les talens, & de les employer. J'ài parlé de M. Delaria, un de ses éleves: je pourrois encore citer M Mariane, qui s'est si fort distingué en Suisse, lorsqu'il y a été chargé des affaires du Roi, si sa modestie pouvoit me permettre de lui faire lire ici son éloge. Je citerai seulement, pour faire connoître les Turcs, un trait assez singulier, que je trouve dans quelques manuscrits que j'ai d'un des Secrétaires de feu M. de Bonac. Cet Ambassadeur étant à Andrinople en 1717, après avoir eu ses audiences du Grand-Seigneur & du Grand Visir, alla à celle du Mutpty, vieillard vénérable. M. l'Ambassadeur étant arrivé à la Salle d'Audience, fut étonné de ne pas voir paroître le Muphty qui le fit attendre; il étoit sur le point de s'en retourner, lorsque celui-ci lui fit dire, pour s'excuser,

Milady écrivant à sa sœur ou à son amie, ne se pique pas d'une délicatesse scrupuleuse, ni d'une rigoureuse exactitude. On voit que, n'écrivant pas pour le Public, elle laisse aller sa plume sans se gêner, & avec cette liberté qu'on se permet dans une correspondance familiere. C'est ainsi que Madame de Sévigné écrivoit à sa fille. Aussi Milady ne se contraint point; elle ne s'arrête pas, en ecrivant de Belgrade, pour calculer le change de 1761, de Londres sur Constantinople, pour donner la valeur exacte de la bourse de cinq cents piastres, qui, pour le dire en passant, ne font pas au juste, comme le dit M. de T...., 1500 liv. puisque la piastre de 40 parats ne vaut pas réellement 3 liv. de notre monnoie. Milady évalue la bourse de 500 piastres à 100 liv. sterling. M. de T.... dit qu'il sait, par expérience, qu'elle ne vaut que 1100 liv. argent de France. Milady calculoit en 1716, & M. de T.... compte en 1755: or, d'une époque à l'autre, il y a eu une refonte d'espèces, & la monnoie a bien changé. Le sequin de Venise valoit alors 110 parats; il en vaut aujourd'hui 155. Les vieilles piastres de Turquie pesoient 19 den. $\frac{1}{4}$ à 2 liv. 10 sols, l'argent au titre de 6 den. 12 grains; les neuves ne pesent que 15 den. Reste à voir la différence sur la liv. sterling, pour vérifier le calcul de Milady.

Milady a bien mis à profit le peu de temps qu'elle a passé en Turquie. Elle a lu, & comparé les relations des Voyageurs; elle fait grand cas de Giamelly, qui a copié fidélement le Secrétaire de l'Ambassade de M. de Nointel. Il est surprenant qu'elle n'ait pas fait mention de Tournefort. Si elle eût resté dix ans à Constantino-

---

qu'il achevoit de s'habiller, qu'il avoit tardé un peu plus, parce que la loi ordonnoit à tout Musulman, & à lui-même, l'usage du harem, c'est-à-dire des femmes la nuit du Jeudi au Vendredi de chaque semaine; qu'ainsi la nuit qu'il venoit de passer avoit dû l'occuper, & le retenir plus qu'à l'ordinaire.

Journal Encycl. Novembre 1765.

ple, comme M. le Baron de T...., il eſt évident qu'elle eût été en état de donner au Public un Ouvrage auſſi ſavant & auſſi intéreſſant que celui que cet Auteur eſt en état de nous promettre.

Comment a-t-il pu lui-même refuſer de rendre cette juſtice à Milady Montagute? Eſt-il poſſible qu'on ne lui ait pas fait obſerver que le temps où Milady écrivoit, étoit bien différent du nôtre? Conſéquemment les mœurs publiques ſous Amurat IV, Prince cruel, qui faiſoit des loix de ſes vices (1), n'étoient pas comme celles que nous avons vues ſous le regne du Sultan Mahmoud & de ſes ſucceſſeurs.

On ne verra peut-être plus à Conſtantinople les Turcs, & les femmes ſur-tout, jouir de la liberté qu'elles avoient ſous le gouvernement du galant & généreux Ibrahim Pacha; des femmes en parties de plaiſir la nuit & le jour, des fêtes continuelles, des ſérénades Turques; un Viſir qui, en ſortant, faiſoit jetter de l'or & de l'argent à tous ceux qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage.

Si Milady a vu pour lors plus de licence, des intrigues galantes, des rendez-vous dans les boutiques des Juifs, des nudités dans les bains qu'on ne voit & qu'on ne ſe permet plus, je n'en ſuis pas étonné.

Vous auriez pu, comme moi, Monſieur, (puiſque nous avons fait l'un & l'autre une bonne partie de la

---

[1] Il étoit adonné au vin; il ordonna aux Turcs d'en boire. Il ne pouvoit ſouffrir la pipe; il leur défendit de fumer. Un *Teriaki* ou mangeur d'opium, ne pouvant obéir à cette défenſe, fit creuſer une foſſe profonde où il alloit fumer. Le Sultan en étant averti, y alla traveſti pour le ſurprendre. Le fumeur, ſans s'émouvoir, lui dit en riant: fils d'Eſclave, que viens-tu chercher ici? Ton édit eſt fait pour là-haut, & ne s'étend pas ſous terre. Le cruel Amurat rit de cette ſaillie, & protégea le fumeur. *Hiſt. de Cantem. T. III. pag.* 91.

route, par terre, que Milady Montagute a faite, & que nous avons séjourné, comme elle, à Sophie, à Philipopolis & à Andrinople), répéter à M. de T.... que rien n'est plus exact, ni plus fidele que ce que Milady rapporte des bains & des environs de Sophie, de la ville & de la campagne de Philipopolis, d'Andrinople, de Selivrée & autres lieux qu'elle a très-bien vus.

Parce que son Traducteur mal instruit, appelle un *feredje* (1), la *feragée*, un *antheri*, l'*entere*, parce qu'il y a eu quelques changemens dans un habillement de femme qu'elle décrit piece à piece; enfin, pour quelques termes défigurés, ou pour des expressions qu'on ne doit pas interpréter à la lettre, je ne crois pas qu'on doive en conclure que Milady n'a débité que des faussetés, & qu'elle a voulu faire un roman des Lettres qu'elle a écrites de Turquie à diverses personnes.

Milady, avec beaucoup d'esprit, de lecture & de goût, a vu les Bergers de Théocrite, les descriptions d'Homere, les Coutumes de l'ancien temps, qui se sont conservées parmi tous ces Peuples qui sont fideles à leurs usages, ou à ceux qu'ils ont adoptés. Un savant Voyageur (2) Anglois, & M. Fourmont ont fait les mêmes observations à l'égard des Arabes, des Maures & des Egyptiens. Milady a saisi, du premier coup-d'œil, ce que j'ai essayé moi même après-elle, & sans avoir lu ses Lettres, de comparer avec un peu plus de recherches & de détail.

Rien ne lui échappoit de tout ce qui pouvoit piquer sa curiosité, ou attirer son attention. M. de la

[1] Parties de l'habillement des femmes.
[2] Voyage de Shau, traduit de l'Anglois, *T. I. chap.* 3. Description des plaines d'Heliopolis & de Memphis par M. Fourmont, Interprete du Roi, *pag.* 87.

Condamine, qui a vu Conſtantinople comme elle, atteſtera la reconnoiſſance qui lui eſt due pour l'inoculation qu'elle a apportée en Angleterre, & ſur laquelle on diſpute en France.

Milady joint agréablement, dans ſes Lettres, la Philoſophie à l'érudition & aux images ; elle place auſſi à propos les réflexions Liſez celles qu'elle fait dans les plaines de Carlovitz ſur les malheurs de la guerre. Sa converſation intéreſſante avec l'Effendy de Belgrade ne prévient-elle pas en ſa faveur, & annonce t-elle le deſſein d'un Roman, ou des fictions qu'on lui prête? Quoi de plus exact & de plus vrai que ce qu'elle dit des Grecs de Philipopolis? N'a-t-elle pas prévu la rébellion ſurvenue depuis, lorſqu'elle peint ſi bien le pouvoir d'un Peuple toujours prêt à ſecouer le joug d'un deſpote qu'il détrône à ſon gré? Qui n'a pas été à portée de vérifier à Conſtantinople ce qu'elle dit des femmes Grecques & Turques? La XXX[e] Lettre adreſſée au ſieur Pope eſt un chef-d'œuvre. C'eſt le tableau le plus agréable & le plus reſſemblant; je la relis toujours avec un nouveau plaiſir. J'en ai l'obligation à M. de M...: je revois délicieuſement les jardins & les roſes d'Andrinople.

Quoique Milady n'ait pas fait un long ſéjour à Conſtantinople, elle n'a pas héſité à apprendre la langue Turque, & il falloit bien qu'elle y eût fait des progrès, pour parler, comme elle a fait, de la muſique vocale des Turcs, pour goûter & ſentir la vive & touchante expreſſion de leurs airs & de leurs chanſons tendres.

Elle ne néglige ni les antiquités qu'elle rencontre; elle a ſoin de remarquer les abſurdités & les erreurs des Voyageurs qui en impoſent: elle ne s'attendoit pas ſans doute à être accuſée du même défaut.

N'avez-vous pas lu, Monſieur, avec plaiſir ce qu'elle dit ſur les ceintures des Turcs, & ſur l'état de la Peinture chez les Grecs?

Quelle autre que Milady a pu publier des détails auſſi intéreſſans que ceux qu'elle donne à l'occaſion de ce qu'elle a vu & appris chez les deux Sultans qui l'ont ſi bien accueillie? Son récit n'eſt-il pas conforme à ce que nous a conté ſi ſouvent Madame Palmentier (1), qui alloit aſſidument chez la Sultane Fatmé, femme du Grand-Viſir Ibrahim Pacha (2)?

Nous avons tous vu, à Conſtantinople, le petit Dictionnaire mauuſcrit des *Manés*, au moyen deſquels on fait des Lettres Turques, qui, au défaut d'écriture, ſervent merveilleuſement pour entretenir un commerce de galanterie. Chaque choſe a une ſignification, dont la rime convenue décide. Ainſi, la repréſentation d'. . . . . une *Roſe* ſignifieroit: *Si je ſuis amoureux, vous en êtes la cauſe*, &c.

M. Fourmont a trouvé le même uſage en Egypte (3).

Comparez ce que Tournefort, Voyageur auſſi exact qu'éclairé, a rapporté de la danſe des Derviches, qu'on appelle *Tourneurs*, avec ce que Milady en a dit, & vous vérifierez ſes deſcriptions. Enfin, je vous laiſſe à juger ſi le ſavant Tournefort lui-même eût mis, en paſſant, dans ſes récits, comme Milady, plus de goût & de recherches que cette Ambaſſadrice en a mis dans ſa XLe Lettre, où on trouve la relation de ſon voyage de Conſtantinople juſqu'à Tunis, de ce qu'elle a vu au détroit de l'Helleſpont, près de l'ancienne Troye, dans l'Archipel, & ſur les ruines de Carthage.

---

[1] Dame de Pera, aujourd'hui retirée en Angleterre.

[2] Liſez l'Eloge que les Auteurs de la *Gazette Littéraire* ont fait des Lettres de Milady Montagute. Ils n'auroient pas cru lire un Roman Grec, s'ils avoient vû les dernières Fêtes publiques données à Conſtantinoble, ou s'ils avoient converſé avec ceux qui ont vu les Fêtes d'Ibrahim Pacha. *Gaz. Lit. T. I. pag.* 123.

[3] Deſcription de Memphis, *pag.* 107.

Examinons à présent la plupart des articles de la critique de M. de T.... après avoir reconnu en général le mérite (1) & la vérité des relations de Milady Montagute.

Journal Encyclopédique, Novembre 1765 p. 59

« Dans la XXVI[e] Lettre, Madame de Milady fait » la description des bains des femmes Turques, où » elle entra, dit-elle, avec ses habits de cheval, quoi- » qu'il soit impossible d'y rester avec des habits. Sans » examiner les contradictions de cette Lettre, il suffit » de rapporter la description suivante: les bains sont, » &c. ».

Les bains de Sophie, que j'ai vus, & dont Milady parle dans cette Lettre, sont des bains d'eaux minérales, & naturellement très-chaudes. Milady Montagute a bien pu rester quelque temps, par curiosité, dans la premiere chambre qu'elle décrit, quoiqu'elle dise qu'il soit impossible d'y rester avec des habits, à cause de la chaleur; car elle ne dit pas qu'elle ait pu garder son habit de cheval dans l'endroit des bains le plus chaud.

On sait que, dans cette premiere chambre des bains publics, les femmes qui veulent y être commodément, font porter de riches tapis, & des coussins: là, elles s'asseient, se reposent & prennent du café; là elles font tresser leurs cheveux, peignent leurs sourcils & leurs ongles. Les riches tapis dont Milady parle, peuvent être ces tapis de satin brodés en or, qui envelop-

---

(1) Un savant Auteur donne cette excellente leçon aux Voyageurs & aux Commençans sur la critique des ouvrages: „ Ne vous appliquez pas, dit-il, à en découvrir les imperfec- „ tions & les défauts, avant d'avoir appris à en connoître & „ à en saisir les beautés„. *Hist. de l'Art*, par Winckelmann *T. I. pag.* 313.

pent les linges pour le bain, & qu'on appelle en Turc *Bokcha*, ou même ces beaux tapis de Turquie qu'on connoît partout, & que les femmes font porter aux bains.

Ce n'eſt pas répondre à Milady Montagute, que d'oppoſer à la deſcription des bains de Sophie celle d'un petit bain de Pera ou de Galata à Conſtantinople. Ce n'eſt pas la faire parler comme elle a écrit, que de dire qu'il n'y a pour tout meuble que des ſieges de *bois* & des *ſandales* dans des lieux où on *nage* dans la *ſueur*, & que Milady, ſuivant M. de T.... *pare des plus riches étoffes.* Ne diroit-on pas que Milady, par la plus ridicule abſurdité, a imaginé de tapiſſer l'endroit le plus chaud des étuves.

Milady ne parle pas des meubles d'un bain public, mais des carreaux & des tapis qu'on y porte; elle les place dans la premiere chambre où il fait chaud, & non dans celle du fond, où on *nage dans la ſueur.*

Que diroit de moi M. de T.... ſi, pour le contredire, j'oppoſois à ſa deſcription du plus petit bain qu'il ait vu, celle des magnifiques bains d'Andrinople & de Conſtantinople, ou de celui que Sultan Sélim II (1) fit conſtruire dans la partie orientale du Serrail?

« Cet édifice, dit le Prince Cantemir, eſt des plus » ſomptueux; il eſt diviſé en quarante chambres: tout » l'intérieur eſt incruſté de marbre; le dehors eſt en » pierre de taille, &c. ».

J'aurois cru que, ſur cet article, M. de T.... ſe conformant aux coutumes de ſon temps, auroit plutôt relevé ou diminué l'entiere nudité des femmes que Milady a vues aux bains de Conſtantinople & de Sophie. Il eſt vrai que, ſuivant tous les rapports que nous en

---

[1] Hiſt. de l'Empire Ottoman, par le Prince Cantemir, *T III. pag.* 34.

avons, elles y font aujourd'hui avec plus de décence, & qu'elles ne se permettroient pas la même liberté, même dans une fête particuliere comme celle que Milady a vue (*Lettre XLII*); mais elles s'en dédommagent par la liberté de leurs propos. Il faut observer que, dans ces situations, il y a des momens où on s'oublie, où le voile tombe, & les nudités échappent à celles qui s'observent à cet égard avec le plus de précaution.

Je dois vous rappeller aussi que les femmes du temps de Milady Montagute, devoient beaucoup ressembler à celles du regne d'Amurat IV, qui mourut de ses débauches, & qui vouloit autoriser, par son exemple, la licence & la corruption des mœurs. Vous pouvez lire, pour vous en convaincre, ce que *Duloir* dit des femmes Turques de ce temps là, & surtout de leur nudité dans les bains publics (1).

Quant aux bains d'eaux minérales, je crois qu'on y est avec moins de précaution que dans les autres, par rapport à la nudité. Quoique les Turcs soient fort délicats sur ce point, & (2) qu'un de leurs Auteurs ait fait un Livre pour recommander ce qu'on se doit à soi-même & aux autres à cet égard, ils permettent l'entiere nudité dans les bains minérales. J'en juge par l'inscription qu'un Poëte Turc a faite sur ceux de Pruse, capitale de la Bythinie; la voici:

» Il ne faut pas s'étonner si le grand nombre de

---

[1] „ Les Dames y vont parées comme les nôtres vont au „ bal, parce que ce sont les seuls lieux des assemblées, & de „ leurs visites entre amies. Elles y étalent librment, non seu„ lement la richesse de leurs habits, & la beauté de leur visage, „ mais aussi celle de tout le corps pour le rendre plus aimable, „ &c. *Voyage du S. Duloir en* 1639, *pag.* 182 *& suiv.*

[2] *Ketab Satt Alaurat*, titre d'un ouvrage qui traite du soin de cacher sa nudité, composé par Ahmed, &c. *Bib. Orient. de d'Herbelot. pag.* 970.

» personnes nues qui se trouvent aux bains représente » assez bien le jour de la résurrection générale, puisque la source de l'eau dans laquelle ils se baignent » n'a pas d'autre origine que les fontaines du Paradis (1) ».

Je fais plus que je n'ai promis; car je justifie moins Milady Montagute sur la critique faite par M. de T.... que sur celle qu'il auroit pu faire. Poursuivons.

La remarque sur la XXVIIe Lettre est un commentaire ou une note que Milady n'auroit pas désavouée. Ce qu'elle dit du pouvoir, des priviléges, & de l'état des gens de Loi, est très-exact. L'Effendi de Belgrade, qui lui avoit donné des leçons, me paroît aussi bien instruit que Mollah Murat, fils de Damaz-Zadé, auprès duquel on sait que M. de T.... alloit s'instruire, avant que ce Mollah devînt *Stambol Effendy* (2).

» Millady a fait l'apologie de l'Alcoran : elle prétend qu'il contient une morale pure & sublime. Il » est vrai qu'elle met cet éloge sur le compte de cet » Effendy ...; mais elle aura pris pour du sublime le » style métaphorique & guindé qui rend ce Livre inintelligible (*Journ. Encycl. p.* 61) ».

Milady, en parlant de l'Alcoran, a rapporté, comme d'Herbelot, le Prince Cantemir, Ricaud, &c. ce que les Musulmans en disent: elle n'a pas ignoré que des Juifs & des Moines Grecs avoient travaillé à cet Ouvrage, & qu'ils ont puisé dans nos divines Ecritures. Ainsi, M. de T.... ne doit pas être surpris, si ceux qui ont lu l'Alcoran y ont trouvé des traits de la

---

[1] *Bibliot. Orient. de d'Herbelot.* pag. 213.
Tournefort dit qu'il y a un réservoir où on se baigne & où on nage, si on veut. *Lett.* 21. *T. III. pag.* 345.

[2] Lieutenant-Général de Police à Constantinople.

la morale la plus pure, puiſque c'eſt celle de l'Evangile, & le ſublime des images de Moïſe. Exemple.

Dieu, pour faire ceſſer le déluge, dit:
» Terre, engloutis tes eaux ; Ciel, puiſe celles que » tu as verſées. L'eau s'écoula auſſi-tôt, le comman» dement de Dieu fut accompli. L'Arche s'arrêta ſur » la montagne, & on entendit ces paroles: malheur » aux méchans ». Ce verſet, dit d'Herbelot, au mot *Alcoran*) a quelque choſe du genre ſublime, & a ſingulièrement le mérite & l'énergie de l'expreſſion de la langue Arabe.
» Pardonnez aiſément; faites du bien à tous, & ne » diſputez pas avec les ignorans ».

L'Auteur du Keſchaf, ou Commentaire Turc, dit que l'Ange Gabriël donna à Mahomet une plus ample explication de ce verſet, en ces termes:

» Recherchez celui qui vous chaſſe; donnez à celui » qui vous ôte; pardonnez à celui qui vous offenſe; » car Dieu veut que vous jettiez dans vos ames les » racines de ſes plus grandes perfections ».

Le même précepte évangélique ſe trouve répété dans d'autres chapitres, où il eſt dit:

» Que ceux qui rendront le bien pour le mal, au» ront, à la fin de leur vie, le Paradis pour demeure».
Le Prince Cantemir regarde la langue Arabe comme la plus abondante & la plus étendue: il en donne la raiſon, & renvoie, pour les exemples, au Tréſor des Langues Orientales de Meninski. (*Hiſt. Ottom. tom. III. Liv. III. p.* 267).

» C'eſt, ajoute-t-il, de la quinteſſence de ces dia» lectes que l'Alcoran eſt compoſé; ce qui l'a fait re» garder, par ſes Sectateurs, comme un Ouvrage di» vin, & non comme une production humaine ».

Comment M. de T. . . . a-t-il pu prononcer que Milady, qui connoissoit si bien les beautés d'Homere & de Virgile, à en juger par ses Lettres imprimées, n'étoit pas en état de distinguer les vraies beautés qui peuvent se trouver dans l'Alcoran, des *expressions métaphoriques* & *guindées*, des visions ridicules de Mahomet, & qu'elle a pu confondre les unes avec les autres? On fait ce reproche à Milady, qui étudioit la langue, qui a si bien parlé de la Poésie Orientale, & de cette Poésie d'expression, la plus ancienne que nous connoissions.

» Les Arnaouts, dit Milady, vont, le Vendredi, à la Mosquée, & le Dimanche à l'Eglise ». Cette expression signifie qu'ils ne sont ni vrais Chrétiens, ni bons Musulmans.

Or cette maniere de s'exprimer est bien aussi juste que de dire, comme M. de T. . . . que, *quand on professe la Religion Musulmane*, *il faut continuer*, *ou se laisser empaler.* Ce supplice affreux est très-rare en Turquie, & n'est employé que pour les voleurs & les assassins.

Je me souviens d'avoir vu, à Constantinople, un pauvre Arménien, qui, au désespoir de s'être fait Turc, alla déclarer en public qu'il vouloit mourir Chrétien. Il foula aux pieds son turban, & força le Juge à lui accorder le martyre; il fut pendu simplement à Galata (1).

Les Turcs reçoivent ceux qui se présentent volontairement pour embrasser leur Religion, & n'en font pas plus de cas qu'ils ne méritent. Après la profession faite, pourvu qu'il n'y ait point de scandale public,

---

[1] Il avoit fait le voyage de Rome, pour aller demander pardon de son apostasie, & en revint exprès pour la réparer publiquement.

ils s'embarraſſent peu ſi le nouveau Muſulman obſerve ou non la Loi à laquelle il s'eſt ſoumis.

M. le Comte de Bonneval, entraîné par des circonſtances malheureuſes à prendre, malgré lui, le Turban, en ſe réfugiant dans les Etats du Grand-Seigneur, n'étoit pas circoncis; il n'alloit pas à la Moſquée; il buvoit du vin, mangeoit du cochon, donnoit à manger aux François, & à d'autres Etrangers qu'il invitoit. Les Turcs le ſavoient, & ne l'ont jamais inquiété ſur cet article (1).

Je reviens aux Arnoauts ou Albanois (2): ils ne ſont proprement ni Chrétiens, ni Muſulmans, & ſont indifféremment de l'une & de l'autre Religion, car ils n'en ont point. Ainſi ſont les Sfacciotes dans l'Isle de Candie, & ces *Leventis*, ou Grecs Matelots, qui ſervent ſur les Vaiſſeaux du Grand-Seigneur.

J'ajouterai à cet article que M. de T. . . . n'a pas connu, comme nous, l'Hermite de la *Lampedouſe*, ce bon Pere Clément, qui avoit, dans ſon Égliſe, une lampe pour l'image de la Sainte Vierge, & une autre pour un prétendu Saint Muſulman. Il allumoit l'une ou l'autre à meſure qu'il voyoit venir des Chrétiens ou des Barbareſques, & il vivoit des aumônes que les Turcs, ainſi que les Maltois & autres, lui donnoient. Cet expédient lui concilioit également les Chrétiens

---

[1] *Iza Aga*, Grand Douanier à Conſtantinople, faiſoit dire des Meſſes pour lui quand il étoit malade; on les demandoit à l'Abbe *Semaripa* qu'il aimoit beaucoup, & pour lequel il ne manquoit pas d'ordonner une ſoutane, lorſqu'il habilloit ſa maiſon pour le Bayram. M. de T... a ignoré encore qu'il y a en Chypre, dans l'intérieur de l'isle, des Turcs qui ſont Chrétiens dans le cœur, & qui ſecrétement ſont baptiſer leurs enfans.

[2] Voyez ce que le P. Cantemir dit des Arnaouts, *T. II. p.* 397. *T. IV, pag.* 322.

& les Turcs, & lui servoient de moyen pour attirer leurs aumônes (1).

La critique de la XXVIIIe Lettre est un commentaire qui ajoute peu de chose au texte : *On ne parle qu'à genoux* à un *Ministre* d'Etat. Cela est vrai de la posture la plus humble & la plus suppliante que prend un inférieur, qui, par respect, se tient à une distance convenable. S'il approche du Ministre qui est sur son sopha, il couvre ses mains, suivant la coutume des anciens Grecs, & il s'agenouille comme pour s'asseoir sur ses talons.

S'il n'y a point de libelles à Constantinople, suivant Milady, *c'est*, ajoute M. de T. . . . *qu'il n'y a point de Lecteurs, & encore moins d'Ecrivains* (2). Ne diroit-on pas, d'après cette assertion, qu'à peine trouve-t-on,

---

[1] Le P. Clement d'Avignon. Il étoit Aumônier sur un vaisseau, & il avoit fait vœu d'aller s'établir à la Lampedouse, Isle déserte où après avoir défriché autant qu'il put, il fit venir ensuite un Berger & un troupeau. Ce bon Prêtre avoit fait précisément comme Robinson. Il s'étoit rendu très-utile, surtout pendant la guerre, à nos bâtimens qui font souvent de relâche à la Lampedouse. Les Capitaines lui donnoient quelques provisions par reconnoissance, ou des instrumens qui lui manquoient. Il avoit taillé lui-même dans le roc le tombeau où il a été déposé après sa mort, & une petite Chapelle pour l'image de la Sainte Vierge qu'il avoit trouvée à la Lampedouse. Il avoit les ossemens d'un dévot de Mahomet avec une lampe, & un bassin auprès. Il allumoit cette lampe, quand les Barbaresques venoient, & ceux-ci pour lors mettoient leurs aumônes dans les bassin. Les Chrétiens en faisoient autant à leur tour pour la lampe & le bassin de la Sainte Vierge, moyennant quoi il se concilioit les uns & les autres, il profitoit de leur rétribution, & perfectionoit son établissement, sans crainte d'être saisi & empalé par les Turcs.

[2] Ce que dit Milady des propos sur le Gouvernement, convient bien au régne d'un Prince soupçonneux & cruel, qui craint le sort de ses prédécesseurs détronés par des rébellions. Sultan Mahmoud a vécu dans ces sortes d'allarmes, & a plus fait noyer d'indiscrets que de malintentionnés.

dans la Capitale de l'Empire Ottoman, quelques Turcs qui ſavent lire & écrire? Cependant, ſi on demande à Conſtantinople pourquoi l'Imprimerie n'a pu s'y etablir? on répond, parce qu'il y a un nombre prodigieux d'Ecrivains qui n'ont pas d'autre métier, & qui mourroient de faim, ſi on imprimoit tous les livres ou les écrits qu'ils copient.

M. de T. . . . veut qu'on ait trompé Madame la Marquiſe de Bonac & Milady Montagute, lorſqu'on leur a dit que le Grand-Seigneur s'étoit arrêté ſous leurs fenêtres pour les regarder, & qu'elles méritoient bien cette attention de la part de ſa Hauteſſe. Je crois que ſi M. de T. . . . avoit été, dans ce moment, auprès de ces Ambaſſadrices, il n'auroit pas mis le fait en conteſtation. Je ſuis perſuadé que le Grand-Seigneur ſavoit qu'elles y étoient; or il eſt très-vraiſemblable qu'il ait eu la curioſité de les regarder; & il étoit bien le maître de s'arrêter un inſtant ſous leurs fenêtres, *ſans arrêter la marche & ſans manquer au ſalut des Janiſſaires* (1).

Je conviendrai de l'abſurdité que M. de T.... releve au ſujet des Janiſſaires de Milady, *qui auroient ſabré tout ce qu'ils auroient rencontré, & de l'offre d'apporter la tête du Cadi qui n'avoit pas de pigeons à donner* (2).

---

(1) Sultan Mahmoud alloit ſi lentement, qu'on eût dit qu'il s'arrêtoit à chaque pas, & il regardoit tous les étrangers qui ſe trouvoient ſous ſes yeux.

(2) Cependant il faut ajouter que les Janiſſaires, par bravade, s'expriment ſouvent de cette manière, & diſent même des choſes plus fortes. Obſervons encore pour plus d'exactitude, 1°. que cette parenthèſe, (*Nos Janiſſaires*, au moindre de nos ordres; *auroient ſabré.*) eſt ajouté au texte par M. de T . . . 2°. que dans ce village près de Philipopois, où un Janiſſaire offre d'apporter à Milady la tête du Cadi, ce n'eſt pas par défaut de pigeons, comme M. de T ... le rapporte. Reliſez la Lettre de Milady, pour vous en convaincre, c'eſt la XXVIII. p. 129 „ Mon Janiſſaire vint gravement me trou-

Ce mauvais conte ne peut être imputé qu'à l'Interprete de Milady, qui a répété & écrit une exagération qu'elle auroit corrigée dans la suite. Mais M. de T.... ajoute à cette occasion, qu'on ne fauroit compter fur le zèle des Janiffaires qui nous font attachés, ni même fur la vérité de leur témoignage. Il faut que M. de T. . . . ait mal rencontré, lorfqu'il en a eus à fon fervice; car nous avons, parmi les François, plufieurs exemples des fervices que les Janiffaires nous ont rendus par leur zèle, par leur attachement, par leur bravoure, &, dans l'occafion, par la vérité de leurs témoignages. Je ne puis m'empêcher de placer ici le nom d'*Haffan Pacha*, le fidèle Janiffaire des Députés, ou Chefs de la Nation Françoife, qu'on élit tous les ans. On a eprouvé qu'on pouvoit compter fur lui à tous égards, comme fur tant d'autres qu'il eft inutile de citer.

Milady rapporte que, de fon temps, les femmes donnoient des rendez-vous à leurs galans dans la boutique d'un Juif. Ces boutiques, dit M. de T.... font très-mal difpofées pour les intrigues galantes. Mais ne fuffit-il pas qu'elles foient propres pour les rendez-vous dont il eft queftion, & pour fe parler? Il n'y a pas, ajoute M. de T. . . . de petites maifons en Turquie. Il n'a pas vu les (1) Kiofques détruits à

„ ver, dit-elle, & me demanda ce que je voulois qu'il lui fît; „ il ajouta même par politeffe, que fi je voulois il m'apporteroit fa tête. „ Un Janiffaire du nombre de ceux qui peu auparavant avoient maffacré un Pacha, n'auroit pas héfité de trancher la tête du Cadi d'un village de Bulgarie. M. de T... le compare au Mollak de Scutari. C'eft comparer le plus petit Juge du Village, à un des membres du premier Parlement du Royaume. Ce Mollak de Scutari, pour avoir été maltraité, fut la caufe de la mort des trois favrois de Sultan Mahmoud.

(1) C'étoient des petites maifons, eu égard à l'ufage qu'on en faifoit, & il eft de fait que la plupart des Grands, en Turquie, qui font mariés, en ont.

Sudhabat, il y a 35 ans, par les Rebelles, qui avoient pour Chefs *Patrona Mouslou*. Il devroit ſavoir auſſi qu'il y a des Turcs libertins, qui ont, dans des maiſons de campagne, des femmes ou des eſclaves qu'ils entretiennent. Ce n'eſt pas la peine de ſuivre M. de T.... ſur cet article: il n'a vu, ni avec les mêmes yeux, ni les mêmes choſes que Milady voyoit de ſon temps à Conſtantinople. Il ne pourroit croire que, ſous le regne d'Amurat, on ne voyoit ni pipes, ni café à Conſtantinople, & que les Turcs buvoient du vin publiquement, & par ordre du Grand-Seigneur.

Les réflexions de M. de T.... ſur la peſte ne nous apprennent rien, & ne réfutent point l'opinion que Milady avoit de cette maladie, qui ne feroit pas plus redoutable, comme elle ajoute, que certaines eſpéces de fièvres, ſi on la connoiſſoit mieux, & ſi par une ſuite d'épreuves on parvenoit à découvrir les remedes les plus propres à en arrêter les progrès.

Lorſque Milady avance que chaque maiſon, à la mort du propriétaire, appartient au Grand-Seigneur, elle veut parler de celle qu'elle décrit, qui avoit appartenu à un homme en place. Je croirois que le texte, en cet endroit, a été altéré par le Traducteur, puiſque je trouve, dans une autre Lettre:

» Il arrive très-ſouvent que les héritiers d'un Pacha
» à trois queues ne ſont pas en état d'entretenir la
» maiſon qu'il leur a laiſſée, *II. Part. pag.* 265, *Lett.*
» *XLIII* ».

Milady ne croyoit donc pas, comme M. de T...., le prétend, que toutes les maiſons des particuliers, & même des gens en place, appartenoient à leur mort au Grand-Seigneur.

» Milady a trouvé les danſes Turques voluptueu-
» ſes, les mouvemens languiſſans, les attitudes ten-

» dres ». Cela eſt vrai, & ces danſes ſont celles que de jeunes Grecques & des Françoiſes même bien élevées, apprennent pour leur amuſement.

M. de T.... trouve, en général, les danſes Turques ſi *horriblement indécentes*, *qu'il n'oſe en entreprendre la deſcription.* Il a raiſon: il y en a dans ce genre qui appartiennent à ces Danſeuſes publiques qu'une maiſon honnête ne reçoit point. Mais pourquoi M. de T.... veut-il, pour critiquer & contredire Milady ſur toutes choſes, & ſur ce qu'elle dit au ſujet des danſes, nous faire croire qu'il n'a vu que celles dont il n'oſeroit faire le tableau? S'il étoit à Marſeille, il y trouveroit des Dames (1) venues de Conſtantinople & de Smirne, qui lui feroient voir, pour la juſtification de Milady, des danſes Turques qu'il pourroit décrire.

Un Juif, ſuivant Milady, eſt preſque toujours *le Médecin & l'Interprete* d'un *grand Seigneur*, & *non* du *Grand-Seigneur*, comme M. de T.... le rapporte. Il devoit, comme Milady, diſtinguer l'un de l'autre; mais il me paroit qu'il a lu très-rapidement ce qu'il a critiqué (2). Avec un peu plus d'attention, il auroit reçonnu que Milady parle ſi bien des Juifs, qu'elle n'a pu ſe méprendre ſur ce qui les regarde. Ils étoient, du temps de Milady, comme aujourd'hui les Agens principaux des gens en place. Liſez dans les notes intéreſſantes & inſtructives du Prince Cantemir, l'hiſ-

---

[1] Il y en a même une peut-être encore à Paris, venue de Conſtantinople, qui exécute les danſes Turques avec une grace & une décence, dont M. de T... ſeroit vivement touché; il eſt donc à portée de ſe déſabuſer ſur ce point, & de reconnoitre l'injuſtice de ſa cenſure.

[2] M. de T... ajoute, que l'Interprete du Grand-Seigneur devient *Pacha de Valachie & de Moldavie*; il devoit dire *Voivode* & non Pacha: car on dit *Mikaelvoda* en parlant du Prince Michel, & non *Mikael Pacha*. Un Critique qui a trouvé tant de choſes *fauſſes* ou *défigurées* dans les Lettres de Milady, ne devoit pas laiſſer échapper de pareilles fautes.

toire du fameux Kupriogli, qui, ayant une fête à donner, & n'étant pas riche, a recours à un Juif qui lui fournit l'argent dont il a besoin. *Hist. de l'Emp. Ottom. tom. III*, *pag.* 144.

Je ne m'arrêterai pas à des observations ou des décisions de M. de T. . . . toujours trop tranchantes, qui sont de pures chicanes, ou des critiques de rigueur, *comme ces Incendiés qui n'ont point d'escalier à descendre*, c'est-à-dire, un long escalier; car la plupart des maisons Turques n'ont qu'un étage; & quoique M. de T. . . . parle de ceux qui sont logés au second, je ne crois pas qu'il ait beaucoup vu de ces derniers.

Les roses & les fleurs du 4 Janvier n'étonneront pas ceux qui ont passé, comme nous, des hivers très-doux & très-froids à Constantinople, ainsi qu'en Provence.

Le Traducteur de Milady a écrit que les fauxbourgs de Pera, de Tophana & de Galata, ne sont habités que par des *Chrétiens François*, *& non par des Francs*, comme M. de T. . . . le répete. Plus l'absurdité est grande, plus la faute du Traducteur est visible. On ne critique pas un bon Ouvrage, parce que l'Imprimeur aura oublié de mettre un *Errata* à la fin. Ainsi, lorsque Milady prend une *galere* pour traverser le port, lisez *galiote*, car c'est ainsi qu'on peut appeller les bateaux à six ou sept paires de rames, dont les Ambassadeurs se servent. M. de T. . . . reprend Milady de n'avoir pas dit un bateau, & ajoute ce que tout le monde sait, sans avoir été en Turquie, *qu'il n'est pas dans les usages des Turcs*, *que la marine du Grand-Seigneur soit aux ordres des particuliers*, *p.* 70. Si M. de T. . . , avoit pu mesurer le grand Serrail de Constantinople, je suis persuadé qu'il en auroit la même opinion que Milady, qui n'auroit pas cru faire sa cour à un grand Roi, en assurant que le Palais qu'il habite est le plus vaste qu'il y ait au monde.

» Milady admire la Loi Turque, parce qu'elle or-
» donne que les *faux témoins soient marqués au front*
» *d'un fer chaud.* Cependant, aucune Loi Turque n'a
» jamais défiguré personne. On promene les faux
» témoins sur une âne, le visage vers la croupe, &c. »

M. de T.... nie sans doute la Loi dont parle Milady, parce qu'il n'a vu aucun faux témoin marqué d'un fer chaud. Je voudrois lui demander s'il a vu aussi, à Constantinople, de son temps, ceux qu'on promene sur un âne? Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai entendu parler de la peine que la Loi Turque, citée par Mylady, prononce contre les faux témoins; mais pour peu qu'on connoisse la justice Turque, on sait l'usage toléré qu'on y fait des témoins qu'on emploie pour ou contre (1).

Milady essuya bien des difficultés pour voir la Mosquée de Sainte Sophie. M. de T.... pour ne pas relever cet article, auroit pu apprendre à Constantinople, que les mosaïques de Sainte Sophie, que j'ai vu détruire, donnoient lieu aux Chrétiens qui y entroient de faire des actes de dévotion qui scandalisoient les Musulmans. Aussi on ne leur permettoit pas l'entrée aussi aisément qu'on l'accorde aujourd'hui. Je me souviens même que ce ne fut pas sans quelques sollicitations que M. Delaria obtint cette permission pour le Marquis de Villeneuve, que j'accompagnai en 1739, lorsque la Porte n'avoit rien à refuser à cet Ambassadeur. Ce n'est pas sans négociation, sans argent ou sans risque qu'un Etranger voit à Constantinople ce qui n'est permis qu'aux Turcs. On peut consulter là-

(1) *Duloir* avoit parlé de cette Loi avant Milady; „ On punit, dit-il, ceux qui intentent procès sur un fait manifestement injuste, & les faux témoins y sont châtiés si rigoureusement, que ceux pour lesquels on a quelque indulgence la premiere fois dans les affaires peu importantes, sont néanmoins marqués ignominieusement au front, *p.* 81 ".

deſſus M. de la Condamine (1), que je voudrois être à portée de citer pour des témoignages plus dignes de porter ſon nom.

» Je ne puis, dit Milady, ſuivant M. de T. . . . que » donner des éloges à l'humanité des Turcs pour les » Eſclaves, qu'ils ne maltraitent jamais ».

Voici le paſſage en entier, Lettre XLI. II. Part. p. 240.

» Vous attendez de moi quelques particularités » ſur les Eſclaves; mais je ne vous ferai point, ſui- » vant l'uſage des Chrétiens, un horrible tableau de » leur ſituation. Je ne ſuis pas Turque, mais je ne » puis m'empêcher d'applaudir à l'humanité avec la- » quelle on traite ici ces pauvres Eſclaves. On ne les » frappe jamais, & leur eſclavage n'eſt pas, ſelon » moi, plus gênant que la ſervitude ne l'eſt dans » d'autres pays. »

M. de T. . . . refute en deux mots tout cet article, en aſſurant qu'il y a des maitres cruels qui, pour la moindre faute, *aſſomment leurs Eſclaves*. Je le ſuppoſe; mais ſa concluſion détruit-elle la propoſition de Milady, ſuivant laquelle les Turcs ſont les maîtres les plus humains à l'égard des Eſclaves?

Pour les voir traiter inhumainement, & avec une barbarie qui fait frémir, il faut lire dans l'Hiſtoire des Lacédémoniens les cruautés qu'ils exerçoient ſur les Ilotes.

Il faut pouvoir être témoin, ſans détourner les

(1) Il faut lire auſſi dans la Relation de *Grelot*, ce qu'il lui en coûta pour deſſiner l'intérieur de Sainte Sophie, & la peur qu'il eut, lorſqu'il crut être ſurpris, *p.* 135 & 140. *Edit. de* 1680.

yeux, de la rigueur avec laquelle nos Colons de l'Amérique font forcés de traiter les Nègres efclaves.

Mais que l'efclavage eft différent chez les Turcs! » La pareffe naturelle des Mingrelienes, dit Chardin, » force les Maîtres à ufer de violence pour les faire » travailler; mais en général ces Efclaves n'en font » pas bien traitées. Je conçois que le fort des pareffeufes & belles Mingrelenes eft très-heureux, puifque la plupart font renfermées dans de magnifiques » maifons où elles font bien foignées, fans avoir rien » à faire ».

Y a-t-il un peuple qui traite les Efclaves avec plus d'humanité que les Turcs? La fille achetée devient la femme de fon Maître (1); le jeune homme devient le fils de la maifon; il fuccéde avec le confentement du Maître; il a fa portion de l'héritage. En Egypte l'Efclave devient Bey, ou l'un des Gouverneurs du pays, par préférence aux Egyptiens, la plupart mols, efféminés, n'ayant pour eux que la bonté du climat, & nul talent, aucunes vertus en partage.

Les Turcs, dit le Prince Cantemir, croient que lorfque le Patriarche Jofeph étoit en Egypte, il demanda à Dieu que cette nation fût toujours foumife à des Efclaves.

» Mais indépendamment de cette opinion, c'étoit, » ajoute M. Deguignes, la coutume parmi les Turcs » d'Afie, comme ce l'eft encore chez ceux qui font » établis à Conftantinople, que des hommes tirés de » l'efclavage ou nés parmi la populace, parvinffent » aux plus grandes charges de l'Etat. Ces peuples » que nous regardons comme groffiers, ne recher-

---

(1) Le Sultan lui-même, eft toujours le fils d'une Efclave, ainfi que le *Tiriaki* le dit à Amurat IV.

» choient que le mérite & les talens, & non la no»
» bleſſe des ancêtres ».

On peut donc aſſurer qu'une Nation qui penſe ainſi ſur les Eſclaves, n'eſt pas capable de les maltraiter. Je ſuis perſuadé que M. de T...., dans ſon Ouvrage ſur le Gouvernement & les mœurs des Turcs, ne jugera pas de celle de toute la Nation, par la barbarie de quelques particuliers. Il pourra, ſur ce chapitre, conſulter l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*, qui lui dira (*Liv.* 15, *chap.* I.) que, » dans les pays deſpotiques où
» l'on eſt déjà ſous l'eſclavage politique, l'eſclavage
» civil doit être plus tolérable qu'ailleurs. Chacun y
» doit être aſſez content d'y avoir la ſubſiſtance & la
» vie; ainſi la condition de l'Eſclave n'y eſt guere
» plus à charge que la condition du ſujet ».

Je puis ajouter encore ici un témoignage reſpectable que je reçois dans le moment. C'eſt celui d'un Ambaſſadeur que je ne dois pas nommer ſans ſon aveu, qui réſide depuis pluſieurs années auprès du Grand-Seigneur, & qui n'ayant pas vu, non plus que vous, Monſieur, le regne du Sultan Achmet, ne juſtifie pas moins les relations de Milady Montagute. Je l'avois prié de me dire ſon opinion ſur cet Ouvrage, & ſur la critique. Je vais copier fidèlement ce qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire à ce ſujet.

A Conſtantinople, le 18 *Avril* 1767.

» *Je ſuis fâché que M. de T... ait attaqué avec ai-*
» *greur les Lettres de Milady Montagute. Il peut y*
» *avoir des erreurs dans cet ouvrage; mais il eſt poſſible*
» *qu'elles ne nous paroiſſent telles, que parce que nous*
» *ne ſaiſiſſons pas le changement qui peut s'être fait dans*
» *les mœurs. D'ailleurs, ces erreurs ne ſont pas aſſez im-*
» *portantes, pour prendre ſur ſoi d'en déſabuſer le Pu-*
» *blic. Il n'eſt pas honnête d'inſulter les vivans. & il y*
» *a une ſorte de baſſeſſe à attaquer les morts.*

» *Il est faux au reste que les Turcs traitent leurs esclaves avec inhumanité. Sans doute ils répriment & ils châtient ceux qui sont déterminément de mauvais sujets; mais lorsqu'ils ont de la conduite, & qu'ils se portent au bien, ils les traitent avec bonté, ils les avancent; il n'est pas même rare qu'ils en fassent leurs gendres. A y Aga qui avoit tout pouvoir sous le fameux Visiriat de Raghib Pacha, avoit été l'esclave de ce Visir, qui après l'avoir affranchi, l'avoit fait son Capi-Kiaya. Combien d'autres exemples pareils ne pourrois-je pas vous rapporter? Les Géorgiens & les Circassiens parviennent aux grandes charges, même aux trois Queues. Ils ne viennent cependant en Turquie, ou plutôt ils n'y sont amenés, que pour être livrés à l'esclavage. Si l'ouvrage que M. de T. . . . veut donner sur les Turcs, est rempli d'observations exactes, la critique pourra bien lui rendre ce qu'il a prêté à Milady Montagute, &c.* »

J'ai réservé, pour le dernier article, celui du village de Belgrade, parce que c'est ici que M. de T.... paroît vouloir convaincre Milady Montagute d'avoir fait un château de fées, un lieu enchanté, de quelques cabanes semées sur une plaine de *sable aride*, *d'avoir transformé des Paysanes*, *couvertes de haillons*, en Nymphes aimables & brillantes, comme fit Sancho Pança pour tromper son Maître; d'avoir vu la mer dans un endroit entouré de montagnes; enfin, de nous donner ses rêves pour des vérités. L'accusation est grave, & mérite d'être examinée.

Qui nous eût dit, Monsieur, qu'un François, qui a passé dix ans à Constantinople, dégraderoit ainsi ce bel endroit où nous allions chercher des rossignols, toutes les fleurs du printemps, les ombrages les plus touffus & les plus agréables, les ruisseaux & les fontaines, les prairies vertes & fleuries, la plus aimable compagnie, & toutes les beautés de la nature champêtre?

Auriez-vous cru qu'on appelleroit un désert aride & triste, ce séjour si fréquenté, malgré la fievre qui empoisonnoit quelquefois nos plaisirs dans l'arriere-saison, cette retraite que nous avons aimée & célébrée à l'envi, comme Chaulieu chantoit Fontenay & Anet, comme Horace a parlé de Tibur & de la campagne voisine, où il se plaisoit si fort? Nous avons relu nous-mêmes la description de Milady avec un plaisir qui nous a mieux fait sentir ceux que nous avions goûtés ensemble. Nous sommes obligés d'avouer, autant par reconnoissance que pour rendre hommage à la vérité, que, si nous avons admiré les beautés de l'art dans les Maisons Royales autour de Paris, nous avons toujours regretté les beautés naturelles de Belgrade; nous nous en souviendrons jusqu'au dernier moment, comme ce jeune Guerrier que Virgile fait mourir, en donnant son dernier soupir à Argos, sa chere patrie (1).

Rien n'est plus exact que la description de Milady. Sa maison étoit à quatre pas de la fontaine où on s'assemble encore, & de cette belle prairie entourée d'arbres touffus, où on forme ces danses légeres que j'ai décrites dans un Ouvrage qui verra bientôt le jour. Qu'un Etranger y arrive le soir, il sera frappé de ce spectacle: il croira voir un séjour enchanté, habité, comme dit Milady, par les plus riches familles de Pera & de Galata, & par les Ministres Etrangers.

Le goût de Milady Montagute pour le village de Belgrade, a été justifié par les autres Ambassadeurs d'Angleterre qui lui ont succédé. M. Stanyam y rassembloit les fêtes & les plaisirs; M. le Chevalier Fauckner ne s'y est pas moins distingué. C'est à lui que nous devons la découverte de ce Bosquet, si difficile à trouver dans la forêt, qu'il appelloit celui du *Dieu du rendez-vous.* Aussi rappellez-vous qu'on avoit dit agréablement à ce sujet:

---

(1) *Dulces moriens reminiscitur Argos*

J'allois rêvant dans ce lieu solitaire,
Conter aux bois mon amoureux souci;
Quand le Dieu, que l'on y révere,
Parut & me dit en colere:
On ne vient jamais seul ici.

Je vous rappelle, & il faut encore en avoir l'obligation à M. de T . . . . les beaux jours que nous avons passés à Belgrade avec Mylord Gramby, avec M. le Baron Hopken & M. Carlscron, Envoyés de Suede, M. Langier, Médecin de l'Impératrice Reine de Hongrie, nos amis Puzos, Berthier, &c. M. le Comte de Castellane & M. le Comte Desalleurs, Ambassadeurs de France, préféroient le *sable aride* de Belgrade aux plus beaux endroits qui sont sur le canal de la Mer-Noire.

M. de T . . . . ne l'a pas connu sans doute; car, s'il avoit voulu vérifier la description de Milady, il auroit trouvé la maison de cette Ambassadrice, son verger, les prairies dont elle parle; & en montant de ce même côté jusqu'à ce Kiosque, qu'on appelloit *la vigne de Lucaki*, il auroit vu, comme Milady & nous: la Mer-Noire.

S'il s'étoit donné lui-même la peine de bien voir ou de bien examiner les lieux, il n'auroit pas tranché sans doute aussi légerement qu'il a fait sur les Lettres Angloises: il n'auroit pas dit en finissant:

« Voilà une foible partie des erreurs dont ce Livre » est rempli. Tout ce qu'il contient est faux & défi» guré (1). Il y a bien de la hardiesse à publier de tels » Romans

(1) Exemple. Lettre XXXIX. Au repas donné par la Sultane Hafiten, *les lames des couteaux étoient d'or. Le luxe qui me choqua le plus, fut la nape & les serviettes de gaze brodée, &c.*; sur quoi M. de T... remarque, qu'il n'y a sur les tables des Turcs *ni napes*, *ni couteaux*. Il a donc oublié que, dans les

» Romans sous le titre de vérité dont on a été témoin
» oculaire. Ces especes d'Ouvrages sont d'autant plus
» dangereux, que le voile de la bonne-foi dont l'Au-
» teur se pare, peut être de la plus grande consé-
» quence, non-seulement pour des Voyageurs qui pren-
» droient de tels guides, mais pour un Historien, qui,
» ne pouvant se transporter sur les lieux, seroit obligé
» de s'en rapporter à de tels Mémoires ».

Il n'y auroit rien à répliquer à M. de T.... s'il invectivoit avec autant de chaleur contre Paul Lucas & ses semblables. Son zèle pour la vérité est assurément très-louable; mais dans cette occasion, on peut dire que ce beau zèle l'a emporté, même au-delà des bornes que la critique doit se prescrire.

On peut, sans diminuer le mérite des Voyageurs qui nous ont precédés, ajouter à leurs remarques, ou rectifier celles qu'ils ont faites. M. de T.... m'en fournira lui-même un exemple, sans sortir de la Turquie. Sa critique des Lettres Angloises a dû paroître d'autant plus imposante, qu'il avoit déjà releve très-à-propos (1) une erreur de l'Encyclopédie au sujet du Croissant, & des pretendues armoiries des Turcs.

Discussion sur le Croissant des Turcs.

Il n'est pas étonnant que les Princes Musulmans aient adopté le Croissant, les Poëtes ayant appellé

repas Turcs, on étend sur les genoux des convives une piéce de toile de coton, que cette nape est arrangée sur les bords de la table, qui est toujours ronde, & qu'elle couvre le pain & les cuillers. En s'asseyant, chaque convive prend sur ses genoux la partie de cette nape qui est vis-à-vis de lui, & on lui donne encore une petite serviete. Dans les repas de cérémonie, on étale des napes brodées. On a vendu à Sultan Mahmoud plusieurs couteaux à lame d'or: c'étoit sans doute pour s'en servir, & Milady n'avoit pas besoin de prêter à la Sultane des couteaux d'or & des napes de gaze, pour embellir la description qu'elle fait.

(1) Journal Encyclopéd. Août 1764. p. 114.

les Etats du Grand-Seigneur l'Empire du Croiſſant, comme ils déſignent la France par l'Empire des lys; mais c'eſt un très-grand abus qu'en conſéquence on a donné des armoiries aux Turcs qui n'en eurent jamais, qui n'eſtiment point du tout les hommes par leur nobleſſe, mais par leurs talens perſonnels, ou par les places qu'ils occupent (1), & qui ne font graver que leur nom ſur leurs cachets. L'Ordre des Chevaliers Turcs du Croiſſant eſt encore plus ridicule, ainſi que M. de T.... l'a obſervé. Mais comme il ne parle lui-même qu'imparfaitement du Croiſſant, puiſqu'il n'en explique pas l'origine, je crois devoir ſuppléer à ce qu'il n'a pas pris la peine d'approfondir, pour ne laiſſer rien à déſirer ſur un ſujet qui devient intéreſſant, dès qu'il peut piquer la curioſité de ceux qui veulent s'inſtruire.

Le Savant Tournefort dit que les Turcs n'ont fait qu'adopter le Croiſſant, parce qu'ils l'ont trouvé en pluſieurs endroits de Conſtantinople, ou de l'ancienne Byzance. Cette ville, dit-il, s'étoit miſe ſous la protection d'Hécate, lorſqu'aſſiégée par Philippe de Macédoine, elle découvroit, à la faveur de la lune, les travaux des Aſſiégeans, qui avoient miné une partie de ſes remparts, & elle portoit, ſur ſes médailles, le ſymbole de la Déeſſe.

M. de Tournefort n'a pas remarqué ſans doute que les Turcs avoient déjà arboré le Croiſſant en Aſie avant leur paſſage en Europe, en 1356.

Les Turcs ne placent le Croiſſant que ſur leurs Moſquées; ils mettent des boules dorées, ou des flèches, au haut de leurs Kioſques, ou des pavillons du Grand-

(1) Ainſi Milady Montagute, ou ſon Traducteur, ne devoit pas dire, *un homme de qualité parmi les Turcs.* On ne connoiſſoit de ſon temps que la famille de Kiſpriogli, qui eut cette diſtinction.

Seigneur. Il eſt vraiſemblable que ce peuple conquérant, en s'emparant des Egliſes des Chrétiens, a mis à la place du ſigne évident de notre Religion, qu'ils vouloient détruire (1), celui qui caractériſoit le mieux celle des Muſulmans. En conſéquence, ils devoient choiſir & manifeſter le Croiſſant, non comme le ſigne de leur année lunaire, ainſi que M. de T.... le donne à entendre, mais comme le ſignal connu & révéré de leurs fêtes principales, de leurs cérémonies religieuſes, en un mot, de leurs plus grandes ſolemnités.

Obſervons d'abord que la lune a toujours été l'aſtre favori des Orientaux. Le Patriarche Joſeph eſt appellé, pour ſa beauté, dans les Romans Arabes, Turcs & Perſans (2), *la lune de Chanaan, la beauté la plus parfaite qui eût paru ſur l'horiſon de la Judée.* Ebn Dillan de Méſopotamie, appelloit la lune *la mere de la vie*, &c. (3).

En ſecond lieu, le Mahométiſme formé en Orient du mélange fourni par les Juifs & les Grecs, qui fait tout le fond de l'Alcoran, a adopté néceſſairement les coutumes & les pratiques religieuſes du pays où il a pris naiſſance. Ainſi, les Mahométans, comptant leur année par lunes, comme les Juifs, & commençant leur jour le ſoir, pour le terminer au ſoir ſuivant, ont dû célébrer, comme les Grecs & les Juifs, la Néoménie ou la fête de la lune nouvelle.

---

(1) Les Mahométans, par alluſion aux Croiſades, appelloient les Chrétiens *les gens de la Croix*, & en parlant dans leurs hiſtoires des conquêtes de leurs Princes ſur les Chrétiens, ils diſent qu'ils ont exterminé de leur pays les Cloches & les Croix. *Nacous V. Salib.* Bib. Or. de d'Herb. *p.* 747.

(2) *Voy. d'Herb. p.* 248, 496, 298.

(3) Le palmier étoit, chez les Egyptiens, le ſymbole de l'année, parce qu'ils attribuoient à cet arbre la propriété excluſive de pouſſer une branche à chaque lune, & de ſe diviſer en douze rameaux, comme l'année eſt diviſée en douze mois. *Journ. Etr. Août* 1760. *p.* 136.

« PRENEZ, dit le Prophête David, dans le beau Pseaume ou Cantique 81, où il invite le peuple à se réjouir & à célébrer le Dieu de Jacob, en nous apprenant que la trompéte & les instrumens de musique annonçoient aux Juifs toutes les nouvelles lunes, & les autres fêtes: » prenez, dit-il, les cimbales, les » harpes & la lyre; sonnez de la trompête qui annonce » la Néoménie & le grand jour de vos solemnités; » car, tel est la Loi établie en Israël, & c'est ce que » le Dieu de Jacob vous ordonne (1) ».

On se préparoit à la Néoménie par des jeûnes que les Mahométans ont adoptés avec notre Carême. Chez eux la découverte de la lune nouvelle, qui, pour le Ramazan est attestée par des témoins (2) devant le Juge, est l'époque de ce grand jeûne, pendant lequel on passe tristement le jour; &, à mesure que le soir arrive, les Mosquées sont illuminées; on va à la priere, & on emploie la nuit en festins & en divertissemens. Suivant les dévots Musulmans, la nuit est le temps le plus propre à la priere; il y en a même qui

---

(1) Sumite psalmum, & date tympanum, psalterium jucundum, cum cythara. Buccinate in *neomeniæ* tubâ, in insigni die solemnitatis vestræ. Quia præceptum in Israel est, & judicium Dei Jacob.

(1) Quoique les Turcs, dit le Prince Cantemir, soient en état de calculer assez juste le jour, & même la minute de chaque nouvelle lune, au moyen de leurs Ephémérides, ils ne commencent jamais leur Ramazan ou Bayram, que quelqu'un n'ait attesté qu'il a vu la nouvelle lune. On envoie tous les ans vers ce temps-là, par ordre du Sultan, des gens exprès à une haute montagne vers la Mer noire, afin d'observer le moment de l'apparition de la nouvelle lune. Dès qu'ils l'ont apperçue, trois d'entr'eux se détachent & courent chez l'Istambol Effendi, ou Juge de constantinople: l'un déclare qu'il a vu la lune, & les deux autres l'attestent. On proclame en conséquence le Ramazan ou Bayram. *Préf. de l'Hist. du P. Cantemir p.* 34.

font vœu de passer des nuits entieres dans les Mosquées (1).

La Néoménie ou l'apparition du Croissant, est donc une véritable fête pour eux, puisqu'après un jour passé dans la tristesse & le jeûne le plus rigoureux, le lever de la lune, pendant le Ramazan, annonce (2) les illuminations, les repas & les divertissemens. Elle annonce aussi la fête du grand & du petit Bayram au son des trompétes guerrieres, & au bruit du canon. Le Croissant a donc toujours été pour les Musulmans, un signe sacré de réjouissance & de religion.

Cela est si vrai, que le savant Auteur de l'Histoire des Huns remarque que Tugasch Schah, Sultan de Zarizme & de Khorasan, qui étoit grand Théologien, & en méme temps grand Guerrier, lorsqu'il étoit à la tête de ses troupes, faisoit mettre un Croissant sur le haut de ses pavillons (3).

Le Croissant, comme on peut l'observer en Turquie, doit être placé sur la pointe des Minarets, d'ou les Imans appellent le peuple, annoncent le soir les jours du Ramazan, l'heure de la priere & le lever de

---

(1) *Grelot.*, Voyage de Constantinople, pag. 290.
(2) Hist. de l'Empire. Ott. de Ricaud, chap. 24, p. 512. *id.* chap. 23, p. 504.
[3] Tagasch ou Tacash mourut l'an 1200, le 597 de l'Hégire. Deux grands Poëtes qui ont célebré ce Prince, comme un autre Alexandre, s'adressent au Ciel qui leur répond: „ VOICI celui que vous cherchez. C'est Tacash qui portera „ au plus haut point la gloire de la Religion & de l'Etat „ des Musulmans. Il a conquis les deux Iraques, & le Khorasan. Le *Croissant* qui est arboré sur le haut de ses pavillons, a déja reçu l'hommage des plus grands Princes de „ la terre, & le tranchant de son épée a plus soumis de peuples que Salomon, ce Monarque universel, n'avoit de sujets „. *Bib. Or. de d'Herb. p.*857.

la lune. Il peut être mis également ſur le haut du dôme de la Moſquée, comme le ſigne extérieur de la Religion des Muſulmans.

Je ſuis, &c.

A Marſeille, le 10 *Décembre* 1767.

FIN.

